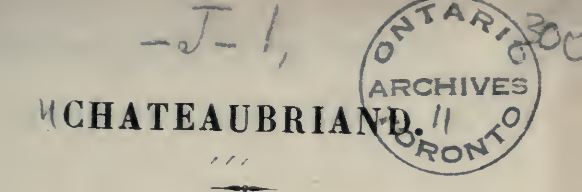

3 1761 05335297 7



CHATEAUBRIAND.

LES NATCHEZ,

SUIVIS DU

VOYAGE EN AMÉRIQUE.

TOME PREMIER.

PARIS.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON,

RUE DE VAUGIRARD, 36.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

☞ À la fin de l'histoire de René, l'auteur annonce en peu de mots que René, Chactas et le Père Souël périrent dans le massacre des Français et des Natchez à la Louisiane. Ces événements méritaient un récit plus étendu. Le vif intérêt qu'ont inspiré l'histoire d'Atala et celle de René garantit celui que l'on prendra à la lecture de cet ouvrage. Aucun ne m'a paru mieux faire connaître la vie et les mœurs des Sauvages. Le *Voyage d'Amérique* suivra, et achèvera de prouver que l'auteur a bien étudié cette belle contrée, vers laquelle doivent se fixer aujourd'hui nos regards, si l'on veut bien suivre la marche des révolutions desquelles s'occupent tant d'hommes qui n'ont pas même encore bien étudié la nôtre.

Paris, 13 mars 1830.

LE MARQUIS DE FORTIA.

PRÉFACE

DE LA

PREMIÈRE ÉDITION DES OEUVRES COMPLÈTES,

EN 1826.

Lorsqu'en 1800 je quittai l'Angleterre pour rentrer en France sous un nom supposé, je n'osai me charger d'un trop gros bagage : je laissai la plupart de mes manuscrits à Londres. Parmi ces manuscrits se trouvait celui des *Natchez*, dont je n'apportais à Paris que *René*, *Atala*, et quelques descriptions de l'Amérique.

Quatorze années s'écoulèrent avant que les communications avec la Grande-Bretagne se rouvrissent. Je ne songeai guère à mes papiers dans le premier moment de la Restauration, et d'ailleurs comment les retrouver? Ils étaient restés renfermés dans une malle, chez une Anglaise qui m'avait

loué un petit appartement à Londres. J'avais oublié le nom de cette femme; le nom de la rue, et le numéro de la maison où j'avais demeuré, étaient également sortis de ma mémoire.

Sur quelques renseignements vagues et même contradictoires, que je fis passer à Londres, MM. de Thuisy eurent la bonté de commencer des recherches; ils les poursuivirent avec un zèle, une persévérance dont il y a très-peu d'exemples: je me plais ici à leur en témoigner publiquement ma reconnaissance.

Ils découvrirent d'abord avec une peine infinie la maison que j'avais habitée dans la partie ouest de Londres. Mais mon hôtesse était morte depuis plusieurs années, et l'on ne savait ce que ses enfants étaient devenus. D'indications en indications, de renseignements en renseignements, MM. de Thuisy, après bien des courses infructueuses, retrouvèrent enfin, dans un village à plusieurs milles de Londres, la famille de mon hôtesse.

Avait-elle gardé la malle d'un émigré, une malle remplie de vieux papiers à peu près indéchiffrables? N'avait-elle point jeté au feu cet inutile ramas de manuscrits français?

D'un autre côté, si mon nom sorti de son obscurité avait attiré dans les journaux de Londres l'attention des enfants de mon ancienne hôtesse, n'auraient-ils point voulu profiter de ces papiers, qui dès-lors acquéraient une certaine valeur?

Rien de tout cela n'était arrivé : les manuscrits avaient été conservés; la malle n'avait pas même été ouverte. Une religieuse fidélité, dans une famille malheureuse, avait été gardée à un enfant du malheur. J'avais confié avec simplicité le produit des travaux d'une partie de ma vie à la probité d'un dépositaire étranger, et mon *trésor* m'était rendu avec la même simplicité. Je ne connais rien qui m'ait plus touché dans ma vie que la bonne foi et la loyauté de cette pauvre famille anglaise.

Voici comme je parlais des *Natchez*, dans la Préface de la première édition d'*Atala*:

« J'étais encore très-jeune, lorsque je con-
« çus l'idée de faire l'*épopée de l'homme de*
« *la nature*, ou de peindre les mœurs des
« Sauvages, en les liant à quelque événe-
« ment connu. Après la découverte de l'A-
« mérique, je ne vis pas de sujet plus inté-
« ressant, surtout pour des Français, que
« le massacre de la colonie des Natchez à
« la Louisiane, en 1727. Toutes les tribus
« indiennes conspirant, après deux siècles
« d'oppression, pour rendre la liberté au
« Nouveau-Monde, me parurent offrir un
« sujet presque aussi heureux que la con-
« quête du Mexique. Je jetai quelques frag-
« ments de cet ouvrage sur le papier, mais
« je m'aperçus bientôt que je manquais
« des vraies couleurs, et que si je voulais
« faire une image semblable, il fallait, à
« l'exemple d'Homère, visiter les peuples
« que je voulais peindre.

« En 1789, je fis part à M. de Males-

« herbes du dessein que j'avais de passer « en Amérique. Mais, désirant en même « temps donner un but utile à mon voyage, « je formai le dessein de découvrir par « terre le *passage* tant cherché, et sur « lequel Cook même avait laissé des doutes. « Je partis, je vis les solitudes américaines, « et je revins avec des plans pour un se- « cond voyage, qui devait durer neuf ans. « Je me proposais de traverser tout le con- « tinent de l'Amérique septentrionale, de « remonter ensuite le long des côtes, au « nord de la Californie, et de revenir par « la baie d'Hudson, en tournant sous le « pôle[1]. M. de Malesherbes se chargea de « présenter mes plans au gouvernement, et « ce fut alors qu'il entendit les premiers « fragments du petit ouvrage que je donne « aujourd'hui au public. La révolution mit

1. M. Mackenzie a depuis exécuté une partie de ce plan *.

* Le capitaine Franklin est entré dernièrement dans la mer Polaire, vue par Hearne, et continue dans ce moment ses recherches.

« fin à tous mes projets. Couvert du sang « de mon frère unique, de ma belle-sœur, « de celui de l'illustre vieillard leur père; « ayant vu ma mère et une autre sœur « pleine de talents mourir des suites du « traitement qu'elles avaient éprouvé dans « les cachots, j'ai erré sur les terres étran- « gères.....

« De tous mes manuscrits sur l'Amé- « rique, je n'ai sauvé que quelques frag- « ments, en particulier *Atala*, qui n'était « elle-même qu'un épisode des *Natchez*. « *Atala* a été écrite dans le désert, et sous « les huttes des Sauvages. Je ne sais si le « public goûtera cette histoire, qui sort de « toutes les routes connues, et qui présente « une nature et des mœurs tout-à-fait « étrangères à l'Europe[1]. »

Dans le *Génie du Christianisme*, tome II des anciennes éditions, et III de celle-ci, page 67, au chapitre du *Vague des Passions*, on lisait ces mots :

« Nous serait-il permis de donner aux

1. Préface de la première édition d'*Atala*.

« lecteurs un épisode extrait, comme *Atala*, « de nos anciens *Natchez:* c'est la vie de « ce jeune René à qui Chactas a raconté « son histoire, etc. »

Enfin dans la préface générale de cette édition de mes œuvres, j'ai déjà donné quelques renseignements sur les *Natchez*.

Un manuscrit, dont j'ai pu tirer *Atala*, *René* et plusieurs descriptions placées dans le *Génie du Christianisme*, n'est pas tout-à-fait stérile. Il se compose, comme je l'ai dit ailleurs [1], de deux mille trois cent quatre-vingt-trois pages in-folio. Ce premier manuscrit est écrit de suite sans section; tous les sujets y sont confondus : voyages, histoire naturelle, partie dramatique, etc.; mais auprès de ce manuscrit d'un seul jet, il en existe un autre partagé en livres, qui malheureusement n'est pas complet, et où j'avais commencé à établir l'ordre. Dans

1. Avertissement des Œuvres complètes.

ce second travail non achevé, j'avais non-seulement procédé à la division de la matière, mais j'avais encore changé le genre de la composition, en la faisant passer du roman à l'épopée.

La révision et même la simple lecture de cet immense manuscrit, a été un travail pénible : il a fallu mettre à part ce qui est voyage, à part ce qui est histoire naturelle, à part ce qui est drame; il a fallu beaucoup rejeter et brûler encore davantage de ces compositions surabondantes. Un jeune homme qui entasse pêle-mêle ses idées, ses inventions, ses études, ses lectures, doit produire le chaos; mais aussi dans ce chaos, il y a une certaine fécondité qui tient à la puissance de l'âge, et qui diminue en avançant dans la vie.

Il m'est arrivé ce qui n'est peut-être jamais arrivé à un auteur, c'est de relire après trente années un manuscrit que j'avais totalement oublié. Je l'ai jugé comme j'aurais pu juger l'ouvrage d'un étranger : le

vieil écrivain formé à son art, l'homme éclairé par la critique, l'homme d'un esprit calme et d'un sang rassis, a corrigé les essais d'un auteur inexpérimenté, abandonné aux caprices de son imagination.

J'avais pourtant un danger à craindre. En repassant le pinceau sur le tableau, je pouvais éteindre les couleurs; une main plus sûre, mais moins rapide, courait risque de faire disparaître les traits moins corrects, mais aussi les touches plus vives de la jeunesse : il fallait conserver à la composition son indépendance, et pour ainsi dire sa fougue; il fallait laisser l'écume au frein du jeune coursier. S'il y a dans les *Natchez* des choses que je ne hasarderais qu'en tremblant aujourd'hui, il y a aussi des choses que je n'écrirais plus, notamment la lettre de René dans le second volume.

Partout, dans cet immense tableau, des difficultés considérables se sont présentées au peintre : il n'était pas tout-à-fait aisé,

par exemple, de mêler à des combats, à des dénombrements de troupes à la manière des Anciens, de mêler, dis-je, des descriptions de batailles, de revues, de manœuvres, d'uniformes et d'armes modernes. Dans ces sujets mixtes, on marche constamment entre deux écueils, l'affectation ou la trivialité. Quant à l'impression générale qui résulte de la lecture des *Natchez*, c'est, si je ne me trompe, celle qu'on éprouve à la lecture de *René* et d'*Atala* : il est naturel que le tout ait de l'affinité avec la partie.

On trouve dans Charlevoix (*Histoire de la Nouvelle-France*, tome IV, page 24) le fait historique qui sert de base à la composition des *Natchez*. Il sera imprimé à la fin de cette préface. C'est de l'action particulière, racontée par l'historien, que j'ai fait, en l'agrandissant, le sujet de mon ouvrage. Le lecteur verra ce que la fiction a ajouté à la vérité.

J'ai déjà dit qu'il existait deux manuscrits des *Natchez* : l'un, divisé en livres,

et qui ne va guère qu'à la moitié de l'ouvrage; l'autre, qui contient le tout sans division, et avec tout le désordre de la matière. De là une singularité littéraire dans l'ouvrage, tel que je le donne au public : le premier volume s'élève à la dignité de l'épopée, comme dans *les Martyrs;* le second volume descend à la narration ordinaire, comme dans *Atala* et dans *René.*

Pour arriver à l'unité du style, il eût fallu effacer du premier volume la couleur épique, ou l'étendre sur le second : or, dans l'un ou l'autre cas, je n'aurais plus reproduit avec fidélité le travail de ma jeunesse.

Ainsi donc, dans le premier volume des *Natchez*, on trouvera le *merveilleux*, et le merveilleux de toutes les espèces : le merveilleux *chrétien*, le merveilleux *mythologique*, le merveilleux *indien ;* on rencontrera des muses, des anges, des démons, des génies, des combats, des personnages allégoriques : la Renommée, le Temps, la

Nuit, la Mort, l'Amitié. Ce volume offre des invocations, des sacrifices, des prodiges, des comparaisons multipliées, les unes courtes, les autres longues, à la façon d'Homère, et formant de petits tableaux.

Dans le second volume, le *merveilleux* disparaît, mais l'intrigue se complique, et les personnages se multiplient : quelques-uns d'entre eux sont pris jusque dans les rangs inférieurs de la société. Enfin le roman remplace le poëme, sans néanmoins descendre au-dessous du style de *René* et d'*Atala*, et en remontant quelquefois, par la nature du sujet, par celle des caractères et par la description des lieux, au ton de l'épopée..

Le premier volume contient la suite de l'histoire de Chactas et son voyage à Paris. L'intention de ce récit est de mettre en opposition les mœurs des peuples chasseurs, pêcheurs et pasteurs, avec les mœurs du peuple le plus policé de la terre. C'est à la

fois la critique et l'éloge du siècle de Louis XIV, et un plaidoyer entre la civilisation et l'état de nature : on verra quel juge décide la question.

Pour faire passer sous les yeux de Chactas les hommes illustres du grand siècle, j'ai quelquefois été obligé de serrer les temps, de grouper ensemble des hommes qui n'ont pas vécu tout-à-fait ensemble, mais qui se sont succédé dans la suite d'un long règne. Personne ne me reprochera sans doute ces légers anachronismes, que je devais pourtant faire remarquer ici.

Je dis la même chose des événements que j'ai transportés et renfermés dans une période obligée, et qui s'étendent, historiquement, en-deçà et au-delà de cette période.

On ne me montrera, j'espère, pas plus de rigueur pour la critique des lois. La procédure criminelle cessa d'être publique en France sous François Ier, et les accusés n'avaient pas de défenseurs. Ainsi, quand Chactas assiste à la plaidoirie d'un juge-

ment criminel, il y a anachronisme pour les lois : si j'avais besoin sur ce point d'une justification, je la trouverais dans Racine même : Dandin dit à Isabelle :

Avez-vous jamais vu donner la question?

ISABELLE.

Non, et ne le verrai, que je crois, de ma vie.

DANDIN.

Venez; je vous en veux faire passer l'envie.

ISABELLE.

Ah! monsieur, peut-on voir souffrir des malheureux!

DANDIN.

Bon! cela fait toujours passer une heure ou deux.

Racine suppose qu'on voyait de son temps donner la question, et cela n'était pas : les juges, le greffier, le bourreau et ses garçons assistaient seuls à la torture.

J'espère, enfin, qu'aucun véritable savant de nos jours ne s'offensera du récit d'une séance à l'Académie, et d'une innocente critique de la science sous Louis XIV, critique qui trouve d'ailleurs son contre-poids au *souper chez Ninon.* Ils ne s'en offenseront pas davantage que les gens de robe ne se

blesseront de ma relation d'une audience au Palais. Nos avocats, nobles défenseurs des libertés publiques, ne parlent plus comme le Petit-Jean des *Plaideurs;* et dans notre siècle où la science a fait de si grands pas et créé tant de prodiges, la pédanterie est un ridicule complètement ignoré de nos illustres savants.

On trouve aussi dans lè premier volume des *Natchez* un livre d'un *Ciel chrétien*, différent du Ciel des *Martyrs* : en le lisant j'ai cru éprouver un sentiment de l'infini qui m'a déterminé à conserver ce livre. Les idées de Platon y sont confondues avec les idées chrétiennes, et ce mélange ne m'a paru présenter rien de profane ou de bizarre.

Si on s'occupait encore de style, les jeunes écrivains pourraient apprendre, en comparant le premier volume des *Natchez* au second, par quels artifices on peut changer une composition littéraire, et la faire passer d'un genre à un autre. Mais nous sommes dans le siècle des faits, et ces

études de mots paraîtraient sans doute oiseuses. Reste à savoir si le style n'est pas cependant un peu nécessaire pour faire vivre les faits : Voltaire n'a pas mal servi la renommée de Newton. L'histoire, qui punit et qui récompense, perdrait sa puissance, si elle ne savait peindre : sans Tite-Live, qui se souviendrait du vieux Brutus? sans Tacite, qui penserait à Tibère? César a plaidé lui-même la cause de son immortalité dans ses Commentaires, et il l'a gagnée. Achille n'existe que par Homère. Otez de ce monde l'art d'écrire, il est probable que vous en ôterez la gloire. Cette gloire est peut-être une assez belle inutilité pour qu'il soit bon de la conserver, du moins encore quelque temps.

La description de l'Amérique *sauvage* appellerait naturellement le tableau de l'Amérique *policée;* mais ce tableau me paraîtrait mal placé dans la préface d'un ouvrage d'imagination. C'est dans le volume où se trouveront les souvenirs de mes voyages en Amérique, qu'après avoir

peint les déserts je dirai ce qu'est devenu le Nouveau-Monde, et ce qu'il peut attendre de l'avenir. L'histoire ainsi fera suite à l'histoire, et les divers sujets ne seront pas confondus.

EXTRAITS

DU PÈRE CHARLEVOIX,

SUR LES NATCHEZ.

L'OUVRAGE du Père Charlevoix n'étant pas très-commun, on a cru devoir dispenser le lecteur d'en faire la recherche, en insérant ici quelques pages de ce livre. Elles suffiront pour l'objet qui nous intéresse.

Le premier extrait de cet auteur renferme la description du pays et des mœurs des Natchez. On verra que je n'ai été, sous ce rapport, qu'*historien* fidèle; Charlevoix n'a pas été, d'ailleurs, le seul historien et le seul voyageur que j'aie consulté.

Le second extrait contient la relation de la conspiration des Natchez et de leurs alliés. On reconnaîtra ce que le *poète* a ajouté à la vérité.

Le Père Charlevoix ne parle point des *roseaux* ou *bûchettes* déposés dans le Temple, pour fixer le jour du massacre; mais j'ai lu cette circonstance dans un voyageur dont je ne puis plus me rappeler le nom, si ce n'est Carter. Ce voyageur disait qu'une partie des *bûchettes* avait été dérobée par une jeune Sauvage, amoureuse d'un Français.

Le chevalier d'Artaguette, frère du général Diron d'Artaguette, est, comme le commandant du fort Rosalie, M. de Chépar, un personnage historique. Le chevalier d'Artaguette fut réellement tué dans une retraite devant les Sauvages.

Je n'ai point, au reste, exagéré l'état de civilisation des Natchez; cette civilisation était très-avancée chez ce peuple. J'ai seulement donné le nom d'*édile* à un Natchez qui remplissait les fonctions attribuées à l'édile chez les Romains. Il m'eût été difficile de conserver dans un *poëme*, le titre de *Chef de la farine* que l'édile portait chez la nation du Soleil.

Ce *Chef de la farine*, au moment de la conspiration contre les Français, était un homme qui avait une partie des vices, de la capacité et du caractère que j'ai attribués à Ondouré.

On trouvera dans mon *Voyage en Amérique*, qui fera partie de cette édition complète, et à la suite de l'histoire des *Natchez*, la description générale des mœurs des Sauvages de l'Amérique septentrionale. Elle servira de commentaire aux *Natchez* : je dois dire seulement ici que quelques-uns des traits que j'ai ajoutés à la peinture des usages des Esquimaux, sont empruntés aux derniers voyages du capitaine Parry et du capitaine Lyon.

PREMIER EXTRAIT DE CHARLEVOIX.

DESCRIPTION DU PAYS DES NATCHEZ.

Ce canton, le plus beau, le plus fertile et le plus peuplé de toute la Louisiane, est éloigné de quarante lieues des Yazous, et sur la même main. Le débarquement est vis-à-vis une butte assez haute et fort escarpée, au pied de laquelle coule un petit ruisseau qui ne peut recevoir que des chaloupes et des pirogues. De cette première butte on monte à une seconde, ou plutôt sur une colline, dont la pente est assez douce, et au sommet de laquelle on a bâti une espèce de redoute fermée par une simple palissade. On a donné à ce retranchement le nom de *fort*.

Plusieurs monticules s'élèvent au-dessus de cette colline, et quand on les a passés, on aperçoit de toutes parts de grandes prairies, séparées par de petits bouquets

de bois qui font un très-bel effet. Les arbres les plus communs dans ces bois sont le noyer et le chêne, et partout les terres sont excellentes. Feu M. d'Iberville, qui le premier entra dans le Mississipi par son embouchure, étant monté jusqu'aux Natchez, trouva ce pays si charmant et si avantageusement situé, qu'il crut ne pouvoir mieux placer la métropole de la nouvelle colonie. Il en traça le plan et lui destina le nom de *Rosalie*, qui était celui de madame la chancelière de Pont-Chartrain. Mais ce projet ne paraît pas devoir s'exécuter si tôt, quoique nos géographes aient toujours à bon compte marqué sur leurs cartes la ville de Rosalie aux Natchez.

Il est certain qu'il faut commencer par un établissement plus près de la mer; mais si la Louisiane devient jamais une colonie florissante, comme il peut fort bien arriver, il me semble qu'on ne peut mieux placer sa capitale qu'en cet endroit. Il n'est point sujet au débordement du fleuve, l'air y est pur, le pays fort étendu, le terrain propre

à tout et bien arrosé; il n'est pas trop loin de la mer, et rien n'empêche les vaisseaux d'y monter; enfin, il est à portée de tous les lieux où l'on paraît avoir dessein de s'établir. La Compagnie y a un magasin, et y entretient un commis principal qui n'a pas encore beaucoup d'occupation.

Parmi un grand nombre de concessions particulières, qui sont déjà ici en état de rapporter, il y en a deux de la première grandeur, je veux dire de quatre lieues en carré; l'une appartient à une société de Maloins, qui l'ont achetée de M. Hubert, commissaire ordonnateur et président du Conseil de la Louisiane; l'autre est à la Compagnie, qui y a envoyé des ouvriers de Clairac pour y faire du tabac. Ces deux concessions sont situées de manière qu'elles forment un triangle parfait avec le fort, et la distance d'un angle à l'autre est d'une lieue. A moitié chemin des deux concessions est le grand village des Natchez. J'ai visité avec soin tous ces lieux, et voici ce que j'y ai remarqué de plus considérable.

La concession des Maloins est bien placée; il ne lui manque, pour tirer parti de tout son terrain, que des nègres ou des *engagés*. J'aimerais encore mieux les seconds que les premiers; le temps de leur service expiré, ils deviennent des habitants, et augmentent le nombre des sujets naturels du roi, au lieu que ceux-là sont toujours des étrangers : et qui peut s'assurer qu'à force de se multiplier dans nos colonies, ils ne deviendront pas un jour des ennemis redoutables? Peut-on compter sur des esclaves qui ne nous sont attachés que par la crainte, et pour qui la terre même où ils naissent n'a jamais le doux nom de patrie?

La première nuit que je passai dans cette habitation, il y eut, vers les neuf heures du soir, une grande alarme; j'en demandai le sujet, et on me répondit qu'il y avait dans le voisinage une bête d'une espèce inconnue, d'une grandeur extraordinaire et dont le cri ne ressemblait à celui d'aucun animal que nous connais-

sions. Personne n'assurait pourtant l'avoir vue, et on ne jugeait de sa taille que par sa force : elle avait déjà enlevé des moutons et des veaux, et étranglé quelques vaches. Je dis à ceux qui me faisaient ce récit qu'un loup enragé pouvait faire tout cela, et quant au cri, qu'on s'y trompait tous les jours. Je ne persuadai personne : on voulait que ce fût une bête monstrueuse; on venait de l'entendre, on y courut armé de tout ce qu'on trouva sous sa main, mais ce fut inutilement.

La concession de la Compagnie est encore plus avantageusement située que celle des Malouins. Une même rivière arrose l'une et l'autre, et va se décharger dans le fleuve à deux lieues de celle-là, à laquelle une magnifique cyprière de six lieues d'étendue fait un rideau qui en couvre tous les derrières. Le tabac y a très-bien réussi, mais les ouvriers de Clairac s'en sont presque tous retournés en France.

J'ai vu dans le jardin du sieur Le Noir, commis principal, de fort beau coton sur

l'arbre, et un peu plus bas on commence à voir de l'indigo sauvage. On n'en a pas encore fait l'épreuve, mais il y a beaucoup d'apparence qu'il ne réussira pas moins que celui qu'on a trouvé dans l'île de Saint-Domingue, où il est aussi estimé que celui qu'on y a transplanté d'ailleurs; et puis l'expérience nous apprend qu'une terre qui produit naturellement cette plante est fort propre à porter l'étrangère qu'on y veut semer.

Le grand village des Natchez est aujourd'hui réduit à fort peu de cabanes : la raison qu'on m'en a apportée est que les Sauvages, à qui leur grand Chef a droit d'enlever tout ce qu'ils ont, s'éloignent de lui le plus qu'ils peuvent, et par-là plusieurs bourgades de cette nation se sont formées à quelque distance de celle-ci. Les Tioux, leurs alliés et les nôtres, en ont aussi établi une dans leur voisinage.

Les cabanes du grand village des Natchez, le seul que j'aie vu, sont en forme de pavillon carré, fort basses, et sans fenê-

tres; le faîte est arrondi à peu près comme un four. La plupart sont couvertes de feuilles et de pailles de maïs; quelques-unes sont construites d'une espèce de torchis qui me parut assez bon, et qui est revêtu en dehors et en dedans de nattes fort minces. Celle du grand Chef est fort proprement crépie en dedans; elle est aussi plus grande et plus haute que les autres, placée sur un terrain un peu élevé, et isolée de toutes parts. Elle donne sur une grande place qui n'est pas des plus régulières, et a son aspect au nord. J'y trouvai pour tout meuble une couche de planches fort étroite, élevée de terre de deux ou trois pieds; apparemment que quand le Chef veut se coucher, il y étend une natte ou quelque peau.

Il n'y avait pas une ame dans le village : tout le monde était allé dans une bourgade voisine où il y avait une fête, et toutes les portes étaient ouvertes; mais il n'y avait rien à craindre des voleurs, car il ne restait partout que les quatre mu-

railles. Ces cabanes n'ont aucune issue pour la fumée; néanmoins toutes celles où j'entrai étaient assez blanches. Le temple est à côté de celle du grand Chef, tourné vers l'orient, et à l'extrémité de la place. Il est composé des mêmes matériaux que les cabanes, mais sa figure est différente; c'est un carré long, d'environ quarante pieds sur vingt de large, avec un toit tout simple de la figure des nôtres. Il y a aux deux extrémités comme deux girouettes de bois, qui représentent fort grossièrement deux aigles.

La porte est au milieu de la longueur du bâtiment qui n'a point d'autres ouvertures; des deux côtés il y a des bancs de pierres. Les dedans répondent parfaitement à ces dehors rustiques. Trois pièces de bois, qui se joignent par les bouts, et qui sont placées en triangle, ou plutôt également écartées les unes des autres, occupent presque tout le milieu du temple, et brûlent lentement. Un Sauvage, que l'on

appelle le gardien du temple, est obligé de les attiser et d'empêcher qu'elles ne s'éteignent. S'il fait froid, il peut avoir son feu à part, mais il ne lui est pas permis de se chauffer à celui qui brûle en l'honneur du Soleil. Ce gardien était aussi à la fête, du moins je ne le vis point, et ses tisons jetaient une fumée qui nous aveuglait.

D'ornements je n'en vis aucuns, ni rien absolument qui dût me faire connaître que j'étais dans un temple. J'y aperçus seulement trois ou quatre caisses rangées sans ordre, où il y avait quelques ossements secs, et par terre quelques têtes de bois un peu moins mal travaillées que les deux aigles du toit. Enfin si je n'y eusse pas trouvé du feu, j'eusse cru que ce temple était abandonné depuis long-temps, ou qu'il avait été pillé. Ces cônes enveloppés de peaux, dont parlent quelques relations; ces cadavres des Chefs rangés en cercle dans un temple tout rond, et terminé en manière de dôme; cet autel, etc., je n'ai

rien vu de tout cela : si les choses étaient ainsi du temps passé, elles ont bien changé depuis.

Peut-être aussi, car il ne faut condamner personne que quand il n'y a aucun moyen de l'excuser, peut-être, dis-je, que le voisinage des Français a fait craindre aux Natchez que les corps de leurs Chefs et tout ce que leur temple avait de plus précieux, ne courussent quelque risque s'ils ne les transportaient pas ailleurs, et que le peu d'attention qu'on apporte présentement à bien garder ce temple vient de ce qu'on l'a dépouillé de ce qu'il avait de plus sacré pour ces peuples. Il est pourtant vrai que contre la muraille, vis-à-vis de la porte, il y avait une table dont je ne pris pas la peine de mesurer les dimensions, parce que je ne soupçonnai point que ce fût un autel : on m'a assuré depuis qu'elle a trois pieds de haut, cinq de long et quatre de large.

On m'a ajouté qu'on y fait un petit feu avec des écorces de chêne, et qu'il ne s'éteint jamais, ce qui est faux, car il n'y avait

alors ni feu, ni rien qui fît connaître qu'on y en eût jamais fait. On dit encore que quatre vieillards couchent tour à tour dans le temple pour y entretenir ce feu, que celui qui est de garde ne doit point sortir pendant les huit jours qu'il doit être en faction; qu'on a soin de prendre de la braise allumée des bûches qui brûlent au milieu du temple, pour mettre sur l'autel; qu'il y a douze hommes entretenus pour fournir des écorces de chênes; qu'il y a des marmousets de bois et une figure de serpent à sonnettes, aussi de bois, qu'on met sur l'autel, et auxquels on rend de grands honneurs; que quand le Chef meurt on l'enterre d'abord, et que quand on juge que les chairs sont consumées, le gardien du temple les exhume, lave les ossements, les enveloppe de ce qu'il peut avoir de plus précieux, et les met dans de grands paniers faits de cannes, qu'il ferme bien; qu'il enveloppe ces paniers de peaux de chevreuil très-propres et les place devant l'autel, où ils restent jusqu'à la mort du Chef régnant;

qu'alors il renferme ces ossements dans l'autel même, pour faire place au dernier mort.

Je ne puis rien dire sur ce dernier article, sinon que je vis quelques ossements dans une ou deux caisses, mais qu'ils ne faisaient pas la moitié d'un corps humain, qu'ils me paraissaient bien vieux, et qu'ils n'étaient point sur la table qu'on dit être l'autel. Quant aux autres articles, 1° comme je n'ai été que de jour dans le temple, j'ignore ce qui s'y passe la nuit; 2° il n'y avait aucun garde dans le temple quand je l'ai visité. J'y aperçus bien, comme je l'ai déjà dit, quelques marmousets, mais je n'y remarquai point de figure de serpent.

Quant à ce que j'ai vu dans des relations, que ce temple est tapissé et son pavé couvert de nattes de cannes; qu'on y met ce qu'on a de plus propre, et qu'on y apporte tous les ans les prémices de toutes les récoltes, il en faut assurément rabattre beaucoup : je n'ai jamais rien vu de plus maussade, de plus malpropre, qui fût plus en

désordre; les bûches brûlaient sur la terre nue, et je n'y aperçus point de nattes, non plus qu'aux murailles. M. Le Noir, avec qui j'étais, me dit seulement que tous les jours on mettait au feu une nouvelle bûche, et qu'au commencement de chaque lune on en faisait la provision pour tout le mois. Il ne le savait pourtant que par ouï-dire, car c'était la première fois qu'il voyait ce temple, aussi-bien que moi.

Pour ce qui regarde la nation des Natchez en général, voici ce que j'en pus apprendre. On ne voit rien dans leur extérieur qui les distingue des autres Sauvages du Canada et de la Louisiane. Ils font rarement la guerre, et ne mettent point leur gloire à détruire des hommes. Ce qui les distingue plus particulièrement, c'est la forme de leur gouvernement, tout-à-fait despotique; une grande dépendance, qui va même jusqu'à une espèce d'esclavage dans les sujets; plus de fierté et de grandeur dans les Chefs, et leur esprit pacifique, qui cependant s'est un peu démenti depuis plusieurs années.

Les Hurons croient aussi-bien qu'eux leurs Chefs héréditaires issus du Soleil; mais il n'y en a pas un qui voulût être son valet, ni le suivre dans l'autre monde pour y avoir l'honneur de le servir, comme il arrive souvent parmi les Natchez. Garcilasso de la Vega parle de cette nation comme d'un peuple puissant, et il n'y a pas six ans qu'on y comptait quatre mille guerriers. Il paraît qu'elle était encore plus nombreuse du temps de M. de La Salle, et même lorsque M. d'Iberville découvrit l'embouchure du Mississipi. Aujourd'hui les Natchez ne pourraient pas mettre sur pied deux mille combattants. On attribue cette diminution à des maladies contagieuses qui, ces dernières années, ont fait parmi eux de grands ravages.

Le grand Chef des Natchez porte le nom de *Soleil*, et c'est toujours, comme parmi les Hurons, le fils de sa plus proche parente qui lui succède. On donne à cette femme la qualité de Femme-Chef, et quoique pour l'ordinaire elle ne se mêle pas du gouver-

nement, on lui rend de grands honneurs. Elle a même, aussi-bien que le Soleil, droit de vie et de mort; dès que quelqu'un a eu le malheur de déplaire à l'un ou à l'autre, ils ordonnent à leurs gardes, qu'on nomme *Allouez*, de le tuer. *Va me défaire de ce chien*, disent-ils, et ils sont obéis sur-le-champ. Leurs sujets et les Chefs mêmes des villages ne les abordent jamais qu'ils ne les saluent trois fois, en jetant un cri qui est une espèce de hurlement; ils font la même chose en se retirant, et se retirent en marchant à reculons. Lorsqu'on les rencontre, il faut s'arrêter, se ranger du chemin, et jeter les mêmes cris dont j'ai parlé, jusqu'à ce qu'ils soient passés. On est aussi obligé de leur porter ce qu'il y a de meilleur dans les récoltes, dans le produit de la chasse et dans celui de la pêche. Enfin personne, non pas même leurs plus proches parents et ceux qui composent les familles nobles, lorsqu'ils ont l'honneur de manger avec eux, n'a droit de boire dans le même vase ni de mettre la main au plat.

Tous les matins, dès que le soleil paraît, le grand Chef se met à la porte de sa cabane, se tourne vers l'orient, et hurle trois fois, en se prosternant jusqu'à terre. On lui apporte ensuite un calumet, qui ne sert qu'en cette occasion : il fume, et pousse la fumée de son tabac vers l'astre du jour, puis il fait la même chose vers les trois autres parties du monde. Il ne reconnaît sur la terre de maître que le soleil, dont il prétend tirer son origine, exerce un pouvoir sans borne sur ses sujets, peut disposer de leurs biens et de leur vie, et, quelques travaux qu'il leur commande, ils n'en peuvent exiger aucun salaire.

Lorsque le Chef ou la Femme-Chef meurent, tous leurs Allouez sont obligés de les suivre en l'autre monde; mais ils ne sont pas les seuls qui ont cet honneur, car c'en est un, et qui est fort recherché. Il y a tel Chef dont la mort coûte la vie à plus de cent personnes, et on m'a assuré qu'il meurt peu de Natchez considérables, à qui quelques-uns de leurs parents, de leurs amis ou

de leurs serviteurs ne fassent pas cortège dans le pays des ames. Il paraît, par les diverses relations que j'ai vues de ces horribles cérémonies, qu'elles varient beaucoup. En voici une des obsèques d'une Femme-Chef, que je tiens d'un voyageur qui en fut témoin, et sur la sincérité duquel j'ai tout lieu de compter.

Le mari de cette femme n'étant pas noble, c'est-à-dire de la famille du Soleil, son fils aîné l'étrangla selon la coutume; on vida ensuite la cabane de tout ce qui y était, et on y construisit une espèce de char de triomphe, où le corps de la défunte et celui de son époux furent placés. Un moment après, on rangea autour de ces cadavres douze petits enfants que leurs parents avaient aussi étranglés par ordre de l'aînée des filles de la Femme-Chef, et qui succédait à la dignité de sa mère. Cela fait, on dressa dans la place publique quatorze échafauds ornés de branches d'arbres et de toiles, sur lesquelles on avait peint différentes figures. Ces échafauds étaient destinés pour

autant de personnes qui devaient accompagner la Femme-Chef dans l'autre monde. Leurs parents étaient tous autour d'elles, et regardaient comme un grand honneur pour leurs familles la permission qu'elles avaient eue de se sacrifier ainsi. On s'y prend quelquefois dix ans auparavant pour obtenir cette grace, et il faut que ceux ou celles qui l'ont obtenue filent eux-mêmes la corde avec laquelle ils doivent être étranglés.

Ils paraissent sur leurs échafauds revêtus de leurs plus riches habits, portant à la main droite une grande coquille. Leur plus proche parent est à leur droite, ayant sous son bras gauche la corde qui doit servir à l'exécution, et à la main droite un casse-tête. De temps en temps il fait le cri de la mort, et à ce cri les quatorze victimes descendent de leurs échafauds, et vont danser toutes ensemble au milieu de la place, devant le temple et devant la cabane de la Femme-Chef. On leur rend ce jour-là et les suivants de grands respects : ils ont chacun

cinq domestiques, et leur visage est peint en rouge. Quelques-uns ajoutent que pendant les huit jours qni précèdent leur mort ils portent à la jambe un ruban rouge, et que pendant tout ce temps-là c'est à qui les régalera. Quoi qu'il soit, dans l'occasion dont je parle, les pères et les mères qui avaient étranglé leurs enfants les prirent entre leurs mains, et se rangèrent des deux côtés de la cabane; les quatorze personnes qui étaient aussi destinées à mourir s'y placèrent de la même manière, et ils étaient suivis des parents et des amis de la défunte, tous en deuil, c'est-à-dire les cheveux coupés. Tous faisaient retentir les airs de cris si affreux, qu'on eût dit que tous les diables étaient sortis des enfers pour venir hurler en cet endroit. Cela fut suivi de danses de la part de ceux qui devaient mourir, et de chants de la part des parents de la Femme-Chef.

Enfin on se mit en marche : les pères et mères, qui portaient leurs enfants morts, paraissaient les premiers, marchant deux

à deux : ils précédaient immédiatement le brancard où était le corps de la Femme-Chef, que quatre hommes portaient sur leurs épaules. Tous les autres venaient après dans le même ordre que les premiers. De dix pas en dix pas ceux-ci laissaient tomber leurs enfants par terre; ceux qui portaient le brancard marchaient dessus, puis tournaient tout autour d'eux; en sorte que quand le convoi arriva au temple, ces petits corps étaient en pièces.

Tandis qu'on enterrait dans le temple le corps de la Femme-Chef, on déshabilla les quatorze personnes qui devaient mourir, on les fit asseoir par terre devant la porte, chacune ayant deux Sauvages, dont l'un était assis sur ses genoux, et l'autre lui tenait les bras par derrière. On leur passa une corde au cou, on leur couvrit la tête d'une peau de chevreuil, on leur fit avaler trois pilules de tabac et boire un verre d'eau, et les parents de la Femme-Chef tirèrent des deux côtés les cordes en chantant, jusqu'à ce qu'elles fussent étranglées.

Après quoi on jeta tous ces cadavres dans une même fosse qu'on couvrit de terre.

Quand le grand Chef meurt, s'il a encore sa nourrice, il faut qu'elle meure aussi. Mais il est arrivé plusieurs fois que les Français, ne pouvant empêcher cette barbarie, ont obtenu la permission de baptiser les petits enfants qui devaient être étranglés, et qui, par conséquent, n'accompagnaient pas ceux en l'honneur desquels on les immolait dans leur prétendu paradis.

Nous ne connaissons point de nation, dans ce continent, où le sexe soit plus débordé que celle-ci. Il est même forcé par le Soleil et par les Chefs subalternes à se prostituer à tout venant; et une femme, pour être publique, n'en est pas moins estimée. Quoique la polygamie soit permise, et que le nombre des femmes qu'on peut avoir ne soit pas limité, ordinairement chacun n'a que la sienne; mais il peut la répudier quand il veut, liberté dont il n'y a pourtant guère que les Chefs qui fassent usage. Les femmes sont assez bien faites pour des Sau-

vages, et assez propres dans leur ajustement et dans tout ce qu'elles font. Les filles de la famille noble ne peuvent épouser que des hommes obscurs, mais elles sont en droit de congédier leur mari quand bon leur semble, et d'en prendre un autre, pourvu qu'il n'y ait point d'alliance entre eux.

Si leurs maris leur font une infidélité, elles peuvent leur faire casser la tête, et elles ne sont point sujettes à la même loi. Elles peuvent même avoir autant de galants qu'elles le jugent à propos, sans que le mari puisse le trouver mauvais : c'est un privilège attaché au sang du Soleil. Il se tient debout en présence de sa femme, dans une posture respectueuse ; il ne mange point avec elle ; il la salue du même ton que ses domestiques : le seul privilège que lui procure une alliance si onéreuse, c'est d'être exempt de travail et d'avoir autorité sur ceux qui servent son épouse.

Les Natchez ont deux Chefs de guerre, deux maîtres de cérémonies pour le temple,

deux officiers pour régler ce qui se doit pratiquer dans les traités de paix ou de guerre; un qui a l'inspection sur les ouvrages, et quatre autres qui sont chargés d'ordonner tout dans les festins publics. C'est le grand Chef qui donne ces emplois, et ceux qui en sont revêtus sont respectés et obéis comme il le serait lui-même. Les récoltes se font en commun; le Soleil en marque le jour et convoque le village. Vers la fin de juillet il indique un autre jour pour le commencement d'une fête qui en dure trois, et qui se passe en jeux et en festins.

Chaque particulier y contribue de sa chasse, de sa pêche et de ses autres provisions, qui consistent en maïs, fèves et melons. Le Soleil et la Femme-Chef y président dans une loge élevée et couverte de feuillages: on les y porte dans un brancard, et le premier tient en sa main une manière de sceptre orné de plumages de diverses couleurs. Tous les nobles sont autour d'eux dans une posture respectueuse. Le der-

nier jour le Soleil harangue l'assemblée : il exhorte tout le monde à remplir exactement ses devoirs, surtout à avoir une grande vénération pour les Esprits qui résident dans le temple, et à bien instruire les enfants. Si quelqu'un s'est signalé par quelque action de zèle, il fait son éloge. Il y a vingt ans que le feu du ciel ayant réduit le temple en cendres, sept ou huit femmes jetèrent leurs enfants au milieu des flammes pour apaiser les Génies ; le Soleil fit aussitôt venir ces héroïnes, leur donna publiquement de grandes louanges, et finit son discours en exhortant les autres femmes à imiter dans l'occasion un si bel exemple.

Les pères de famille ne manquent jamais d'apporter au temple les prémices de tout ce qu'ils recueillent, et on fait de même de tous les présents qui sont offerts à la nation. On les expose à la porte du temple, dont le gardien, après les avoir présentés aux Esprits, les porte chez le Soleil, qui les distribue à qui bon lui semble. Les semences sont pareillement offertes devant

le temple avec de grandes cérémonies; mais les offrandes qui s'y font, de pains et de farine, à chaque nouvelle lune, sont pour le profit des gardiens du temple.

Les mariages des Natchez ne diffèrent presque pas de ceux des Sauvages du Canada : la principale différence qui s'y trouve consiste en ce qu'ici le futur époux commence par faire aux parents de la fille les présents dont on est convenu, et que les noces sont suivies d'un grand festin. La raison pour laquelle il n'y a guère que les Chefs qui aient plusieurs femmes, c'est que pouvant faire cultiver leurs champs par le peuple sans qu'il en coûte rien, le nombre de leurs épouses ne leur est point à charge. Les Chefs se marient avec encore moins de cérémonie que les autres. Ils se contentent de faire avertir les parents de la fille sur laquelle ils ont jeté les yeux, qu'ils la mettent au nombre de leurs femmes; mais ils n'en gardent qu'une ou deux dans leurs cabanes; les autres restent chez leurs parents, où leurs maris les visitent quand il

leur plaît. La jalousie ne règne point dans ces mariages; les Natchez se prêtent même sans façon leurs femmes, et c'est apparemment de là que vient la facilité avec laquelle ils les congédient pour en prendre d'autres.

Lorsqu'un Chef de guerre veut lever un parti, il plante, dans un endroit marqué pour cela, deux arbres ornés de plumes, de flèches et de casse-têtes, le tout peint en rouge, aussi-bien que les arbres, qui sont encore piqués du côté où l'on veut porter la guerre. Ceux qui veulent s'enrôler se présentent au Chef bien parés, le visage barbouillé de différentes couleurs, et lui déclarent le désir qu'ils ont de pouvoir apprendre sous ses ordres le métier des armes; qu'ils sont disposés à endurer toutes les fatigues de la guerre, et prêts à mourir, s'il le faut, pour la patrie.

Quand le Chef a le nombre de soldats que demande l'expédition qu'il médite, il fait préparer chez lui un breuvage qui se nomme la *médecine de la guerre.* C'est un

vomitif fait avec une racine bouillie dans l'eau : on en donne à chacun deux pots, qu'il faut avaler tout de suite, et que l'on rend presque aussitôt avec les plus violents efforts. On travaille ensuite aux préparatifs, et, jusqu'au jour fixé pour le départ, les guerriers se rendent soir et matin dans une place, où, après avoir bien dansé et raconté leurs beaux faits d'armes, chacun chante sa chanson de mort. Ce peuple n'est pas moins superstitieux sur les songes que les Sauvages du Canada : il n'en faut qu'un de mauvais augure pour rebrousser chemin quand on est en marche.

Les guerriers marchent avec beaucoup d'ordre et prennent de grandes précautions pour camper et pour se rallier. On envoie souvent à la découverte, mais on ne pose point de sentinelles pendant la nuit : on éteint tous les feux, on se recommande aux Esprits, et on s'endort avec sécurité, après que le Chef a averti tout le monde de ne point ronfler trop fort, et d'avoir toujours près de soi ses armes en bon état.

Les idoles sont exposées sur une perche penchée du côté des ennemis, et tous les guerriers, avant que de s'aller coucher, passent les uns après les autres, le casse-tête à la main, devant ces prétendues divinités. Ils se tournent ensuite vers le pays ennemi, et font de grandes menaces que le vent emporte souvent d'un autre côté.

Il ne paraît pas que les Natchez exercent sur leurs prisonniers, durant la marche, les cruautés qui sont en usage dans le Canada. Lorsque ces malheureux sont arrivés au grand village, on les fait chanter et danser plusieurs jours de suite devant le temple, après quoi ils sont livrés aux parents de ceux qui ont été tués durant la campagne. Ceux-ci, en les recevant, fondent en pleurs, puis après avoir essuyé leurs larmes avec les chevelures que les guerriers ont rapportées, ils se cotisent pour récompenser ceux qui leur ont fait présent de leurs esclaves, dont le sort est toujours d'être brûlés.

Les guerriers changent de nom à me-

sure qu'ils font de nouveaux exploits; ils les reçoivent des anciens Chefs de guerre, et ces noms ont toujours quelque rapport à l'action par laquelle on a mérité cette distinction; ceux qui, pour la première fois, ont fait un prisonnier ou enlevé une chevelure, doivent, pendant un mois, s'abstenir de voir leurs femmes et de manger de la viande. Ils s'imaginent que, s'ils y manquaient, les ames de ceux qu'ils ont tués ou brûlés les feraient mourir, ou que la première blessure qu'ils recevraient serait mortelle, ou du moins qu'ils ne remporteraient plus aucun avantage sur leurs ennemis. Si le Soleil commande ses sujets en personne, on a grand soin qu'il ne s'expose pas trop, moins peut-être par zèle pour sa conservation, qu'à cause que les autres Chefs de guerre et les principaux du parti seraient mis à mort, pour ne l'avoir pas bien gardé.

Les jongleurs des Natchez ressemblent assez à ceux du Canada, et traitent les malades à peu près de la même façon. Ils sont

bien payés quand le malade guérit; mais s'il meurt, il leur en coûte souvent à eux-mêmes la vie. Il y a, dans cette nation, une autre espèce de jongleurs qui ne courent pas moins de risques que ces médecins : ce sont certains vieillards fainéants, qui, pour faire subsister leurs familles sans être obligés de travailler, entreprennent de procurer la pluie ou le beau temps, selon les besoins. Vers le printemps on se cotise pour acheter de ces prétendus magiciens un temps favorable aux biens de la terre. Si c'est de la pluie qu'on demande, ils se remplissent la bouche d'eau, et avec un chalumeau dont l'extrémité est percée de plusieurs trous comme un entonnoir, ils soufflent en l'air du côté où ils aperçoivent quelque nuage, tandis que le chichikoué d'une main, et leur Manitou de l'autre, ils jouent de l'un et lèvent l'autre en l'air, invitant, par des cris affreux, les nuages à arroser les campagnes de ceux qui les ont mis en œuvre.

S'il est question d'avoir du beau temps,

ils montent sur le toit de leurs cabanes, font signe aux nuages de passer outre, et si les nuages passent et se dissipent, ils dansent et chantent autour de leurs idoles, puis avalent de la fumée de tabac, et présentent au ciel leurs calumets. Tout le temps que durent ces opérations ils observent un jeûne rigoureux, et ne font que danser et chanter; si on obtient ce qu'ils ont promis ils sont bien récompensés; s'ils ne réussissent pas, ils sont mis à mort sans miséricorde. Mais ce ne sont pas les mêmes qui se mêlent de procurer la pluie et le beau temps : leurs Génies, disent-ils, ne peuvent donner que l'un ou l'autre.

Le deuil, parmi ces Sauvages, consiste à se couper les cheveux, à ne se point peindre le visage, et à ne se point trouver aux assemblées, mais j'ignore combien il dure. Je n'ai pu savoir non plus s'ils célèbrent la grande fête des Morts, dont je vous ai donné la description; il paraît que dans cette nation, où tout est en quelque façon esclave de ceux qui commandent, tous les

honneurs mortuaires sont pour ceux-ci, surtout pour le Soleil et pour la Femme-Chef.

Les traités de paix et d'alliance se font avec beaucoup d'appareil, et le Grand Chef y soutient toujours sa dignité en véritable souverain. Dès qu'il est averti du jour de l'arrivée des ambassadeurs, il donne ses ordres aux maîtres des cérémonies pour les préparatifs de leur réception, et nomme ceux qui doivent nourrir tour à tour ces envoyés; car c'est aux dépens de ses sujets qu'il fait tous les frais de l'ambassade. Le jour de l'entrée des ambassadeurs, chacun a sa place marquée selon son rang, et quand ces ministres sont à cinq cents pas du Grand Chef, ils s'arrêtent et chantent la paix.

Ordinairement l'ambassade est composée de trente hommes et de six femmes. Six des meilleures voix marchent à la tête du cortège, et entonnent; les autres suivent, et le chichikoué sert à régler la mesure. Quand le Soleil fait signe aux ambas-

sadeurs d'approcher, ils se remettent en marche; ceux qui portent le calumet dansent en chantant, se tournent de tous côtés, se donnent de grands mouvements, et font quantité de grimaces et de contorsions. Ils recommencent le même manège autour du Grand Chef, quand ils sont arrivés auprès de lui; ils le frottent ensuite avec leur calumet depuis les pieds jusqu'à la tête, puis ils vont rejoindre leur troupe.

Alors ils remplissent un calumet de tabac, et tenant du feu d'une main, ils avancent tous ensemble vers le Grand Chef, et lui présentent le calumet allumé. Ils fument avec lui, poussent vers le ciel la première vapeur de leur tabac, la seconde vers la terre, et la troisième autour de l'horizon. Cela fait, ils présentent leurs calumets aux parents du Soleil et aux Chefs subalternes. Ils vont ensuite frotter de leurs mains l'estomac du Soleil, puis ils se frottent eux-mêmes tout le corps; enfin ils posent leurs calumets sur des fourches vis-à-vis le grand Chef, et l'orateur de

l'ambassade commence sa harangue, qui dure une heure.

Quand il a fini, on fait signe aux ambassadeurs, qui jusque-là étaient demeurés debout, de s'asseoir sur des bancs placés pour eux près du Soleil, lequel répond à leurs discours, et parle aussi une heure entière. Ensuite un maître des cérémonies allume un grand calumet de paix, et y fait fumer les ambassadeurs, qui avalent la première gorgée. Alors le Soleil leur demande des nouvelles de leur santé; tous ceux qui assistent à l'audience leur font le même compliment; puis on les conduit dans la cabane qui leur est destinée, et où on leur donne un grand repas. Le soir du même jour le Soleil leur rend visite; mais quand ils le savent prêt à sortir de chez lui pour leur faire cet honneur, ils le vont chercher, le portent sur leurs épaules dans leur logis, et le font asseoir sur une grande peau. L'un d'eux se place derrière lui, appuie ses deux mains sur ses épaules, et le secoue assez long-temps, tandis que les

autres, assis en rond par terre, chantent leurs belles actions à la guerre.

Ces visites recommencent tous les matins et tous les soirs, mais à la dernière le cérémonial change. Les ambassadeurs plantent un poteau au milieu de leur cabane et s'asseyent tout autour : les guerriers qui accompagnent le Soleil, parés de leurs plus belles robes, dansent, et tour à tour frappent le poteau, et racontent leurs plus beaux faits d'armes; après quoi ils font des présents aux ambassadeurs. Le lendemain ceux-ci ont, pour la première fois, la permission de se promener dans le village, et tous les soirs on leur donne des fêtes qui ne consistent que dans des danses. Quand ils sont sur leur départ, les maîtres de cérémonies leur font fournir toutes les provisions dont ils ont besoin pour leur voyage, et c'est toujours aux dépens des particuliers.

La plupart des nations de la Louisiane avaient autrefois leur temple aussi-bien que les Natchez, et dans tous ces temples il y

avait un feu perpétuel. Il semble même que les Maubiliens avaient, sur tous les peuples de cette partie de la Floride, une espèce de primatie de religion; car c'était à leur feu qu'il fallait rallumer celui que, par négligence ou par malheur, on avait laissé éteindre. Mais aujourd'hui le temple des Natchez est le seul qui subsiste, et il est en grande vénération parmi tous les Sauvages qui habitent dans ce vaste continent, et dont la diminution est aussi considérable et a été encore plus prompte que celle des peuples du Canada sans qu'il soit possible d'en savoir la véritable raison. Des nations entières ont absolument disparu depuis quarante ans au plus. Celles qui subsistent encore ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles étaient lorsque M. de La Salle découvrit ce pays.

DEUXIÈME EXTRAIT DE CHARLEVOIX.

Il y avait déjà plusieurs années que les Chichacas, à l'instigation de quelques Anglais, avaient formé le dessein de détruire de telle sorte toute la colonie de la Louisiane, qu'il n'y restât pas un seul Français. Ils avaient conduit leur intrigue avec un si grand secret, que les Illinois, les Acansas et les Tonicas, à qui ils n'avaient pas osé le communiquer, parce qu'ils savaient que leur attachement pour nous était à toute épreuve, n'en avaient pas eu le moindre vent. Toutes les autres nations y étaient entrées; chacune devait faire main-basse sur tous les habitants qu'on lui avait marqués, et toutes devaient frapper le même jour, à la même heure. Les Tchactas même, la plus nombreuse nation de ce continent, et de tout temps nos alliés, avaient été ga-

gnés, du moins ceux de l'Est, qu'on appelle la grande nation; ceux de l'Ouest, ou la petite nation, n'y avaient point pris de part, mais ils gardèrent long-temps le secret, et ce ne fut que par hasard qu'ils le découvrirent, et lorsqu'il était déjà trop tard pour donner avis à tout le monde de se tenir sur ses gardes.

M. Perrier ayant appris que les premiers avaient quelque démêlé avec M. Diron d'Artaguette, lieutenant du roi et commandant au fort de la Maubile, fit inviter les chefs de toute la nation à le venir trouver à la Nouvelle-Orléans, leur faisant espérer une entière satisfaction sur tous leurs griefs. Ils y vinrent, et après qu'ils se furent expliqués sur le sujet qui les avait fait appeler, ils dirent au Commandant-général que la nation était charmée qu'il lui eût envoyé un officier pour résider dans leur pays, et qu'il les eût invités à le venir voir. Ils n'en dirent pas davantage, mais ils s'en retournèrent fort disposés 1° à manquer de parole aux Chichacas, à qui ils avaient pro-

mis de détruire toutes les habitations qui dépendaient du fort de la Maubile; en second lieu, à faire en sorte que les Natchez exécutassent leur projet. C'est ce que les Natchez leur ont depuis reproché en face et en présence des Français, sans qu'ils aient osé le nier. On n'a jamais douté que leur dessein n'ait été de nous obliger d'avoir recours à eux, et par ce moyen de profiter, et de ce que nous leur donnerions pour les engager à nous secourir, et du butin qu'ils feraient sur les Natchez.

Ainsi le Commandant-général était, sans le savoir, à la veille de voir une partie de la colonie détruite par des ennemis dont il ne se défiait point, et trahi par les alliés sur lesquels il croyait pouvoir compter, et qui étaient en effet une de ses grandes ressources, mais qui voulaient profiter de nos malheurs. Au reste, il était d'autant plus aisé à ceux que les Chichacas avaient mis dans leurs intérêts, de réussir dans leurs projets, qu'aucune habitation française n'était à l'épreuve d'une surprise et d'un

coup de main. Il y avait bien en quelques endroits des forts, mais, à l'exception de celui de la Maubile, ils n'étaient que de pieux, dont les deux tiers étaient pourris; et, eussent-ils été en état de défense, ils ne pouvaient garantir de la fureur des Sauvages qu'un petit nombre d'habitations voisines. On était d'ailleurs partout dans une sécurité qui aurait mis ces barbares en état de massacrer tous les Français jusque dans les places les mieux gardées, comme il arriva le 28 de novembre aux Natchez, de la manière que je vais dire.

M. de Chépar, qui commandait dans ce poste, s'était un peu brouillé avec ces Sauvages; mais il paraît que ceux-ci avaient porté la dissimulation jusqu'à lui persuader que les Français n'avaient point d'alliés plus fidèles qu'eux.

Le jour destiné pour l'exécution du complot général n'était point encore venu; mais deux choses déterminèrent les Natchez à l'anticiper : la première est qu'il venait d'arriver au débarquement quelques ba-

teaux assez bien pourvus de marchandises pour la garnison de ce poste, pour celle des Yazous, et pour plusieurs habitants, et qu'ils voulaient s'en emparer avant que la distribution s'en fît; la seconde, que le commandant avait reçu la visite de MM. Kolly, père et fils, dont la concession n'était pas éloignée de là, et de plusieurs autres personnes considérables; car ils comprirent d'abord qu'en prétextant d'aller à la chasse pour donner à M. de Chépar de quoi régaler ses hôtes, ils pourraient s'armer tous sans qu'on se défiât de rien. Ils en firent la proposition au commandant; elle fut agréée avec joie, et sur-le-champ ils allèrent traiter avec les habitants pour avoir des fusils, des balles et de la poudre, qu'ils payèrent comptant.

Cela fait, ils se répandirent, le lundi 28, de grand matin, dans toutes les habitations, publiant qu'ils allaient partir pour la chasse, observant d'être partout en plus grand nombre que les Français. Ils chantèrent ensuite le calumet en l'honneur du

commandant et de sa compagnie; après quoi ils retournèrent chacun à leur poste. Un moment après, au signal de trois coups de fusil tirés consécutivement à la porte du logis de M. de Chépar, ils firent main-basse en même temps partout. Le commandant et M. Kolly furent tués des premiers. Il n'y eut de résistance que dans la maison de M. de La Loire des Ursins, commis principal de la compagnie des Indes, où il y avait huit hommes. On s'y battit bien. Huit Natchez y furent tués, six Français le furent aussi; les deux autres se sauvèrent. M. de La Loire venait de monter à cheval : au premier bruit qu'il entendit, il voulut retourner chez lui; mais il fut arrêté par une troupe de Sauvages, contre lesquels il se défendit assez long-temps, jusqu'à ce que, percé de plusieurs coups, il tomba mort, après avoir tué quatre Natchez. Ainsi ces barbares perdirent en cet endroit douze hommes; mais ce fut tout ce que leur coûta leur trahison.

Avant que d'exécuter leur coup, ils s'é-

taient assurés de plusieurs nègres, entre lesquels étaient deux commandants. Ceux-ci avaient persuadé aux autres qu'ils seraient libres avec les Sauvages; que nos femmes et nos enfants seraient leurs esclaves, et qu'ils n'auraient rien à craindre des Français des autres postes, parce que le massacre se ferait en même temps partout. Il paraît néanmoins que le secret n'avait été confié qu'à un petit nombre.

LES NATCHEZ.

LES NATCHEZ.

LIVRE PREMIER.

A l'ombre des forêts américaines, je veux chanter des airs de la solitude tels que n'en ont point encore entendu des oreilles mortelles; je veux raconter vos malheurs, ô Natchez, ô nation de la Louisiane, dont il ne reste plus que des souvenirs. Les infortunes d'un obscur habitant des bois auraient-elles moins de droit à nos pleurs que celles des autres hommes? et les mausolées des rois dans nos temples sont-ils plus touchants que le tombeau d'un Indien sous le chêne de sa patrie?

Et toi, flambeau des méditations, astre des nuits, sois pour moi l'astre du Pinde! marche devant mes pas, à travers les régions inconnues du Nouveau-Monde, pour

me découvrir à ta lumière les secrets ravissants de ces déserts!

René, accompagné de ses guides, avait remonté le cours du Meschacebé; sa barque flottait au pied des trois collines dont le rideau dérobe aux regards le beau pays des enfants du Soleil. Il s'élance sur la rive, gravit la côte escarpée, et atteint le sommet le plus élevé des trois coteaux. Le grand village des Natchez se montrait à quelque distance dans une plaine parsemée de bocages de sassafras : çà et là erraient des Indiennes aussi légères que les biches avec lesquelles elles bondissaient; leur bras gauche était chargé d'une corbeille suspendue à une longue écorce de bouleau, elles cueillaient les fraises dont l'incarnat teignait leurs doigts et les gazons d'alentour. René descend de la colline et s'avance vers le village. Les femmes s'arrêtaient à quelque distance pour voir passer les étrangers, et puis s'enfuyaient vers les bois : ainsi des colombes regardent le chasseur du haut d'une roche élevée, et s'envolent à son approche.

Les voyageurs arrivent aux premières cabanes du grand village; ils se présentent à la porte d'une de ces cabanes. Là, une famille assemblée était assise sur des nattes de jonc; les hommes fumaient le calumet; les femmes filaient des nerfs de chevreuil. Des melons d'eau, des plakmines sèches et des pommes de mai étaient posés sur des feuilles de vigne-vierge au milieu du cercle: un nœud de bambou servait pour boire l'eau d'érable.

Les voyageurs s'arrêtèrent sur le seuil et dirent: « Nous sommes venus. » Et le chef de la famille répondit : « Vous êtes venus, « c'est bien. » Après quoi chaque voyageur s'assit sur une natte et partagea le festin sans parler. Quand cela fut fait, un des interprètes éleva la voix et dit : « Où est le « Soleil [1] ? » Le chef répondit : « Absent. » Et le silence recommença.

Une jeune fille parut à l'entrée de la cabane. Sa taille haute, fine et déliée, tenait

1. Le *Soleil*, le grand Chef, ou l'empereur des Natchez.

à la fois de l'élégance du palmier et de la faiblesse du roseau. Quelque chose de souffrant et de rêveur se mêlait à ses graces presque divines. Les Indiens, pour peindre la tristesse et la beauté de Céluta, disaient qu'elle avait le regard de la Nuit et le sourire de l'Aurore. Ce n'était point encore une femme malheureuse, mais une femme destinée à le devenir. On aurait été tenté de presser cette admirable créature dans ses bras, si l'on n'eût craint de sentir palpiter un cœur dévoué d'avance aux chagrins de la vie.

Céluta entre en rougissant dans la cabane, passe devant les étrangers, se penche à l'oreille de la matrone du lieu, lui dit quelques mots à voix basse et se retire. Sa robe blanche d'écorce de mûrier ondoyait légèrement derrière elle, et ses deux talons de rose en relevaient le bord à chaque pas. L'air demeura embaumé sur les traces de l'Indienne du parfum des fleurs de magnolia qui couronnaient sa tête : telle parut Héro aux fêtes d'Abydos; telle Vénus se

fit connaître, dans les bois de Carthage, à sa démarche et à l'odeur d'ambroisie qu'exhalait sa chevelure.

Cependant les guides achèvent leur repas, se lèvent et disent : « Nous nous en « allons. » Et le chef indien répond : « Al- « lez où le veulent les Génies ; » et ils sortent avec René sans qu'on leur demande quels soins le ciel leur a commis.

Ils passent au milieu du grand village, dont les cabanes carrées supportaient un toit arrondi en dôme. Ces toits de chaume de maïs entrelacé de feuilles, s'appuyaient sur des murs recouverts en dedans et en dehors de nattes fort minces. A l'extrémité du village les voyageurs arrivèrent sur une place irrégulière que formaient la cabane du grand Chef des Natchez et celle de sa plus proche parente, la *femme-chef*[1].

Le concours d'Indiens de tous les âges animait ces lieux. La nuit était survenue, mais des flambeaux de cèdre allumés de

1. Le fils de cette femme héritait de la royauté.

toutes parts, jetaient une vive clarté sur la mobilité du tableau. Des vieillards fumaient leurs calumets, en s'entretenant des choses du passé; des mères allaitaient leurs enfants, ou les suspendaient dans leurs berceaux aux branches des tamarins; plus loin de jeunes garçons, les bras attachés ensemble, s'essayaient à qui supporterait plus long-temps l'ardeur d'un charbon enflammé; les guerriers jouaient à la balle avec des raquettes garnies de peaux de serpents; d'autres guerriers avaient de vives contentions aux jeux des pailles et des osselets; un plus grand nombre exécutait la danse de la guerre ou celle du buffle, tandis que des musiciens frappaient avec une seule baguette une sorte de tambour, soufflaient dans une conque sauvage, ou tiraient des sons d'un os de chevreuil percé à quatre trous, comme le fifre aimé du soldat.

C'était l'heure où les fleurs de l'hibiscus commencent à s'entr'ouvrir dans les savanes, et où les tortues du fleuve viennent

déposer leurs œufs dans les sables : les étrangers avaient déjà passé sur la place des jeux tout le temps qu'un enfant indien met à parcourir une cabane quand, pour essayer sa marche, sa mère lui présente la mamelle, et se retire en souriant devant lui. On vit alors paraître un vieillard. Le ciel avait voulu l'éprouver : ses yeux ne voyaient plus la lumière du jour. Il cheminait tout courbé, s'appuyant d'un côté sur le bras d'une jeune femme, de l'autre sur un bâton de chêne.

Le patriarche du désert se promenait au milieu de la foule charmée; les Sachems même paraissaient saisis de respect, et faisaient, en le suivant, un cortège de siècles au vénérable homme qui jetait tant d'éclat et attirait tant d'amour sur le vieil âge.

René et ses guides l'ayant salué à la manière de l'Europe, le Sauvage averti s'inclina à son tour devant eux, et prenant la parole dans leur langue maternelle, il leur dit : « Étrangers, j'ignorais votre présence « parmi nous. Je suis fâché que mes yeux

« ne puissent vous voir, j'aimais autre« fois à contempler mes hôtes et à lire sur « leurs fronts s'ils étaient aimés du ciel. » Il se tourna ensuite vers la foule qu'il entendait autour de lui : « Natchez, comment « avez-vous laissé ces Français si long« temps seuls? Êtes-vous assurés que vous « ne serez jamais voyageurs, loin de votre « terre natale? Sachez que toutes les fois « qu'il arrive parmi vous un étranger, vous « devez, un pied nu dans le fleuve et une « main étendue sur les eaux, faire un sa« crifice au Meschacebé; car l'étranger est « aimé du Grand Esprit. »

Près du lieu où parlait ainsi le vieillard se voyait un catalpa au tronc noueux, aux rameaux étendus et chargés de fleurs : le vieillard ordonne à sa fille de l'y conduire. Il s'assied au pied de l'arbre avec René et les guides. Des enfants montés sur les branches du catalpa, éclairaient avec des flambeaux la scène au-dessous d'eux. Frappés de la lueur rougeâtre des torches, le vieil arbre et le vieil homme se prêtaient mutuel-

lement une beauté religieuse ; l'un et l'autre portaient les marques des rigueurs du ciel, et pourtant ils fleurissaient encore après avoir été frappés de la foudre.

Le frère d'Amélie ne se lassait point d'admirer le Sachem. Chactas, c'était son nom, ressemblait aux héros représentés par ces bustes antiques qui expriment le repos dans le génie, et qui semblent naturellement aveugles. La paix des passions éteintes se mêlait, sur le front de Chactas, à cette sérénité remarquable chez les hommes qui ont perdu la vue ; soit qu'en étant privés de la lumière terrestre nous commercions plus intimement avec celle des cieux, soit que l'ombre où vivent les aveugles ait un calme qui s'étende sur l'ame, de même que la nuit est plus silencieuse que le jour.

Le Sachem, prenant le calumet de paix chargé de feuilles odorantes du laurier de montagne, poussa la première vapeur vers le ciel, la seconde vers la terre, et la troisième autour de l'horizon. Ensuite il le présente aux étrangers. Alors le frère d'A-

mélie dit : « Vieillard ! puisse le ciel te « bénir dans tes enfants ! Es-tu le pasteur « de ce peuple qui t'environne ? permets-« moi de me ranger parmi ton troupeau. »

— « Étranger, » repartit le sage des bois, « je ne suis qu'un simple Sachem, fils « d'Outalissi. On me nomme Chactas ; « parce qu'on prétend que ma voix a quel-« que douceur, ce qui peut provenir de la « crainte que j'ai du Grand Esprit. Si nous « te recevons comme un fils, nous ne de-« vons point en retirer de louanges : depuis « long-temps nous sommes amis d'Onon-« thio [1] dont le Soleil [2] habite de l'autre côté « du lac sans rivage [3]. Les vieillards de ton « pays ont discouru avec les vieillards du « mien, et mené dans leur temps la danse « des forts, car nos aïeux étaient une race « puissante. Que sommes-nous auprès de « nos aïeux ? Moi-même qui te parle, j'ai « habité jadis parmi tes pères : je n'étais

1. Le gouverneur français.

2. Le roi de France.

3. La mer.

« pas courbé vers la terre comme aujour-
« d'hui, et mon nom retentissait dans les
« forêts. J'ai contracté une grande dette
« envers la France. Si l'on me trouve quel-
« que sagesse, c'est à un Français que je
« la dois; ce sont ses leçons qui ont germé
« dans mon cœur : les paroles de l'homme
« selon les voies du Grand Esprit sont des
« graines fines, que les brises de la fécon-
« dité dispersent dans mille climats, où
« elles se développent en pur maïs ou en
« fruits délicieux. Mes os, ô mon fils! re-
« poseraient mollement dans la cabane de
« la mort, si je pouvais, avant de descendre
« à la contrée des ames, prouver ma re-
« connaissance, par quelque service rendu
« aux compatriotes de mon ancien hôte du
« pays des blancs. »

En achevant de prononcer ces mots, le Nestor des Natchez se couvrit la tête de son manteau, et parut se perdre dans quelque grand souvenir. La beauté de ce vieillard, l'éloge d'un homme policé prononcé au milieu d'un désert par un Sauvage, le

titre de fils donné à un étranger, cette coutume naïve des peuples de la nature de traiter de parents tous les hommes, touchaient profondément René.

Chactas, après quelques moments de silence, reprit ainsi la parole : « Étranger « du pays de l'Aurore, si je t'ai bien com- « pris, il me semble que tu es venu pour « habiter les forêts où le soleil se couche? « Tu fais là une entreprise périlleuse; il « n'est pas aussi aisé que tu le penses d'errer « par les sentiers du chevreuil. Il faut que « les Manitous du malheur t'aient donné « des songes bien funestes, pour t'avoir « conduit à une pareille résolution. Ra- « conte-nous ton histoire, jeune étranger; « je juge par la fraîcheur de ta voix, et en « touchant tes bras je vois par leur sou- « plesse, que tu dois être dans l'âge des « passions. Tu trouveras ici des cœurs qui « pourront compatir à tes souffrances. Plu- « sieurs des Sachems qui nous écoutent « connaissent la langue et les mœurs de « ton pays; tu dois apercevoir aussi, dans

« la foule, des blancs, tes compatriotes du « fort Rosalie, qui seront charmés d'en- « tendre parler de leur pays. »

Le frère d'Amélie répondit d'une voix troublée : « Indien, ma vie est sans aven- « tures, et le cœur de René ne se raconte « point. »

Ces paroles brusques furent suivies d'un profond silence : les regards du frère d'Amélie étincelaient d'un feu sombre ; les pensées s'amoncelaient et s'entr'ouvraient sur son front comme des nuages ; ses cheveux avaient une légère agitation sur ses tempes. Mille sentiments confus régnaient dans la multitude : les uns prenaient l'étranger pour un insensé, les autres pour un Génie revêtu de la forme humaine.

Chactas étendant la main dans l'ombre prit celle de René. « Étranger, » lui dit-il, « pardonne à ma prière indiscrète : les vieil- « lards sont curieux ; ils aiment à écouter « des histoires pour avoir le plaisir de faire « des leçons. »

Sortant de l'amertume de ses pensées, et

ramené au sentiment de sa nouvelle existence, René supplia Chactas de le faire admettre au nombre des guerriers Natchez, et de l'adopter lui-même pour son fils.

« Tu trouveras une natte dans ma ca-
« bane, » répondit le Sachem, « et mes vieux
« ans s'en réjouiront. Mais le Soleil est ab-
« sent; tu ne peux être adopté qu'après son
« retour. Mon hôte, réfléchis bien au parti
« que tu veux prendre. Trouveras-tu dans
« nos savanes le repos que tu viens y cher-
« cher? Es-tu certain de ne jamais nourrir
« dans ton cœur les regrets de la patrie?
« Tout se réduit souvent, pour le voyageur,
« à échanger dans la terre étrangère des
« illusions contre des souvenirs. L'homme
« entretient dans son sein un désir de bon-
« heur qui ne se détruit, ni ne se réalise;
« il y a dans nos bois une plante dont la
« fleur se forme et ne s'épanouit jamais :
« c'est l'espérance. »

Ainsi parlait le Sachem : mêlant la force à la douceur, il ressemblait à ces vieux chênes où les abeilles ont caché leur miel.

Chactas se lève à l'aide du bras de sa fille. Le frère d'Amélie suit le Sachem que la foule empressée reconduit à sa cabane. Les guides retournèrent au fort Rosalie.

Cependant René était entré sous le toit de son hôte, qu'ombrageaient quatre superbes tulipiers. On fait chauffer une eau pure dans un vase de pierre noire, pour laver les pieds du frère d'Amélie. Chactas sacrifie aux Manitous protecteurs des étrangers; il brûle en leur honneur des feuilles de saule : le saule est agréable aux génies des voyageurs, parce qu'il croît au bord des fleuves, emblème d'une vie errante. Après ceci, Chactas présenta à René la calebasse de l'hospitalité, où six générations avaient bu l'eau d'érable; elle était couronnée d'hyacinthes bleues qui répandaient une bonne odeur : deux Indiens, célèbres par leur esprit ingénieux, avaient crayonné sur ses flancs dorés l'histoire d'un voyageur égaré dans les bois. René, après avoir mouillé ses lèvres dans la coupe fragile, la rendit aux mains tremblantes du patron de

la solitude. Le calumet de paix, dont le fourneau était fait d'une pierre rouge, fut de nouveau présenté au frère d'Amélie. On lui servit en même temps deux jeunes ramiers qui, nourris de baies de genévrier par leur mère, étaient un mets digne de la table d'un roi. Le repas achevé, une jeune fille aux bras nus parut devant l'étranger; et dansant la chanson de l'hospitalité, elle disait :

« Salut, hôte du Grand Esprit; salut, ô « le plus sacré des hommes! Nous avons du « maïs et une couche pour toi : salut, hôte « du Grand Esprit; salut, ô le plus sacré « des hommes! » La jeune fille prit l'étranger par la main, le conduisit à la peau d'ours qui devait lui servir de lit, et puis elle se retira auprès de ses parents. René s'étendit sur la couche du chasseur, et dormit son premier sommeil chez les Natchez.

Tandis que la nation du Soleil s'occupe encore de jeux et de fêtes, une fatale destinée précipite de toutes parts les événements. Abandonnant les champs fertilisés

par les sueurs de leurs aïeux, de jeunes hommes, plantes étrangères arrachées au doux sol de la France, viennent en foule peupler de leur fructueux exil le fort qui gourmande le Meschacebé, et qui fait redire à ses bords le nom charmant de Rosalie. Perrier, qui gouverne à la Nouvelle-Orléans les vastes champs de la Louisiane, Perrier ordonne à Chépar, vaillant capitaine des Français aux Natchez, de faire le dénombrement de ses soldats, afin de porter ensuite, si telle était la nécessité, le soc ou la bêche jusque dans les tombeaux des Indiens. Chépar commande aussitôt à ses bataillons de se déployer à la première aurore sur les bords du fleuve.

A peine les rayons du matin avaient jailli du sein des mers Atlantiques, que le bruit des tambours et les fanfares des trompettes font tressaillir le guerrier dans sa tente assoupi. Le désert s'épouvante et secoue sa chevelure de forêts; la terreur pénètre au fond de ces demeures, qui, depuis la naissance du monde, ne répétaient que les sou-

pirs des vents, le bramement des cerfs et le chant des oiseaux.

A ce signal, le démon des combats, le sanguinaire Areskoui [1] et les autres esprits des ombres poussent un cri de joie. L'ange du Dieu des armées répond à leurs menaces en frappant sa lance d'or sur son bouclier de diamant. Telles sont les rumeurs de l'Océan, lorsque les fleuves américains, enflant leurs urnes, fondent tous ensemble sur leur vieux père. L'Océan, fracassant ses vagues entre les rochers, étincelle; il se soulève indigné, se précipite sur ses fils, et les frappant de son trident, les repousse dans leur lit fangeux. Le soldat français entend ces bruits; il se réveille, comme le cheval de bataille qui dresse l'oreille au frémissement de l'airain, ouvre ses narines fumantes, remplit l'air de ses grêles hennissements, mord les barreaux de sa crêche qu'il couvre d'écume, et décèle dans toutes ses allures, l'impatience, le courage, la grace et la légèreté.

1. Génie ou dieu de la guerre chez les Sauvages.

Un mouvement général se manifeste dans le camp et dans le fort. Les fantassins courent aux faisceaux d'armes; les cavaliers voltigent déjà sur leurs coursiers; on entend les bruits des chaînes et les roulements de la pesante artillerie. Partout brille l'acier; partout flottent les drapeaux de la France, drapeaux immortels couverts de cicatrices, comme des guerriers vieillis dans les combats. Bientôt l'armée se déroule le long du Meschacebé. Le chœur des instruments de Bellone anime de ses airs triomphants tous ces braves, tandis que l'on voit s'agiter en cadence le bonnet du grenadier qui, reposé sur ses armes, bat la mesure avec une gaieté qui inspire la terreur.

Fille de Mnémosine à la longue mémoire! ame poétique des trépieds de Delphes et des colombes de Dodone; déesse qui chantez autour du sarcophage d'Homère sur quelque grève inconnue de la mer Égée; vous qui non loin de l'antique

Parthénope, faites naître le laurier du tombeau de Virgile; Muse! daignez quitter un moment tous ces morts harmonieux et leurs vivantes poussières; abandonnez les rivages de l'Ausonie, les ondes du Sperchius et les champs où fut Troie; venez m'animer de votre divin souffle : que je puisse nommer les capitaines et les bataillons de ce peuple indompté dont les exploits fatigueraient même, ô Calliope! votre poitrine immortelle.

Au centre de l'armée paraissait ce bataillon vêtu d'azur, qui lance les foudres de Bellone; c'est lui qui, dans presque tous les combats, détermine la fortune à suivre la France; instruit dans les sciences les plus sublimes, il fait servir le génie à couronner la victoire. Nulle nation ne peut se vanter d'une pareille troupe. Folard la commande, l'impassible Folard qui peut dans les plus grands dangers mesurer la courbe du boulet ou de la bombe, indiquer la colline dont il faut se saisir, tracer et ré-

soudre sur l'arène sanglante, au milieu des feux et de la mort, les figures et les problèmes de Pythagore.

L'infanterie, blanche et légère comme la neige, se forme rapidement devant les lentes machines qui vomissent le fer et la flamme. Marseille, dont les galères remontent l'antique Égyptus, Lorient, qui fait voguer ses vaisseaux jusque dans les mers de la Trapobane, la Touraine, si délicieuse par ses fruits, la Flandre aux plaines ensanglantées, Lyon la romaine, Strasbourg la germanique, Toulouse si célèbre par ses troubadours, Reims où les rois vont chercher leur couronne, Paris où ils viennent la porter; toutes les villes, toutes les provinces, tous les fleuves des Gaules, ont donné ces fameux soldats à l'Amérique.

Leurs armes ne sont plus l'épée ou l'angon; ils ne se parent plus du large bracha et des colliers d'or : ils portent un tube enflammé, surmonté du glaive de Bayonne; leur vêtement est celui du lis, symbole de l'honneur virginal de la France.

Divisée en cinquante compagnies, cinquante capitaines choisis commandent cette infanterie formidable. Là se montrent, et l'infatigable Toustain qui naquit aux plaines de la Beauce où les moissons roulent en nappe d'or, et le prompt Armagnac qui fut plongé en naissant dans le fleuve dont les ondes inspirent le courage et les saillies, et le patient Tourville nourri dans les vallées herbues où dansent des paysannes à la haute coiffure et au corset de soie. Mais qui pourrait nommer tant d'illustres guerriers? Beaumanoir sorti des rochers de l'Armorique, Causans que sa tendre mère mit au jour au bord de la fontaine de Laure, d'Aumale qui goûta le vin d'Aï avant le lait de sa nourrice, Saint-Aulaire de Nîmes, élevé sous un portique romain, et Gautier de Paris, dont la jeunesse enchantée coula parmi les roses de Fontenay, les chênes de Senar, les jardins de Chantilly, de Versailles et d'Ermenonville?

Parmi ces vaillants capitaines on distingue surtout le jeune d'Artaguète à la beauté

de son visage, à l'air d'humanité et de douceur qui tempère l'intrépidité de son regard. Il suit le drapeau de l'honneur, et brûle de verser son sang pour la France, mais il déteste les injustices, et plus d'une fois dans les Conseils de la guerre, il a défendu les malheureux Indiens contre la cupidité de leurs oppresseurs.

A la gauche de l'infanterie, s'étendent les lestes escadrons de ces espèces de centaures, au vêtement vert, dont le casque est surmonté d'un dragon. On voit sur leurs têtes se mouvoir leurs aigrettes de crin, qu'agitent les mouvements du coursier retenu avec peine dans le rang de ses compagnons. Ces cavaliers enfoncent leurs jambes dans un cuir noirci, dépouille du buffle sauvage; un long sabre rebondit sur leur cuisse, lorsque balayant la terre avec les flancs de leur coursier, ils fondent le pistolet à la main sur l'ennemi. Selon les hasards de Bellone, on les voit quitter leurs chevaux à la crinière dorée, combattre à pied sur la montagne, s'élancer de nouveau

sur leurs coursiers, descendre et remonter encore. Ces guerriers ont presque tous vu le jour non loin de ce fleuve où le soleil mûrit un vin léger propre à éteindre la soif du soldat dans l'ardeur de la bataille; ils obéissent à la voix du brillant Villars.

A l'aile opposée du corps de l'armée, paraît, immobile, la pesante cavalerie, dont le vêtement d'un sombre azur est ranimé par un pli brillant emprunté du voile de l'aurore. Les glands, d'un or filé et tordu, sautent en étincelant sur les épaules des guerriers, au trot mesuré de leurs chevaux. Ces guerriers couvrent leur front du chapeau gaulois, dont le triangle bizarre est orné d'une rose blanche qu'attacha souvent la main d'une vierge timide, et que surmonte de sa cime légère un gracieux faisceau de plumes. C'était vous, intrépide Nemours, qui meniez ces fameux chevaux aux combats.

Mais pourrais-je oublier cette phalange qui, placée derrière toute l'armée, devait la défendre des surprises de l'ennemi? Sacré bataillon de laboureurs, vous étiez descen-

lus des rochers de l'Helvétie, vêtus de la
ourpre de Mars ; la pique dont vos aïeux
ercèrent les tyrans est encore dans vos
nains rustiques : au milieu du désordre des
amps et de la corruption du nouvel âge,
ous gardez vos vertus premières. Le sou-
enir de vos demeures champêtres vous
oursuit ; ce n'est qu'à regret que vous
ous trouvez exilés sur de lointains rivages,
t l'on craint de vous faire entendre ces airs
le la patrie qui vous rappellent vos pères,
os mères, vos frères, vos sœurs, et le mugis-
ement des troupeaux sur vos montagnes.

D'Erlach tient sous sa discipline ces en-
ants de Guillaume Tell ; il descend d'un de
es Suisses qui teignirent de leur sang, au-
rès d'Henri III, les Lis abandonnés. Heu-
eux si sur les degrés du Louvre, les fils de
es étrangers ne renouvellent point leur sa-
rifice !

Enfin le Canadien Henri dirige à l'avant-garde cette troupe de Français demi-sauvages, enfants sans soucis des forêts du Nouveau-Monde. Ces chasseurs, assemblés

pêle-mêle à la tête de l'armée, portent pour tout vêtement une tunique de lin qu'une ceinture rapproche de leurs flancs ; une corne de chevreuil, renfermant le plomb et le salpêtre, s'attache par un cordon en forme de baudrier sur leur poitrine ; une courte carabine rayée se suspend comme un carquois à leurs épaules ; rarement ils manquent leur but, et poursuivent les hommes dans les bois comme les daims et les cerfs. Rivaux des peuples du désert, ils en ont pris les goûts, les mœurs et la liberté ; ils savent découvrir les traces d'un ennemi, lui tendre des embûches, ou le forcer dans sa retraite. En vain les pandoures, qui les accompagnent sur leurs petits chevaux de race tartare ; en vain ces cavaliers du Danube, aux longs pantalons, aux vestes fourrées flottant en arrière, au bonnet oriental, aux moustaches retroussées, veulent devancer les coureurs Canadiens : moins rapide est l'hirondelle effleurant les ondes, moins léger le duvet du roseau qu'emporte un tourbillon.

Les troupes ainsi rassemblées bordaient les rives du fleuve, lorsque, monté sur une cavale blanche, élevée vagabonde dans les savanes mexicaines, voici venir Céphar au milieu d'un cortège de guerriers.

Né sous la tente des Luxembourg et des Catinat, le vieux capitaine ne voyait la société que dans les armes; le monde pour lui était un camp. Inutilement il avait traversé les mers; sa vue restait circonscrite au cercle qu'elle avait jadis embrassé, et l'Amérique sauvage ne reproduisait à ses yeux que l'Europe civilisée : ainsi le ver laborieux qui ourdit la plus belle trame, ne connaît cependant que sa voûte d'or, et ne peut étendre ses regards sur la nature.

Le chef s'avance, et s'arrête bientôt à quelques pas du front des guerriers : les roulements des tambours se font entendre, les capitaines courent à leur poste, les soldats s'affermissent dans leurs rangs. Au second signal, la ligne se fixe et devient immobile, semblable alors au mur d'une cité,

au-dessus duquel flottent les drapeaux de Mars.

Les tambours se taisent; une voix s'élève et va se répétant le long des bataillons de chef en chef, comme d'écho en écho. Mille tubes enlevés de la terre frappent ensemble l'épaule du fantassin; les cavaliers tirent leurs sabres, dont l'acier réfléchissant les rayons du soleil mêle ses éclairs aux triples ondes de feu des baïonnettes : ainsi durant une nuit d'hiver brille une solitude où des tribus Canadiennes célèbrent la fête de leurs Génies; réunies sur la surface solide d'un fleuve, elles dansent à la lueur des pins allumés de toutes parts; les cataractes enchaînées, les montagnes de neige, les forêts de cristal se revêtent de splendeur, tandis que les Sauvages croient voir les Esprits du nord voguer dans leurs canots aériens, avec des pagaies de flammes, sur l'aurore mouvante de Borée.

Cependant les rangs de l'armée s'entr'ouvrent et présentent au commandant des allées régulières : il les parcourt avec lenteur,

examinant les guerriers soumis à ses ordres, comme un jardinier se promène entre les files des jeunes arbres dont sa main affermit les racines et dirige les rameaux.

Aussitôt que la revue est finie, Chépar veut que les capitaines exercent les troupes aux jeux de Mars. L'ordre est donné : le coup de baguette retentit. Soudain vous eussiez vu le soldat tendre et porter en avant le pied gauche avec l'assurance et la fermeté d'un Hercule. L'armée entière s'ébranle; ses pas égaux mesurent la marche que frappent les tambours. Les jambes noircies des soldats ouvrent et ferment une longue avenue, en se croisant comme les ciseaux d'une jeune fille qui découpe d'ingénieux ouvrages. Par intervalles les caisses d'airain que recouvre la peau de l'onagre se taisent au signe du géant qui les guide; alors mille instruments, fils d'Éole, animent les forêts, tandis que les cymbales du nègre se choquent dans l'air et tournent comme deux soleils.

Rien de plus merveilleux et de plus ter-

rible à la fois que de voir ces légions marcher au son de la musique, comme si elles ouvraient les danses de quelque fête : nul ne peut les regarder sans se sentir possédé de la fureur des combats, sans brûler de partager leur gloire et leurs périls. Les fantassins s'appuient et tournent sur leurs ailes de cavalerie comme sur deux pôles; tantôt ils s'arrêtent, ébranlent la solitude par de pesantes décharges, ou par un feu successif qui remonte et redescend le long de la ligne comme les orbes d'un serpent; tantôt ils baissent tous à la fois la pointe de la baïonnette si fatale dans des mains françaises : coucher leurs armes à terre, les reprendre, les lancer à leur épaule, les présenter en salut, les charger ou se reposer sur elles, ce n'est pas la durée d'un moment pour ces enfants de la victoire.

A cet exercice des armes succèdent de savantes manœuvres. Tour à tour l'armée s'allonge et se resserre, tour à tour s'avance et se retire; ici elle se creuse comme la corbeille de Flore; là, elle s'enfle comme les

contours d'une urne de Corinthe : le Méandre se replie moins de fois sur lui-même ; la danse d'Ariadne, gravée sur le bouclier d'Achille, avait moins d'erreurs que les labyrinthes tracés sur la plaine par ces disciples de Mars. Leurs capitaines font prendre aux bataillons toutes les figures de l'art d'Uranie : ainsi des enfants étendent des soies légères sur leurs doigts légers ; sans confondre ou briser le dédale fragile, ils le déploient en étoile, le dessinent en croix, le ferment en cercle, et l'entr'ouvrent doucement sous la forme d'un berceau.

Les Indiens assemblés admiraient ces jeux qui leur cachaient des tempêtes.

LIVRE DEUXIÈME.

SATAN planant dans les airs, au-dessus de l'Amérique, jetait un regard désespéré sur cette partie de la terre, où le Sauveur le poursuit, comme le soleil qui, s'avançant des portes de l'Orient, chasse devant lui les ténèbres : le Chili, le Pérou, le Mexique, la Californie, reconnaissent déjà les lois de l'Évangile; d'autres colonies chrétiennes couvrent les rivages de l'Atlantique, et des missionnaires ont enseigné le vrai Dieu aux Sauvages des déserts. Satan, rempli de projets de vengeance, va aux enfers rassembler le Conseil des Démons.

Il déroule, devant ses compagnons de douleurs, le tableau de ce qu'il a fait pour perdre la race humaine, pour partager le monde créé avec le Créateur, pour opposer le mal au bien sur la terre, et, au-delà de la terre, l'Enfer au Ciel. Il propose aux

légions maudites un dernier combat ; il veut armer toutes les nations idolâtres du nouveau continent ; il veut unir toutes ces nations dans un vaste complot afin d'exterminer les Chrétiens.

C'est au milieu des Natchez qu'il aperçoit les passions propres à seconder son entreprise. « Dieux de l'Amérique, » s'écrie-t-il, « anges tombés avec moi, vous « qui vous faites adorer sous la forme d'un « serpent ; vous que l'on invoque comme « les Génies des castors et des ours ; vous « qui, sous le nom de Manitous, remplis- « sez les songes, inspirez les craintes ou « entretenez les espérances des peuples bar- « bares ; vous qui murmurez dans les vents, « qui mugissez dans les cataractes, qui pré- « sidez au silence ou à la terreur des forêts, « allez défendre vos autels. Répandez les « illusions et les ténèbres ; soufflez de toute « part la discorde, la jalousie, l'amour, la « haine, la vengeance. Mêlez-vous aux Con- « seils et aux jeux des Natchez ; que tout « devienne prodige chez des hommes où

« tout est fêtes et combats. Je vous don-« nerai mes ordres : soyez attentifs à les « exécuter. »

Il dit, et le Tartare pousse un rugissement de joie, qui fut entendu dans les forêts du Nouveau-Monde. Areskoui, démon de la guerre, Athaënsie qui excite à la vengeance, le Génie des fatales amours, mille autres puissances infernales se lèvent à la fois pour seconder les desseins du prince des ténèbres. Celui-ci va chercher sur la terre le démon de la renommée, qui n'avait point assisté au Conseil infernal.

Le soleil ne faisait que de paraître à l'horizon, lorsque le frère d'Amélie ouvrit les yeux dans la demeure d'un Sauvage. L'écorce qui servait de porte à la hutte, avait été roulée et relevée sur le toit. Enveloppé dans son manteau, René se trouvait couché sur sa natte de manière que sa tête était placée à l'ouverture de la cabane. Les premiers objets qui s'offrirent à sa vue, en sortant d'un profond sommeil, furent la vaste coupole d'un ciel bleu où volaient quel-

ques oiseaux, et la cime des tulipiers qui frémissaient au souffle des brises du matin. Des écureuils se jouaient dans les branches de ces beaux arbres, et des perruches sifflaient sous leurs feuilles satinées. Le visage tourné vers le dôme azuré, le jeune étranger enfonçait ses regards dans ce dôme qui lui paraissait d'une immense profondeur et transparent comme le verre. Un sentiment confus de bonheur, trop inconnu à René, reposait au fond de son ame, en même temps que le frère d'Amélie croyait sentir son sang rafraîchi descendre de son cœur dans ses veines, et par un long détour remonter à sa source : telle l'antiquité nous peint des ruisseaux de lait s'égarant au sein de la terre, lorsque les hommes avaient leur innocence, et que le soleil de l'âge d'or se levait aux chants d'un peuple de pasteurs.

Un mouvement dans la cabane tira le voyageur de sa rêverie : il aperçut alors le patriarche des Sauvages assis sur une natte de roseau. Auprès du foyer, Saséga, la-

borieuse matrone, faisait infuser des dentelles de Loghetto, avec des écorces de pin rouge qui donne une pourpre éclatante. Dans un lieu retiré, la nièce de Chactas empennait des flèches avec des plumes de faucon. Céluta, son amie, qui l'était venue visiter, semblait l'aider dans son travail; mais sa main, arrêtée sur l'ouvrage, annonçait que d'autres sentiments occupaient son cœur.

Le frère d'Amélie s'était endormi l'homme de la société, il se réveillait l'homme de la nature. Le ciel était sur sa tête, comme le dais de sa couche; des courtines de feuillages et de fleurs semblaient pendre de ce dais superbe; des vents soufflaient la fraîcheur et la santé; des hommes libres, des femmes pures entouraient la couche du jeune homme. Il se serait volontiers touché pour s'assurer de son existence, pour se convaincre qu'autour de lui tout n'était pas illusion. Tel fut le réveil du guerrier aimé d'Armide, lorsque l'enchanteresse trouvant son ennemi plongé dans le som-

meil, l'emporta sur une nue et le déposa dans les bocages des îles Fortunées.

René se lève, sort, se plonge dans l'onde voisine, respire l'odeur des sassafras et des liquidambars, salue la lumière de l'orient, les flots du Meschacebé, les savanes et les forêts, et rentre dans la cabane.

Cependant les femmes souriaient des manières de l'étranger; c'était de ce sourire de femmes qui ne blesse point. Céluta fut chargée d'apprêter le repas de l'hôte de Chactas : elle prit de la farine de maïs, qu'elle pétrit avec de l'eau de fontaine; elle en forma un gâteau qu'elle présenta à la flamme, en le soutenant avec une pierre. Elle fit ensuite bouillir de l'eau dans un vase en forme de corbeille; elle versa cette eau sur la poudre de la racine de smilax : ce mélange, exposé à l'air, se changea en une gelée rose d'un goût délicieux. Alors Céluta retira le pain du foyer et l'offrit au frère d'Amélie : elle lui servit en même temps avec la gelée nouvelle, un rayon de miel et de l'eau d'érable.

Ayant fini ces choses avec un grand zèle, elle se tint debout fort agitée devant l'étranger. Celui-ci enseigné par Chactas se leva, imposa les deux mains en signe de deuil sur la tête de l'Indienne, car elle avait perdu son père et sa mère, et elle n'avait plus pour soutien que son frère Outougamiz. La famille poussa les trois cris de douleur, appelés cris de veuve : Céluta retourna à son ouvrage ; René commença son repas du matin.

Alors Céluta, chargée d'amuser le guerrier blanc, se mit à chanter. Elle disait :

« Voici le plaqueminier ; sous ce pla-
« queminier il y a un gazon ; sous ce gazon
« repose une femme. Moi qui pleure sous
« le plaqueminier, je m'appelle Céluta : je
« suis fille de la femme qui repose sous le
« gazon ; elle était ma mère.

« Ma mère me dit en mourant : travaille ;
« sois fidèle à ton époux quand tu l'auras
« trouvé. S'il est heureux, sois humble et
« timide ; n'approche de lui que lorsqu'il

« te dira : viens ; mes lèvres veulent parler « aux tiennes.

« S'il est infortuné, sois prodigue de tes « caresses ; que ton ame environne la « sienne, que ta chair soit insensible aux « vents et aux douleurs. Moi, qui m'ap- « pelle Céluta, je pleure maintenant sous « le plaqueminier ; je suis la fille de la « femme qui repose sous le gazon. »

L'Indienne, en chantant ces paroles, tremblait, et des larmes coulaient comme des perles le long de ses joues : elle ne savait pourquoi, à la vue du frère d'Amélie, elle se souvenait des derniers conseils de sa mère. René sentait lui-même ses yeux humides. La famille partageait l'émotion de Céluta, et toute la cabane pleurait de regret, d'amour et de vertu. Tel fut le repas du matin.

A peine cette scène était terminée qu'un guerrier parut : il apportait une hache en présent à l'étranger, pour qu'il se bâtît une cabane. Il conduisait en même temps une

vierge plus belle et plus jeune que Chryséis, afin que le nouveau fils de Chactas commençât un lit dans le désert. Céluta baissa la tête dans son sein : Chactas, averti de ce qui se passait, devina le reste. Alors d'une voix courroucée : « Veut-on faire « un affront à Chactas? Le guerrier adopté « par moi ne doit pas être traité comme « un étranger. »

Consterné à cette réprimande du vieillard, l'envoyé frappa des mains et s'écria : « René adopté par Chactas ne doit pas être « regardé comme un étranger. »

Cependant Chactas conseilla au frère d'Amélie de faire un présent à Mila, dans la crainte d'offenser une famille puissante qui comptait plus de trente tombeaux. René obéit : il ouvrit une cassette de bois de papaya; il en tira un collier de porcelaine; ce collier était monté sur un fil de la racine du tremble, appelé l'arbre du refus, parce que la liane se dessèche autour de son tronc. René faisait ces choses par le conseil de Chactas; il donna le collier à

Mila, à peine âgée de quatorze ans, en lui disant : « Heureux votre père et votre mère ! « plus heureux celui qui sera votre époux ! » Mila jeta le collier à terre.

La paix descendit sur la cabane le reste de la journée ; Céluta retourna chez son frère Outougamiz, Mila chez ses parents, et Chactas alla converser avec les Sachems.

Le soir on se rassembla sous les tulipiers : la famille prit un repas sur l'herbe semée de verveine empourprée et de ruelles d'or. Le chant monotone du will-poor-will, le bourdonnement du colibri, le cri des dindes sauvages, les soupirs de la non-pareille, le sifflement de l'oiseau moqueur, le sourd mugissement des crocodiles dans les glaïeuls, formaient l'inexprimable symphonie de ce banquet.

Échappés du royaume des ombres, et descendant sans bruit à la clarté des étoiles, les songes venaient se reposer sur le toit des Sauvages. C'était l'heure où le cyclope européen rallume la fournaise dont la flamme se dilate ou se concentre, aux mou-

vements des larges soufflets. Tout à coup un cri retentit; réveillées en sursaut dans la cabane, les femmes se dressent sur leur couche; Chactas prête l'oreille; une Indienne soulève l'écorce de la porte, et ces mots se pressent sur ses lèvres : « Les mé-« chants Manitous sont déchaînés : sortez ! « sortez ! » La famille se précipite sous les tulipiers.

La nuit régnait : des nuages brisés ressemblaient dans leur désordre sur le firmament, aux ébauches d'un peintre dont le pinceau se serait essayé au hasard sur une toile azurée. Des langues de feu livides et mouvantes léchaient la voûte du ciel. Soudain ces feux s'éteignent : on entend quelque chose de terrible passer dans l'obscurité; et du fond des forêts s'élève une voix qui n'a rien de l'homme.

Dans ce moment un guerrier se présente à la porte de la cabane; il adresse à Chactas ces paroles précipitées : « Le Conseil de « la nation s'assemble; les Blancs se pré-« parent à lever la hache contre nous;

« il leur est arrivé de nouveaux soldats.
« D'une autre part le trouble est dans la
« nation : la femme-chef, mère du jeune
« Soleil, est en proie aux mauvais Génies;
« Ondouré paraît possédé d'une passion
« funeste. Le grand-prêtre parle d'oracles
« et de songes; on murmure sourdement
« contre le Français que vous voulez faire
« adopter. Vous êtes témoin des prodiges
« de la nuit : hâtez-vous de vous rendre au
« Conseil. »

En achevant ces mots, le messager poursuit sa route et va réveiller Adario. Chactas rentre dans sa cabane : il suspend à son épaule gauche son manteau de peau de martre; il demande son bâton d'hicory[1] surmonté d'une tête de vautour. Miscoue avait coupé ce bâton dans sa vieillesse; il l'avait laissé en héritage à son fils Outalissi, et celui-ci à son fils Chactas qui, appuyé sur ce sceptre héréditaire, donnait des leçons de sagesse aux jeunes chasseurs

1. Espèce de noyer.

réunis au carrefour des forêts. Un Indien complètement armé vient chercher Chactas, et le conduit au Conseil.

Tous les Sachems avaient déjà pris leur place : les guerriers étaient rangés derrière eux ; les matrones ayant à leur tête la femme-chef, mère de l'héritier de la couronne, occupaient les sièges qui leur étaient réservés, et au-dessous d'elles s'asséyaient les prêtres.

Adario, chef de la tribu de la Tortue, se lève : inaccessible à la crainte, insensible à l'espérance, ce Sachem se distingue par un ardent amour de la patrie : implacable ennemi des Européens qui avaient massacré son père, mais les abhorrant encore plus comme tyrans de son pays, il parlait incessamment contre eux dans les Conseils. Quoiqu'il révérât Chactas, et qu'il se plût à confesser la supériorité du Sachem aveugle, il était cependant presque toujours d'un avis opposé à celui de son vieil ami.

Les bras pendants et immobiles, les re-

gards attachés à la terre, il prononça ce discours :

« Sachems, matrones, guerriers des « quatre tribus, écoutez :

« Déjà l'aloès avait fleuri deux fois, de« puis que Ferdinand de Soto, l'Espagnol, « était tombé sous la massue de nos an« cêtres; déjà nous étions allés combattre « les tyrans loin de nos bords, lorsque « le Meschacebé raconta à nos vieillards « qu'une nation étrangère descendait de « ses sources. Ce peuple n'était point de « la race superbe des guerriers de feu [1]. Sa « gaieté, sa bravoure, son amour des forêts « et de nos usages, le faisaient chérir. Nos « cabanes eurent pitié de sa misère, et don« nèrent à Lasalle [2] tout ce qu'elles pou« vaient lui offrir.

« Bientôt la nation légère aborde de « toutes parts sur nos rives : d'Iberville,

1. Les Espagnols.

2. Il descendit le premier le Mississipi.

« le dompteur des flots, fixe ses guerriers « au centre même de notre pays. Je m'op- « posai à cet établissement; mais vous at- « tachâtes le grand canot de l'étranger aux « buissons, ensuite aux arbres, puis aux « rochers, enfin à la grande montagne; et « vous asseyant sur la chaîne qui liait le « canot des Blancs à nos fleuves, vous ne « voulûtes plus faire qu'un peuple avec le « peuple de l'Aurore.

« Vous savez, ô Sachems! quelle fut la « récompense de votre hospitalité! Vous « prîtes les armes; mais, trop prompts à « les quitter, vous rallumâtes le calumet de « paix. Hommes imprudents! la fumée de « la servitude et celle de l'indépendance « pouvaient-elles sortir du même calumet? « Il faut une tête plus forte que celle de l'es- « clave, pour n'être point troublée par le « parfum de la liberté.

« A peine avez-vous enterré la hache[1], « à peine, vous reposant sur la foi des col-

1. Faire la paix.

« liers[1], commmencez-vous à éclaircir la « chaîne d'union, que, par la plus noire « des perfidies, le chef actuel des Français « veut vous attaquer sur vos nattes. La « biche n'a pas changé plus dé fois de « parure que je n'ai de doigts à cette main « mutilée en défendant mon père, depuis « que les derniers attentats des Blancs ont « souillé nos savanes. Et nous hésitons « encore !

« Peut-être, enfants du Soleil, peut-être « comptez-vous changer de désert, aban- « donner à vos oppresseurs la terre de la « patrie? Mais où voulez-vous porter vos « pas? Au couchant, au levant, vers l'étoile « immobile[2], vers ces régions où le génie « du jour s'assied sur la natte de feu[3], par- « tout sont les ennemis de votre race. Ils « ne sont plus ces temps où vous pouviez « disposer de toutes les solitudes, où tous « les fleuves coulaient pour vous seuls.

1. Lettres, contrats, traités, etc.

2. Le nord.

3. Le midi.

« Vos tyrans ont demandé de nouveaux « satellites; ils méditent une nouvelle inva« sion de nos foyers. Mais notre jeunesse « est florissante et nombreuse; n'atten« dons pas qu'on vienne nous surprendre « et nous égorger comme des femmes. « Mon sang se rallume dans mes veines, « ma hache brûle à ma ceinture. Nat« chez! soyez dignes de vos pères, et le « vieil Adario vous conduit dès aujour« d'hui aux batailles sanglantes. Puissent « les fleuves rouler à la grande eau les ca« davres des ennemis de ma patrie! Puis« siez-vous, ô terre trop généreuse des « chairs rouges! étouffer dans votre sein « le froment empoisonné qu'y jeta la main « de la servitude! Puissent ces moissons « impies épandues sur la poussière de nos « aïeux, ne porter sur leur tige que les se« mences de la tombe! »

Ainsi parle Adario. Les guerriers, les matrones, les vieillards même, troublés par sa mâle éloquence, s'agitent comme le blé dans le boisseau bruyant qui le

verse à la meule rapide. Ondouré se lève au milieu de l'assemblée.

Le Grand Chef des Natchez, bien qu'il fût encore d'une force étonnante, touchait aux dernières limites de la vieillesse; sa plus proche parente, la violente Akansie, était mère du jeune fils qui devait hériter du rang suprême; ainsi l'avait réglé la loi de l'État. Akansie nourrissait au fond de son cœur une passion criminelle pour Ondouré, un des principaux guerriers de la nation; mais Ondouré, au lieu de répondre à l'amour d'Akansie, brûlait pour Céluta dont le cœur commençait à incliner vers l'étranger, hôte du vénérable Chactas.

Dévoré d'ambition et d'amour, ayant contracté tous les vices des Blancs qu'il détestait, mais dont il avait l'adresse de se faire passer pour l'ami, Ondouré avait pris la résolution de se taire dans le Conseil, afin de se ménager, comme à son ordinaire, entre les deux partis; mais son amour pour Céluta et sa jalousie naissante contre René l'entraînèrent à prononcer ces paroles :

« Pères de la patrie, qu'attendons-nous?
« Le grand Adario ne nous a-t-il pas tracé
« la route? Je ne vois ici que le sage Chac-
« tas qui puisse s'opposer à la levée de la
« hache[1]. Mais enfin le vénérable fils d'Ou-
« talissi montre un trop grand penchant
« pour les étrangers. Fallait-il qu'il intro-
« duisît encore parmi nous cet hôte dont
« l'arrivée a été marquée par des signes
« funestes? Chactas, cette lumière des
« peuples, sentira bientôt que sa générosité
« l'emporte au-delà des bornes de la pru-
« dence : il sera le premier à renier ce fils
« adoptif, à le sacrifier, s'il le faut, à la
« patrie. »

Comme autrefois une Bacchante que l'esprit du Dieu avait saisie, courait échevelée sur les montagnes qu'elle faisait retentir de ses hurlements, la jalouse mère du jeune Soleil se sent transportée de fureur à ces paroles d'Ondouré : elle y découvre la passion de ce guerrier pour une rivale. Ses

1. La guerre.

joues pâlissent, ses regards lancent des éclairs sur l'homme dont elle est méprisée : tous ses membres sont agités comme dans une fièvre ardente. Elle veut parler, et les mots manquent à ses pensées. Que va-t-elle dire? que va-t-elle proposer au Conseil? La guerre ou la paix? exigera-t-elle la mort ou le bannissement de l'étranger qui augmente l'amour d'Ondouré pour la fille de Tabamica? Demandera-t-elle au contraire l'adoption du nouveau fils de Chactas, afin de désoler, par la présence de René, l'ingrat qui la dédaigne, afin de lui faire éprouver une partie des tourments qu'elle endure? Ces paroles tombent de ses lèvres décolorées et tremblantes :

« Vieillards insensés, n'avez-vous point « songé au danger de la présence des Eu« ropéens parmi nous? Avez-vous des secrets « pour rendre le sein des femmes aussi « froid que le vôtre? Lorsque la vierge trom« pée sera comme le poisson que le filet a « jeté palpitant sur le sable aride; lorsque « l'épouse aura trahi l'époux de sa couche;

« lorsque la mère, oubliant son fils, suivra « éperdue dans les forêts le guerrier qui « l'entraîne, vous reconnaîtrez, mais trop « tard, votre imprudence. Réveillez-vous « de l'assoupissement de vos années! Oui, « il faut du sang aujourd'hui! La guerre! « il faut du sang! les Manitous l'ordonnent! « un feu dévorant coule dans tous les cœurs. « Ne consultez point les entrailles de l'ours « sacré : les vœux, les prières, les autels « sont inutiles à nos maux! »

Elle dit : sa couronne de plumes et de fleurs tombe de sa tête. Comme un pavot frappé des rayons du soleil se penche vers la terre, et laisse échapper de sa tige les gouttes amères du sommeil; ainsi la femme jalouse, dévorée par les feux de l'amour, baisse son front dont la mort semble épancher des sueurs glacées. La confusion règne dans l'assemblée; une épaisse fumée, répandue par les Esprits du mal, remplit la salle de ténèbres; on entend les cris des matrones, les mouvements des guerriers,

la voix des vieillards. Ainsi dans un atelier, des ouvriers préparent les laines d'Albion ou de l'Ibérie; ceux-ci battent les toisons poudreuses, ceux-là les transforment en de merveilleux tissus; plusieurs les plongent dans la pourpre de Tyr ou dans l'azur de l'Indostan : mais si quelque main mal assurée vient à répandre sur la flamme la liqueur des cuves brûlantes, une vapeur s'élève avec un sifflement dans les salles, et des clameurs sortent de cette soudaine nuit.

Toutes les espérances se tournaient vers Chactas; lui seul pouvait rétablir le calme : il annonce par un signe qu'il va se faire entendre. L'assemblée devient immobile et muette, et l'orateur, qui n'a pas encore parlé, semble déjà faire porter aux passions les chaînes de sa paisible éloquence.

Il se lève : sa tête couronnée de cheveux argentés, un peu balancée par la vieillesse et par d'attendrissants souvenirs, ressemble à l'étoile du soir qui paraît trembler avant

de se plonger dans les flots de l'Océan. Adressant son discours à son ami Adario, Chactas s'exprime de la sorte :

« Mon frère l'Aigle, vos paroles ont « l'abondance des grandes eaux, et les cy- « près de la savane sont enracinés moins « fortement que vous, sur les tombeaux de « nos pères. Je sais aussi les injustices des « Blancs ; mon cœur s'en est affligé. Mais « sommes-nous certains que nous n'avons « rien à nous reprocher nous-mêmes? Avons- « nous fait tout ce que nous avons pu pour « demeurer libres? Est-ce avec des mains « pures que nous prétendons lever la hache « d'Areskoui? Mes enfants, car mon âge et « mon amour pour vous me permettent de « vous donner ce nom, je déplore la perte « de l'innocente simplicité qui faisait la « beauté de nos cabanes. Qu'auraient dit « nos pères, s'ils avaient découvert dans « une matrone les signes qui viennent de « troubler le Conseil? Femme, portez ail- « leurs l'égarement de vos esprits ; ne venez « point au milieu des Sachems, avec le

« souffle de vos passions, tirer des plaintes « du feuillage flétri des vieux chênes.

« Et toi, jeune chef, qui as osé prendre « la parole avant les vieillards, crois-tu « donc tromper Chactas? Tremble que je « ne dévoile ton ame aussi creuse que le « rocher où se renferme l'ours du La- « brador.

« Préparons-nous aux jeux d'Areskoui, « exerçons notre jeunesse, faisons des al- « liances avec de puissants voisins, mais « auparavant prenons les sentiers de la « paix : renouons la chaîne d'alliance avec « Chépar; qu'il parle dans la vérité de son « cœur, qu'il dise dans quel dessein il ras- « semble ses guerriers. Mettons les Mani- « tous équitables de notre côté, et si nous « sommes enfin forcés à lever la hache, nous « combattrons avec l'assurance de la vic- « toire ou d'une mort sainte, la plus belle « et la plus certaine des délivrances. J'ai « dit. »

Chactas jette un collier bleu, symbole de paix, au milieu de l'assemblée, et se

rassied. Tous les guerriers étaient émus : « Quelle expérience! » disaient les uns ; « quelle douceur et quelle autorité! » disaient les autres. « Jamais on ne retrouvera un tel Sachem. Il sait la langue de toutes les forêts ; il connaît tous les tombeaux qui servent de limites aux peuples, tous les fleuves qui séparent les nations. Nos pères ont été plus heureux que nous : ils ont passé leur vie avec sa sagesse ; nous, nous ne le verrons que mourir. » Ainsi parlaient les guerriers.

L'avis de Chactas fut adopté : quatre députés portant le calumet de paix furent envoyés au fort Rosalie. Mais Areskoui, fidèle aux ordres de Satan, riant d'un rire farouche, suivait à quelque distance les messagers de paix avec la Trahison, la Peur, la Fuite, les Douleurs et la Mort.

Cependant le Prince des Enfers était arrivé aux extrémités du monde, sous le pôle dont l'intrépide Cook mesura la circonférence à travers les vents et les tempêtes. Là, au milieu des terres Australes qu'une

barrière de glaces dérobe à la curiosité des hommes, s'élève une montagne qui surpasse en hauteur les sommets les plus élevés des Andes dans le Nouveau-Monde, ou du Tibet dans l'antique Asie [1].

Sur cette montagne est bâti un palais, ouvrage des Puissances infernales. Ce palais a mille portiques d'airain; les moindres bruits viennent frapper les dômes de cet édifice, dont le silence n'a jamais franchi le seuil.

Au centre du monument est une voûte tournée en spirale, comme une conque, et faite de sorte que tous les sons qui pénètrent dans le palais, y aboutissent; mais par un effet du génie de l'Architecte des Mensonges, la plupart de ces sons se trouvent faussement reproduits : souvent une légère rumeur s'enfle et gronde en entrant par la voie préparée aux éclats du tonnerre,

1. ☞ Il est aujourd'hui reconnu que le pic le plus élevé de l'Himalaya au Tibet, qui est le quatorzième, a 7821 mètres de hauteur, tandis que le Chimborazo, au Pérou, n'a que 6530 mètres.

tandis que les roulements de la foudre expirent, en passant par les routes sinueuses destinées aux faibles bruits.

C'est là que, l'oreille placée à l'ouverture de cet immense écho, est assis sur un trône retentissant, un Démon, la Renommée. Cette Puissance, fille de Satan et de l'Orgueil, naquit autrefois pour annoncer le mal : avant le jour où Lucifer leva l'étendard contre le Tout-Puissant, la Renommée était inconnue. Si un monde venait à s'animer ou à s'éteindre; si l'Éternel avait tiré un univers du néant, ou replongé un de ses ouvrages dans le chaos; s'il avait jeté des soleils dans l'espace, créé un nouvel ordre de Séraphins, essayé la bonté d'une lumière, toutes ces choses étaient aussitôt connues dans le ciel par un sentiment intime d'admiration et d'amour, par le chant mystérieux de la céleste Jérusalem. Mais après la rébellion des mauvais Anges, la Renommée usurpa la place de cette intuition divine. Bientôt précipitée aux enfers, ce fut elle qui publia dans l'abîme la nais-

sance de notre globe, et qui porta l'ennemi de Dieu à tenter la chute de l'homme. Elle vint sur la terre avec la Mort, et dès ce moment elle établit sa demeure sur la montagne, où elle entend et répète confusément ce qui se passe sur la terre, aux enfers et dans les cieux.

Satan, arrivé au palais, pénètre jusqu'au lieu où veillait la Renommée.

« Ma fille, » lui dit-il, « est-ce ainsi que « tu me sers? peux-tu ignorer les projets « que je médite? Toi seule n'as point paru « dans l'assemblée des Puissances infer- « nales. Cependant, fille ingrate, pour qui « travaillai-je en ce moment, si ce n'est « pour toi? Quel est l'Ange que j'ai aimé « plus tendrement que je ne t'aime? Lorsque « l'Orgueil, mon premier amour, te donna « naissance, je te pris sur mes genoux, je « te prodiguai les caresses d'un père. Hâte- « toi donc de me prouver que tu n'as pas « rompu les liens qui nous unissent. Viens, « suis-moi; le temps presse; il faut que tu « parles, il faut que tu répètes ce que je

« t'apprendrai : ton silence peut mettre « en danger mon empire. »

Le Démon de la Renommée, souriant au Prince des ténèbres, lui répond d'une voix éclatante :

« O mon père! je n'ai pas rompu les « liens qui nous unissent. J'ai entendu les « bruits répandus par toi chez les Natchez; « j'ai vu avec transport les grandes choses « que tu prépares; mais il me venait dans « ce moment d'autres bruits de la terre : « j'étais occupée à redire au monde la gloire « d'un monarque de l'Europe [1]. Ces Fran- « çais m'accablent de leurs merveilles; il « me faudrait des siècles pour les entendre « et les raconter. Cependant je suis prête à « te suivre, et j'abandonne tout pour servir « tes desseins. »

En achevant ces mots, la Renommée descend de son trône : de toutes les voûtes, de tous les dômes, de tous les souterrains du palais ébranlé, s'échappent des sons

1. Louis XIV.

confus et discordants : tels sont les rugissements d'un troupeau de lions, lorsque la gueule enflammée, la langue pendante, ils élèvent la voix durant une sécheresse dans l'aridité des sables africains.

Satan et la Renommée sortent du sonore édifice, s'abattent comme deux aigles au pied de la montagne, où la Nuit leur amène un char. Ils y montent. La Renommée saisit les rênes qui flottaient embarrassées dans les ailes des deux coursiers : Démon fantastique, dans les ténèbres elle ressemble à un géant, à la lumière elle n'est plus qu'un pygmée; l'Étonnement la précède, l'Envie la suit de près, et l'Admiration l'accompagne de loin.

Le couple pervers franchit ces mers inexplorées qui s'étendent entre la coupole de glace et ces terres que n'avaient point encore nommées les Cook et les Lapeyrouse. La Renommée, dirigeant ses coursiers sur la croix du sud, tourne le dos à ces constellations australes qu'un œil humain ne vit jamais; puis, par le conseil de Satan,

de peur d'être aperçue de l'Ange qui garde l'Asie, au lieu de remonter l'océan Pacifique, elle descend vers l'orient pour voler sur la plaine humide qui sépare l'Afrique du nouveau continent. Elle ne voit point Otaïti avec ses palmiers, ses chants, ses chœurs, ses danses, et ses peuples qui recommençaient la Grèce. Plus rapide que la pensée, le char double le cap où un océan, si long-temps ignoré, livre d'éternels combats aux mers de l'ancien monde.

Satan et la Renommée laissent loin derrière eux les flammes qui s'élèvent des Terres Magellaniques ; phare lugubre qu'aucune main n'allume, et qui brûle sans gardien, au bord d'une mer sans navigateur. Ils vous saluèrent, ruines fumantes de Rio-Janeiro, monument de ta valeur, ô mon fameux compatriote!

Satan frappe de sa lance les coursiers haletants, et bientôt il a passé ce promontoire qui reçut jadis une colonie des Carthaginois. L'Amazone découvre son immense embouchure, ces flots que La

Condamine, conduit par la céleste Uranie, visita dans sa docte course, et que Humboldt devait illustrer.

A l'instant même, le char traverse la ligne que le soleil brûle de ses feux, entre dans l'autre hémisphère, et laisse sur la gauche la triste Caïenne, que l'avenir a marquée pour l'exil et la douleur. Les deux Puissances infernales, en perdant de vue cette terre qui les fait sourire, volent au-dessus des îles des Caraïbes, et se trouvent engagées dans l'Archipel du golfe Mexicain. La montueuse Martinique, qui n'était point encore soumise à la valeur française, la Dominique conquise par les Anglais, disparaissent sous les roues du char. Saint-Domingue, qui depuis s'enivra de richesses, de sang et de liberté, Saint-Domingue, dont les destinées devaient être si extraordinaires, se montrait alors en partie sauvage, tel que les intrépides flibustiers l'avaient laissé en héritage à la France. Et toi, île de Saint-Salvador, à jamais célèbre entre toutes les îles! tu fus découverte par

l'œil de la Renommée, bien qu'une ingrate obscurité ait succédé à ta gloire. Élevant la tête entre tes sœurs de Bahama, ce fut toi qui souris la première à Colomb; ce fut toi qui vis descendre de ses vaisseaux l'immortel Génois, comme le fils aîné de l'Océan; ce fut sur tes rivages que se visitèrent les peuples de l'Occident et de l'Aurore, qu'ils se saluèrent mutuellement du nom d'hommes! Tes rochers retentissaient du bruit d'une musique guerrière annonçant cette grande alliance, tandis que Colomb tombait à genoux et baisait cette terre, autre moitié de l'héritage des fils d'Adam.

A peine la Renommée a-t-elle quitté Saint-Salvador, qu'elle aborde à l'isthme des Florides : elle arrête le char, s'élance avec l'Archange sur les grèves dont la mer se retire. Satan promène un moment ses regards sur les forêts, comme s'il apercevait déjà dans ces solitudes des peuples destinés à changer la face du monde. La Renommée jette un nuage sur son char, étend ses ailes, donne une main à son

compagnon : tous deux, renfermés dans un globe de feu, s'élèvent à une hauteur démesurée, et retombent au bord du Meschacebé. Là, Satan quitte sa trompeuse fille pour voler à d'autres desseins, tandis qu'elle se hâte d'exécuter les ordres de son père.

Elle prend la démarche et la contenance d'un vieillard, afin de donner un plus grand air de vérité à ses paroles. Sa tête se dépouille, son corps se courbe sur un arc détendu qu'elle tient à la main, en guise de bâton; ses traits ressemblent parfaitement à ceux du Sachem Ondaga, un des plus sages hommes des Natchez. Ainsi transformé, le Démon indiscret va frappant de cabane en cabane, racontant le doux penchant de Céluta pour René, et ajoutant toujours quelque circonstance qui éveille la curiosité, la haine, l'envie ou l'amour. La jalouse mère du jeune Soleil, Akansie, pousse un cri de joie à ces bruits semés par la Renommée, car elle espérait qu'ainsi rejeté de Céluta, Ondouré reviendrait peut-

être à l'amante qu'il avait dédaignée ; mais le faux vieillard ajoute aussitôt qu'Ondouré est tombé dans le plus violent désespoir, et qu'il menace les jours de l'étranger.

Ces dernières paroles glacent le cœur d'Akansie. La femme infortunée s'écrie : « Sors de ma cabane, ô le plus imprudent « des vieillards ! Va continuer ailleurs tes « récits insensés. Puissent les Sachems faire « de toi un exemple mémorable, et t'arra- « cher cette langue qui distille le poison ! »

En prononçant ces mots, Akansie, nouvelle Médée, se sent prête à déchirer ses enfants et à plonger un poignard dans le cœur de sa rivale.

La Renommée quitte la Femme-Chef, et va chercher Ondouré. Elle le trouva derrière sa cabane, travaillant dans la forêt à la construction d'un canot d'écorce de bouleau ; fragile nacelle destinée à flotter sur le sein des lacs, comme le cygne dont elle imitait la blancheur et la forme.

La Renommée s'avance vers le guerrier, et examine d'abord en silence son

ouvrage. Contempteur de la vieillesse et des lois, Ondouré dit au faux Ondaga, en le regardant d'un air moqueur : « Tu ferais « mieux, Sachem, d'aller causer avec les « autres hommes dont l'âge a affaibli la « raison et rendu les pensées semblables à « celles des matrones. Tu sais que j'aime « peu les cheveux blancs et les longs pro- « pos. Éloigne-toi donc, de peur qu'en bâ- « tissant ce canot je ne te fasse sentir, sans « le vouloir, la pesanteur de mon bras. Je « t'étendrais à terre comme un if qui n'a « plus que l'écorce, et que le vent traverse « dans sa course. »

— « Mon fils, semblable au terrible « Areskoui [1], » répondit le rusé vieillard, « je ne m'étonne pas des propos odieux « que tu viens de tenir à un père de la pa- « trie : la colère doit être dans ton cœur, « et la vengeance agiter les panaches de ta « chevelure. Lorsque la perfide Endaë, plus « belle que l'étoile qui ne marche pas [2], re-

1. Génie de la guerre.

2. L'étoile polaire.

« jeta autrefois mes présents pour recevoir « ceux de Mengade, mon cœur brûla de la « fureur qui possède aujourd'hui le tien. Je « méconnus mon père lui-même, et, dans « l'égarement de ma raison, je levai mon « tomahawk[1] sur celle qui m'avait porté « dans son sein, et qui m'avait donné un « nom parmi les hommes. Mais Athaënsic[2] « plongea bientôt ma flèche dans le cœur « de mon rival, et Endaë fut le prix de ma « victoire. Malgré le poids des neiges[3], ma « mémoire a conservé fidèlement le sou« venir de cette aventure, comme les col« liers[4] gardent les actions des aïeux. Je « pardonne à l'imprudence de tes paroles. »

A peine la Renommée achevait ce perfide discours, que le fer dont Ondouré était armé échappe à sa main. Les yeux du Sauvage se fixent, une écume sanglante paraît et disparaît sur ses lèvres; il pâlit, et ses

1. Massue.

2. Génie de la Vengeance.

3. Années.

4. Traités, contrats, lettres, etc.

bras raidis s'agitent à ses côtés. Soudain recouvrant ses sens, il bondit comme un torrent du haut d'un roc, et disparaît.

Alors le démon de la Renommée reprenant sa forme s'élève triomphant dans les airs : trois fois il remplit de son souffle une trompette dont les sons aigus déchirent les oreilles. En même temps Satan envoie à Ondouré l'Injure et la Vengeance : la première le devance, en répandant des calomnies qui, comme une huile empoisonnée, souillent ce qu'elles ont touché ; la seconde le suit, enveloppée dans un manteau de sang. Le prince des ténèbres veut qu'une division éclatante sépare à jamais René et Ondouré, et devienne le premier anneau d'une longue chaîne de malheurs. Cependant Ondouré ne sent pas encore pour Céluta tous les feux d'amour qui le brûleront dans la suite, et qui l'exciteront à tous les crimes ; mais son orgueil et son ambition sont à la fois blessés ; il ne respire que vengeance. Il va exhalant son dépit en paroles insultantes :

« Quel est donc ce fils de l'étranger qui « prétend m'enlever la femme de mon choix? « Lui donne-t-on, comme à moi, la pre- « mière place dans les festins, et la portion « la plus honorable de la victime? Où sont « les chevelures des ennemis qu'il a enle- « vées? Vile chair blanche qui n'as ni père « ni mère, qu'aucune cabane ne réclame! « Lâche guerrier, à qui je ferai porter le « jupon d'écorce de la vieille femme, et « que je formerai à filer le nerf de che- « vreuil! »

Ainsi parlait ce Chef, environné d'une légion d'Esprits qui remplissaient son ame de mille pensées funestes. Lorsque l'automne a mûri les vergers, on voit des hommes agrestes montés sur l'arbre cher à la Neustrie, abattre avec de longues perches la pomme vermeille, tandis que les jeunes filles et les jeunes laboureurs ramassent pêle-mêle dans une corbeille, les fruits dont le jus doit troubler la raison : ainsi les Anges du mal jettent ensemble leurs dons enivrants dans le sein d'Ondouré. Ja-

lousie insensée! L'amour ne pouvait entrer dans le cœur du frère d'Amélie : Céluta aimait seule. Ces passions, de tous côtés non partagées, ne promettaient que des malheurs sans ressource et sans terme.

LIVRE TROISIÈME.

Le départ de Chactas pour le Conseil avait laissé René à la solitude. Il sortait et rentrait dans la cabane, suivait un sentier dans le désert, ou regardait le fleuve couler. Un bois de cyprès avait attiré sa vue : perdu quelque temps dans l'épaisseur des ombres, il se trouva tout à coup auprès de l'habitation de Céluta. Devant la hutte s'élevaient quelques gordonias qui étalaient l'or et l'azur dans leurs feuilles vieillies, la verdure dans leurs jeunes rameaux, et la blancheur dans leurs fleurs de neige. Des copalmes se mêlaient à ces arbustes, et des azaléas formaient un buisson de corail à leurs racines.

Conduit par le chemin derrière ce bocage, le frère d'Amélie jeta les yeux dans la cabane, où il aperçut Céluta : ainsi, après son naufrage, le fils de Laërte re-

gardait, à travers les branches de la forêt, Nausicaa semblable à la tige du palmier de Délos.

La fille des Natchez était assise sur une natte; elle traçait, en fil de pourpre, sur une peau d'orignal, les guerres des Natchez contre les Siminoles. On voyait Chactas au moment d'être brûlé dans le cadre de feu, et délivré par Atala. Profondément occupée, Céluta se penchait sur son ouvrage: ses cheveux, semblables à la fleur d'hyacinthe, se partageaient sur son cou, et tombaient des deux côtés de son sein comme un voile. Lorsqu'elle venait à tirer en arrière un long fil, en déployant lentement son bras nu, les Graces étaient moins charmantes.

Non loin de Céluta, Outougamiz était assis sur des herbes parfumées, sculptant une pagaie. On retrouvait le frère dans la sœur, avec cette différence, qu'il y avait dans les traits du premier plus de naïveté, dans les traits de la seconde plus d'innocence. Égale candeur, égale simplicité,

sortait de leurs cœurs par leurs bouches : tels, sur un même tronc, dans une vallée du Nouveau-Monde, croissent deux érables de sexe différent; et cependant, le chasseur qui les voit du haut de la colline les reconnaît pour frère et sœur à leur air de famille, et au langage que leur fait parler la brise du désert.

Le frère d'Amélie était le chasseur qui contemplait le couple solitaire; et bien qu'il ne comprît pas ses paroles, il les écoutait pourtant, car les deux orphelins échangeaient alors de doux propos.

Génie des forêts à la voix naïve, Génie accoutumé à ces entretiens ignorés de l'Europe, qui font à la fois pleurer et sourire, refuseriez-vous de murmurer ceux-ci à mon oreille!

« Je ne veux plus voir dormir les jeunes « hommes, » disait la fille des Natchez. « Mon frère, quand tu dors sur ta natte, « ton sommeil est un baume rafraîchissant « pour moi : est-ce que les hommes blancs « n'ont pas le même repos? »

Outougamiz répondit : « Ma sœur, de-
« mandez cela aux vieillards. »

Céluta repartit : « Il m'a semblé voir le « Manitou de la beauté qui ouvrait et fer- « mait tour à tour les lèvres du guerrier « blanc, pendant son sommeil chez Chac- « tas. »

« Un Esprit, » dit Outougamiz, « m'est « apparu dans mes songes. Je n'ai pu voir « son visage, car sa tête était voilée. Cet « Esprit m'a dit : Le grand jeune homme « blanc porte la moitié de ton cœur. »

Ainsi parlaient les deux innocentes créatures; leur tendresse fraternelle enchantait et attristait à la fois le frère d'Amélie. Il fit un mouvement, et Céluta, levant la tête, découvrit l'étranger à travers la feuillée. La pudeur monta au front de la fille des Natchez, et ses joues se colorèrent : ainsi un lis blanc, dont on a trempé le pied dans la sève purpurine d'une plante américaine, se peint, en une seule nuit, de la couleur brillante, et étonne au matin l'empire de Flore par sa prodigieuse beauté.

A demi caché dans les guirlandes du buisson, René contemplait Céluta qui lui souriait, du même air que la divine Jo souriait au maître des dieux, lorsqu'on ne voyait que la tête de l'Immortel dans la nue. Enfin, la fille de Tabamica ouvrit ses lèvres comme celles de la persuasion, et d'une voix dont les inflexions ressemblaient aux accents de la linotte bleue : « Mon « frère, voilà le fils de Chactas. »

Outougamiz, le plus léger des chasseurs, se lève, court à l'étranger, le prend par la main, et le conduit dans sa cabane de bois d'ilicium, dont les meubles réflétaient l'éclat des essences qui les avaient embaumés. Il le fait asseoir sur la dépouille d'un ours long-temps la terreur pu pays des Esquimaux; lui-même il s'assied à ses côtés, en lui disant : « Enfant de l'aurore, les étran- « gers et les pauvres viennent du Grand « Esprit. »

Céluta, dans la couche de laquelle aucun guerrier n'avait dormi, essaya de continuer son ouvrage; mais ses yeux ne voyaient plus

que des erreurs sans issue dans les méandres de ses broderies.

Il est une coutume parmi ces peuples de la nature, coutume qu'on trouvait autrefois chez les Hellènes : tout guerrier se choisit un ami. Le nœud, une fois formé, est indissoluble; il résiste au malheur et à la prospérité. Chaque homme devient double et vit de deux ames; si l'un des deux amis s'éteint, l'autre ne tarde pas à disparaître. Ainsi ces mêmes forêts américaines nourrissent des serpents à deux têtes, dont l'union se fait par le milieu, c'est-à-dire par le cœur : si quelque voyageur écrase l'un des deux chefs de la mystérieuse créature, la partie morte reste attachée à la partie vivante, et bientôt le symbole de l'amitié périt.

Trop jeune encore lorsqu'il perdit son père, le frère de Céluta n'avait point fait le choix d'un ami. Il résolut d'unir sa destinée à celle du fils adoptif de Chactas; il saisit donc la main de l'étranger, et lui dit : « Je veux être ton ami. » René ne comprit

point ce mot, mais il répéta dans la langue de son hôte le mot *ami*. Plein de joie, Outougamiz se lève, prend une flèche, un collier de porcelaines [1], et fait signe à René et à Céluta de le suivre.

Non loin de la cabane habitée, on voyait une autre cabane déserte dans laquelle Outougamiz était né; un ruisseau en baignait le toit tombé et les débris épars. Le jeune Indien y pénètre avec son hôte; Céluta, comme une femme appelée en témoignage devant un juge, demeure debout à quelque distance du lieu marqué par son frère. Outougamiz, parvenu au milieu des ruines, prend une contenance solennelle; il donne à tenir à René un bout de la flèche dont l'autre bout repose dans sa main. Élevant la voix et attestant le ciel et la terre :

« Fils de l'étranger, » dit-il, « je me confie à toi sur mon berceau, et je mourrai sur ta tombe. Nous n'aurons plus qu'une natte pour le jour, qu'une peau d'ours

1. Sorte de coquillage.

« pour la nuit. Dans les batailles, je serai « à tes côtés. Si je te survis, je donnerai à « manger à ton Esprit, et après plusieurs « soleils passés en festins ou en combats, « tu me prépareras à ton tour une fête dans « le pays des ames. Les amis de mon pays « sont des castors qui bâtissent en commun. « Souvent ils frappent leurs tomahawks[1] « ensemble, et quand ils se trouvent en- « nuyés de la vie, ils se soulagent avec leur « poignard.

« Reçois ce collier : vingt graines rouges « marquent le nombre de mes neiges[2]; les « dix-sept graines blanches qui les suivent « indiquent les neiges de Céluta, témoin de « notre engagement; neuf graines violettes « disent que c'est dans la neuvième lune, « ou la lune des chasseurs, que nous nous « sommes juré amitié; trois graines noires « succèdent aux graines violettes; elles dé- « signent le nombre des nuits que cette lune « a déjà brillé. J'ai dit. »

1. Massues.

2. Années.

Outougamiz cessa de parler, et des larmes tombèrent de ses paupières. Comme les premiers rayons du soleil descendent sur une terre fraîchement labourée et humectée de la rosée de la nuit, ainsi l'amitié du jeune Natchez pénétra dans l'ame attendrie de René. A la vivacité du frère de Céluta, au mot d'ami souvent répété, au choix extraordinaire du lieu, René comprit qu'il s'agissait de quelque chose de grand et d'auguste; il s'écria à son tour : « Quel « que soit ce que tu me proposes, homme « sauvage, je te jure de l'accomplir; j'ac- « cepte les présents que tu me fais. » Et le frère d'Amélie presse sur son sein le frère de Céluta. Jamais cœur plus calme, jamais cœur plus troublé ne s'étaient approchés l'un de l'autre.

Après ce pacte, les deux amis échangèrent les Manitous de l'amitié. Outougamiz donna à René le bois d'un élan, qui tombant chaque année, chaque année se relève avec une branche de plus, comme l'amitié qui doit s'accroître en vieillissant. René fit présent

à Outougamiz d'une chaîne d'or. Le Sauvage la saisit d'une main empressée, parla tout bas à la chaîne, car il l'animait de ses sentiments, et la suspendit sur sa poitrine, jurant qu'il ne la quitterait qu'avec la vie; serment trop fidèlement gardé! Comme un arbre consacré dans une forêt à quelque divinité, et dont les rameaux sont chargés de saintes reliques, mais qui va bientôt tomber sous la cognée du bûcheron, ainsi parut Outougamiz portant à son cou l'offrande de l'amitié.

Les deux amis plongèrent leurs pieds nus dans le ruisseau de la cabane, pour marquer que désormais ils étaient deux pèlerins devant finir l'un avec l'autre leur voyage.

Dans la fontaine qui donnait naissance au ruisseau, Outougamiz puisa une eau pure où Céluta mouilla ses lèvres, afin de se payer de son témoignage, et de participer à l'amitié qui venait de naître dans l'ame des deux nouveaux frères.

René, Outougamiz et Céluta errèrent ensuite dans la forêt; Outougamiz s'ap-

puyait sur le bras de René; Céluta les suivait. Outougamiz tournait souvent la tête pour la regarder, et autant de fois il rencontrait les yeux de l'Indienne, où l'on voyait sourire des larmes. Comme trois vertus habitant la même ame, ainsi passaient dans ce lieu ces trois modèles d'amitié, d'amour et de noblesse. Bientôt le frère et la sœur chantèrent la chanson de l'amitié; ils disaient :

« Nous attaquerons avec le même fer « l'ours sur le tronc des pins; nous écarte-« rons avec le même rameau l'insecte des « savanes : nos paroles secrètes seront en-« tendues dans la cime des arbres.

« Si vous êtes dans un désert, c'est « mon ami qui en fait le charme; si vous « dansez dans l'assemblée des peuples, « c'est encore mon ami qui cause vos plai-« sirs.

« Mon ami et moi nous avons tressé nos « cœurs comme des lianes : ces lianes fleu-« riront et se dessècheront ensemble. »

Tels étaient les chants du couple fra-

ternel. Le soleil dans ce moment vint toucher de ses derniers rayons les gazons de la forêt : les roseaux, les buissons, les chênes s'animèrent ; chaque fontaine soupirait ce que l'amitié a de plus doux, chaque arbre en parlait le langage, chaque oiseau en chantait les délices. Mais René était le Génie du malheur égaré dans ces retraites enchantées.

Rentrés dans la cabane, on servit le festin de l'amitié : c'étaient des fruits entourés de fleurs. Les deux amis s'apprenaient à prononcer dans leur langue les noms de père, de mère, de sœur, d'épouse. Outougamiz voulut que sa sœur s'occupât d'un vêtement indien pour l'homme blanc. Céluta déroule aussitôt un ruban de lin ; elle invite René à se lever, et appuie une main tremblante sur l'épaule du fils de Chactas, en laissant pendre le ruban jusqu'à terre. Mais lorsque passant le ruban sous les bras de René, elle approcha son sein si près de celui du jeune homme, qu'il en ressentit la chaleur sur sa poitrine ;

lorsque levant sur le frère d'Amélie des yeux qui brillaient timidement à travers ses longues paupières; lorsque s'efforçant de prononcer quelques mots, les mots vinrent expirer sur ses lèvres, elle trouva l'épreuve trop forte et n'acheva point l'ouvrage de l'amitié.

Douce journée! votre souvenir ne s'effaça de la cabane des Natchez, que quand les cœurs que vous aviez attendris cessèrent de battre. Pour apprécier vos délices, il faut avoir élevé comme moi sa pensée vers le ciel, du fond des solitudes du Nouveau-Monde.

Cependant les quatre guerriers portant le calumet de paix étaient arrivés au fort Rosalie. Chépar a rassemblé le Conseil où se trouvent avec les principaux habitants de la colonie les capitaines de l'armée. Un riche trafiquant se lève, prend la parole, et, après avoir traité les Indiens de sujets rebelles, il veut que les députés des Natchez soient repoussés, et que l'on s'empare des terres les plus fertiles.

Le Père Souël se lève à son tour. Une grande doctrine, une vaste érudition, un esprit capable des plus hautes sciences distinguaient ce missionnaire; charitable comme Jésus-Christ, humble comme ce divin Maître, il ne cherchait à convertir les ames au Seigneur que par des actes de bienfaisance et par l'exemple d'une bonne vie : pacifique envers les autres, il aspirait ardemment au martyre.

Il ne devait point rester au fort Rosalie, son ancienne résidence : la palme des Confesseurs qu'il demandait au roi de gloire lui devait être accordée à la mission des Yazous. C'était pour la dernière fois qu'il plaidait la cause de ses néophytes Natchez.

Toujours vêtu d'un habit de voyage, le Père Souël avait l'air d'un pèlerin qui ne fait qu'un séjour passager sur la terre, et qui va bientôt retourner à sa patrie céleste : lorsqu'il ouvrit la bouche, un silence profond régna dans le Conseil.

Le saint orateur remonta, dans son discours, jusqu'à la découverte de l'Amérique;

il traça le tableau des crimes commis par les Européens au Nouveau-Monde. De là, passant à l'histoire de la Louisiane, il fit un magnifique éloge de Chactas, qu'il peignit comme un homme d'une vertu digne des anciens Sages du paganisme. Il nomma avec estime Adario, et invita le Conseil à se défier d'Ondouré. Exhortant les Français à la modération et à la justice, il conclut ainsi :

« J'espère que notre commandant et cette « assemblée voudront bien pardonner à un « Religieux d'avoir osé expliquer sa pensée. « A Dieu ne plaise qu'il ait parlé dans un « esprit d'orgueil. Ayons, pour l'amour de « Jésus-Christ, notre doux Seigneur, quel- « que pitié des pauvres Idolâtres; tâchons, « en nous montrant vrais Chrétiens, de les « appeler à la lumière de l'Évangile. Plus « ils sont misérables et dépourvus des biens « de la vie, plus nous devons plaindre leurs « faiblesses. Missionnaire du Dieu de paix « dans ces déserts, puissé-je vivre et mourir « en semant la parole de l'Agneau. Puisse

« mon sang servir au maintien de la con-
« corde ! mais à tous n'est pas réservée une « si grande bénédiction ; à moi n'appar-« tient pas d'aspirer à la gloire des Brébœuf « et des Jogues, morts pour la foi en Amé-« rique. »

Le Père Souël s'inclina devant le commandant, et reprit sa place. O véritable religion ! que tes délices sont puissantes sur les cœurs ! que ta raison est adorable ! que ta philosophie est haute et profonde ! Dans celle des hommes, il manque toujours quelque chose ; dans la tienne tout est surabondant. Le Conseil, touché des paroles du missionnaire, croyait sentir les inspirations de la miséricorde de Dieu.

Le Démon de l'or, envoyé par Satan, craignit l'effet du discours du Père Souël, en voyant les ames s'attendrir à la voix du juste. Cet esprit infernal, à la tête chauve, aux lèvres minces et serrées, au corps diaphane, au cœur sans pitié, à l'esprit toujours plein de nombres, au regard avide et inquiet, aux manières défiantes et

cachées, cet Esprit souffle sa concupiscence sur le Conseil. Aussitôt les sentiments généreux s'éteignent. Robert, Salency, Artagnan veulent répliquer au Religieux : Fébriano obtient la parole.

Né parmi les Francs sur les côtes de la Barbarie, cet aventurier, chrétien dans son enfance, ensuite parjure à l'Évangile, fut, dans l'ordre des Séyahs, disciple zélé du Coran. Jeté en Europe par un coup de la fortune, entré dans la carrière des armes trop noble pour lui, il est redevenu extérieurement chrétien, mais il continue à détester les serviteurs du vrai Dieu, et à observer en secret les abominables lois du faux prophète. Chépar l'a rencontré dans les camps, et le traître, moitié moine, moitié soldat, a pris sur le loyal militaire l'ascendant que la bassesse exerce sur les caractères impérieux, et la finesse sur les esprits bornés. Fébriano dispose presque toujours de la volonté de Chépar, qui croit suivre ses propres résolutions lorsqu'il ne fait qu'obéir aux inspirations de Fébriano.

Ce vagabond était du reste un de ces scélérats vulgaires qui ne peuvent briller au rang des grands infames, et qui meurent oubliés dans la portion obscure du crime. Jouet d'Ondouré, dont il recevait les présents, il en avait les vices sans en avoir le génie. Rencontré par le frère d'Amélie à la Nouvelle-Orléans, traité par lui avec hauteur dans une contention passagère, Fébriano nourrissait déjà contre René un sentiment de haine et de jalousie. Le renégat élève ainsi la voix contre le pasteur de l'Évangile :

« Les moines se devraient tenir dans « leur couvent ou avec les femmes, et lais- « ser à l'épée le soin de l'épée. Le brave « commandant saura bien ce qu'il doit faire, « et sa sagesse n'a pas besoin de nos con- « seils. Les Natchez sont des rebelles qui « refusent de céder leurs terres aux sujets « du Roi. Qu'on me charge de l'expédition, « je réponds d'amener ici enchaînés, et cet « insolent Adario, et ce vieux Chactas qui « reçoit dans ce moment même un homme

« dont on ignore la famille et les desseins,
« un homme qui pourrait n'être que l'en-
« voyé de quelque puissance ennemie. »

De bruyants éclats de rire et de longs applaudissements couvrirent ce discours : les habitants de la colonie portaient aux nues l'éloquence de Fébriano. Le Père Souël, sans changer de contenance, soutint le mépris des hommes, comme il aurait reçu leurs caresses. Mais, indigné de l'affront fait au missionnaire, d'Artaguette rompt le silence qu'il avait gardé jusqu'alors.

A jamais cher à la France, à jamais cher à l'Amérique qui le vit tomber avec tant de gloire, ce jeune capitaine offrait en lui la loyauté des anciens jours et l'aménité des mœurs du nouvel âge. Placé entre son inclination et son devoir, il était malheureux aux Natchez, car avec une ame bien née, il n'avait cependant point ce caractère vigoureusement épris du beau, qui nous précipite dans le parti où nous croyons l'apercevoir. D'Artaguette aurait été l'en-

nemi des extrêmes, s'il avait pu être l'ennemi de quelque chose : il ne blâmait, et ne louait rien absolument; il cherchait à amener tous les hommes à une tolérance mutuelle de leurs faiblesses; il croyait que les sentiments de nos cœurs et les convenances de notre état se devaient céder tour à tour. C'est ainsi qu'en aimant les Sauvages, il se trouva toute sa vie engagé contre eux : tel un fleuve plein d'abondance et de limpidité, mais dont le cours n'est pas assez rapide, tourne à chaque pas dans la plaine; repoussé par les moindres obstacles, il est sans cesse obligé de remonter contre le penchant de son onde.

« Ornement de notre ancienne patrie « dans cette France nouvelle, » dit d'Artaguette, s'adressant au Père Souël, « vous « n'avez pas besoin d'un défenseur tel que « moi. Je supplie le commandant de prendre « le temps nécessaire, pour peser les or- « dres qu'il a reçus du gouverneur-général; « je le supplie d'accepter le calumet de paix « des Sauvages. Le vénérable missionnaire,

« rempli de sagesse et d'expérience, ne « peut avoir fait des objections tout-à-fait « indignes d'être examinées. Il ne m'appar- « tient point de juger les deux premiers « Sachems des Natchez, encore moins ce « jeune voyageur qui ne devait guère s'at- « tendre à trouver son nom mêlé à nos « débats : il me semble téméraire de ha- « sarder légèrement une opinion sur l'hon- « neur d'un homme, surtout quand cet « homme est Français. »

La noble simplicité avec laquelle d'Artaguette prononça ce peu de paroles, charma le Conseil sans le convaincre. On attendait avec inquiétude la décision du commandant. Incapable de la moindre bassesse, plein de probité et d'honneur, Chépar commettait cependant une foule d'injustices qui ne sortaient point de la droiture de son cœur, mais de la faiblesse de sa tête. Il blâma Fébriano d'avoir violé l'ordre et la discipline en parlant avant son supérieur, le capitaine d'Artaguette, mais il re-

procha à celui-ci sa tiédeur et sa modération.

« Ce n'est pas ainsi, » s'écria-t-il, « qu'on « servait à Malplaquet et à Denain, lorsque « j'enlevai un drapeau à l'ennemi, et que « je reçus un coup de feu dans la poitrine. « Les Villars auraient été bien étonnés de « tous ces beaux discours de la jeunesse « actuelle ; les Marlborough, qu'avaient « élevés les Turenne, auraient eu bon mar- « ché d'une armée d'orateurs, et n'auraient « pas acheté si cher leurs victoires. »

Chépar s'emporta contre les chefs des Sauvages, soutint qu'Ondouré était le seul Indien attaché aux Français, quel que fût d'ailleurs le dernier discours prononcé par cet Indien, discours que Chépar prenait pour une ruse d'Ondouré. Le commandant menaça de sa surveillance et de sa colère ces Européens sans aveu qui venaient, disait-il, s'établir au Nouveau-Monde. Mais enfin les ordres du gouverneur de la Louisiane n'étaient pas assez

précis pour établir immédiatement la colonie sur les terres des Natchez : Chépar donc consentit à recevoir le calumet de paix, et à prolonger les trèves.

C'était ainsi que la fatalité attachée aux pas de René le poursuivait au-delà des mers : à peine avait-il dormi deux fois sous le toit d'un Sauvage, que les passions et les préjugés commençaient à se soulever contre lui chez les Français et chez les Indiens. Les Esprits de ténèbres profitaient du malheur du frère d'Amélie, pour étendre ce malheur sur tout ce qui environnait la victime : poussant Ondouré à la tentative d'un premier forfait, ils grossirent le germe des divisions.

Lorsqu'un sanglier, la terreur des forêts, a découvert une laie avec son amant sauvage, excité par l'amour, le monstre hérisse ses soies, creuse la terre avec la double corne de son pied, et, blessant de ses défenses le tronc des hêtres, se cache pour fondre sur son rival : ainsi Ondouré, transporté de jalousie par le récit de la

Renommée, cherche et trouve le lieu écarté qui doit lui livrer l'Européen dont les maléfices ont déjà troublé le cœur de Céluta.

Entre la cabane de Chactas et celle d'Outougamiz s'élevait un bocage de smilax, qui répandait une ombre noire sur la terre; les chênes verts dont il était surmonté en augmentaient les ténèbres. Le frère d'Amélie, revenant de prêter le serment de l'amitié, s'était assis auprès d'une source qui coulait parmi ce bois: ainsi que l'Arabe accablé par la chaleur du jour s'arrête au puits du Chameau, René s'était reposé sur la mousse qui bordait la fontaine. Soudain un cri perce les airs: c'était ce cri de guerre des Sauvages, dont il est impossible de peindre l'horreur; cri que la victime n'entend presque jamais, car elle est frappée de la hache au moment même: tel le boulet suit la lumière; tel le cri du fils de Pélée retentit aux rives du Simoïs, lorsque le héros, la tête surmontée d'une flamme, s'avança pour sauver le corps de Patrocle; les bataillons se renversèrent, les chevaux

effrayés prirent la fuite, et douze des premiers Troyens tombèrent dans l'éternelle nuit.

C'en était fait des jours du frère d'Amélie, si les Esprits attachés à ses pas ne l'avaient eux-mêmes sauvé du coup fatal, afin que sa vie prolongée devînt encore plus malheureuse, plus propre à servir les desseins de l'Enfer. Docile aux ordres de Satan, la Nuit, toujours cachée dans ces lieux, détourna elle-même la hache qui sifflant à l'oreille de René, alla s'enfoncer dans le tronc d'un arbre.

A cette attaque imprévue, René se lève. Furieux d'avoir manqué le but, Ondouré se précipite, le poignard à la main, sur le frère d'Amélie et le blesse au-dessous du sein. Le sang s'élance en jet de pourpre, comme la liqueur de Bacchus jaillit sous le fer dont une troupe de joyeux vignerons a percé un vaste tonneau.

René saisit la main meurtrière, et veut en arracher le poignard; Ondouré résiste, jette son bras gauche autour du frère d'A-

mélie, essaie de l'ébranler et de le précipiter à terre. Les deux guerriers se poussent et se repoussent, se dégagent et se reprennent, font mille efforts, l'un pour dominer son adversaire, l'autre pour conserver son avantage. Leurs mains s'entrelacent sur le poignard que celui-ci veut garder, que celui-là veut saisir. Tantôt ils se penchent en arrière, et tâchent par de mutuelles secousses de s'arracher l'arme fatale; tantôt ils cherchent à s'en emparer, en la faisant tourner comme le rayon de la roue d'un char, afin de se contraindre à lâcher prise par la douleur. Leurs mains tordues s'ouvrent et changent adroitement de place sur la longueur du poignard; leur genou droit plie, leur jambe gauche s'étend en arrière, leur corps se penche sur un côté, leurs têtes se touchent et mêlent leurs chevelures en désordre.

Tout à coup se redressant, les adversaires s'approchent poitrine contre poitrine, front contre front : leurs bras tendus s'élèvent au-dessus de leurs têtes, et

leurs muscles se dessinent comme ceux d'Hercule et d'Antée. Dans cette lutte, leur haleine devient courte et bruyante; ils se couvrent de poussière, de sang et de sueur : de leurs corps meurtris s'élève une fumée, comme cette vapeur d'été que le soir fait sortir d'un champ brûlé par le soleil.

Sur les rivages du Nil ou dans les fleuves des Florides, deux crocodiles se disputent au printemps une femelle brillante : les rivaux s'élancent des bords opposés du fleuve, et se joignent au milieu. De leurs bras, ils se saisissent; ils ouvrent des gueules effroyables; leurs dents se heurtent avec un craquement horrible; leurs écailles se choquent comme les armures de deux guerriers; le sang coule de leurs mâchoires écumantes, et jaillit en gerbes de de leurs naseaux brûlants : ils poussent de sourds mugissements semblables au bruit lointain du tonnerre. Le fleuve qu'ils frappent de leur queue, mugit autour de leurs flancs comme autour d'un vaisseau battu

par la tempête. Tantôt ils s'abîment dans des gouffres sans fond, et continuent leur lutte au voisinage des enfers; un impur limon s'élève sur les eaux; tantôt ils remontent à la surface des vagues, se chargent avec une furie redoublée, s'enfoncent de nouveau dans les ondes, reparaissent, plongent, reviennent, replongent, et semblent vouloir éterniser leur épouvantable combat : tels se pressent les deux guerriers, tels ils s'étouffent dans leurs bras serrés par les nœuds de la colère. Le lierre s'unit moins étroitement à l'ormeau, le serpent au serpent, la jeune sœur au cou d'une sœur chérie, l'enfant altéré à la mamelle de sa mère. La rage des deux guerriers monte à son comble. Le frère d'Amélie combat en silence son rival qui lui résiste en poussant des cris. René, plus agile, a la bravoure du Français; Ondouré, plus robuste, a la férocité du Sauvage.

L'Éternel n'avait point encore pesé dans ses balances d'or la destinée de ces guerriers; la victoire demeurait incertaine.

Mais enfin le frère d'Amélie rassemble toutes ses forces, porte une main à la gorge du Natchez, soulève ses pieds avec les siens, lui fait perdre à la fois l'air et la terre, le pousse d'une poitrine vigoureuse, l'abat comme un pin et tombe avec lui. En vain Ondouré se débat : René le tient sous ses genoux et le menace de la mort avec le poignard arraché à une main déloyale. Déjà généreux par la victoire, le frère d'Amélie sent sa colère expirer : un pêcher couvert de ses fleurs, au milieu des plaines de l'Arménie, cache un moment sa beauté dans un tourbillon de vent, mais il reparaît avec toutes ses graces, lorsque le tourbillon est passé, et le front de l'arbre charmant sourit immobile dans la sérénité des airs : ainsi René reprend sa douceur et son calme. Il se relève, et tendant la main au Sauvage : « Malheureux, » lui dit-il, « que « t'ai-je fait ? » René s'éloigne, et laisse Ondouré livré non à ses remords, mais au désespoir d'avoir été vaincu et désarmé.

LIVRE QUATRIÈME.

L'ANGE protecteur de l'Amérique qui montait vers le Soleil, avait découvert le voyage de Satan et du Démon de la Renommée : à cette vue poussant un soupir, il précipite le mouvement de ses ailes. Déjà il a laissé derrière lui les planètes les plus éloignées de l'œil du monde ; il traverse ces deux globes que les hommes plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, profanèrent par les noms de Mercure et de Vénus. Il entre ensuite dans ces régions où se forment les couleurs du soleil couchant et de l'aurore ; il nage dans des mers d'or et de pourpre ; et sans en être ébloui, les regards fixés sur l'astre du jour, il surgit à son orbite immense.

Uriel l'aperçoit ; après l'avoir salué du salut majestueux des Anges, il lui dit :

« Esprit diligent, que le Créateur a placé

« à la garde d'une des plus belles parties « de la terre, je connais le sujet qui vous « amène : tandis que vous remontiez jus-« qu'à moi, l'Ange de la croix, du sud, des-« cendait sur ce soleil, pour m'apprendre « qu'il avait vu Satan et sa compagne « s'élancer du pôle du midi. J'aurais déjà « communiqué cette nouvelle aux Ar-« changes des soleils les plus reculés, si je « n'avais aperçu deux illustres voyageuses « qui viennent comme vous de la terre, et « qui bientôt arriveront à nous : elles con-« tinueront ensuite leur route vers les ta-« bernacles éternels. Reposez-vous donc en « les attendant ici; il n'y a point d'Ange « qui ne soit effrayé de la course à travers « l'infini : les deux saintes pourront se « charger de votre message; elles témoigne-« ront de votre vigilance, et vous redescen-« drez au poste où vous rappelle l'audace « du Prince des ténèbres. »

L'Ange de l'Amérique répondit : « Uriel, « ce n'est pas sans raison que l'on vous « loue dans les parvis célestes : vos paroles

« sont véritablement pleines de sagesse,
« et les yeux dont vous êtes couvert ne
« vous laissent rien ignorer. Vous daigne-
« rez donc rendre compte de mon zèle?
« vous savez que les flèches du Très-Haut
« sont terribles, et qu'elles dévorent les
« coupables. Puisque les deux patrones
« des Français s'élèvent aux sanctuaires
« sublimes, dans le même dessein qui m'a
« conduit à l'astre dont vous dirigez le
« cours, je vais retourner à la terre. J'aurai
« peut-être à livrer des combats, car Satan
« semble avoir pris une force nouvelle. »

Uriel repartit : « Ne craignez point cet
« Archange; le crime est toujours faible,
« et Dieu vous enverra sa victoire. Votre
« empressement est digne d'éloges, mais
« vous pouvez vous arrêter un moment
« pour délasser vos ailes. »

En parlant ainsi, l'Ange du soleil présenta à celui de l'Amérique une coupe de diamant, pleine d'une liqueur inconnue; ils y mouillèrent leurs lèvres, et les der-

nières gouttes de nectar, tombées en rosée sur la terre, y firent naître une moisson de fleurs.

L'Ange de l'Amérique, regardant les champs du soleil, dit à Uriel : « Brûlant « Chérubin, si toutefois ma curiosité n'est « point déplacée, et qu'il soit permis à un « Ange de mon rang de connaître de tels « secrets, ce qu'on dit de l'astre auquel vous « présidez est-il vrai, ou n'est-ce qu'un « bruit né de l'ignorance humaine? »

Uriel avec un sourire paisible :

« Esprit rempli de prudence, votre cu- « riosité n'a rien d'indiscret, puisque vous « n'avez pour but que de glorifier l'œuvre « du Père, cet œuvre que le Fils conserve « et que l'Esprit vivifie. Je puis aisément « vous satisfaire.

« Non, cet astre qui sert de marche-pied « à l'Éternel ne fut point formé comme se « le figurent les hommes. Lorsque la créa- « tion sortit du néant à la parole éternelle, « et que le Ciel eut célébré le soir et le ma-

« tin du premier jour, la clarté émanée du « Saint des saints faisait seule la lumière « du monde.

« Mais cette lumière, toute tempérée « qu'elle pouvait être, trop forte encore « pour l'univers, menaçait de le consumer. « Emmanuel pria Jéhova de reployer ses « rayons, et de n'en laisser échapper qu'un « seul. Le Fils prit ce rayon dans sa main, « le rompit, et du brisement s'échappa « une goutte de feu que le Fils nomma « Soleil.

« Alors brilla dans les cieux ce luminaire « qui lie les planètes autour de lui, par les « fils invisibles qu'il tire sans interruption « de son sein inépuisable. Je reçus l'ordre « de m'asseoir à son foyer, moins pour « veiller à la marche des sphères que pour « empêcher leur destruction : car, lorsque « Jéhova, rentré dans la profondeur de « son immensité, appelle à lui ses deux « autres Principes, lorsqu'il enfante avec « eux ces pensées qui donnent la vie à des « millions d'ames et de mondes, dans ces

« moments de conception du Père, il sort « de tels feux du Tabernacle, que tout ce « qui est créé serait dévoré. Placé au centre « du Soleil, je me hâte d'étendre mes ailes « et de les interposer entre la Création et « l'effusion brûlante, afin de prévenir l'em- « brasement des globes. L'ombre de mes « ailes forme dans l'astre du jour, ces « taches que les hommes découvrent, et « que, dans leur science vaine, ils ont di- « versement expliquées. »

Ainsi s'entretenaient les deux Anges, et cependant Catherine des Bois et Geneviève touchaient au disque du soleil.

Peuple guerrier et plein de génie, Français! c'est sans doute un esprit puissant, un conquérant fameux qui protège du haut du Ciel votre double empire? Non! c'est une bergère en Europe, une fille sauvage en Amérique! Geneviève du hameau de Nanterre, et vous Catherine des bois Canadiens, étendez à jamais votre houlette et votre crosse de hêtre sur ma patrie! conservez-lui cette naïveté, ces graces natu-

relles qu'elle tient sans doute de ses patrones !

Née d'une mère chrétienne et d'un père idolâtre, sous le toit d'écorce d'une famille indienne, Catherine, élevée dans la religion de sa mère, annonça dès son enfance que l'époux céleste l'avait réservée pour ses chastes embrassements. A peine avait-elle accompli quatre lustres qu'elle fut appelée dans ces domaines incorruptibles, où les Anges célèbrent incessamment les noces de ces femmes qui ont divorcé avec la terre pour s'unir au Ciel. Les vertus de Catherine resplendirent après sa mort; Dieu couvrit son tombeau de miracles riches et éclatants, en proportion de la pauvreté et de l'obscurité de la Sainte ici-bas. Elle fut publiquement honorée comme patrone du Canada : on lui rendit un culte au bord d'une fontaine, sous le nom de la *Bonne Catherine des Bois.* Cette Vierge ne cesse de veiller au salut de la Nouvelle-France et de s'intéresser aux habitants du désert. Elle

revenait alors du séjour des hommes avec Geneviève.

Les patrones des fils de saint Louis, s'étaient alarmées des malheurs dont Satan menaçait l'empire français en Amérique : un même mouvement de charité les emportait aux célestes habitacles pour implorer la miséricorde de Marie. Tristes autant que des substances spirituelles peuvent ressentir notre douleur, elles versaient ces larmes intérieures dont Dieu a fait présent à ses élus; elles éprouvaient cette sorte de pitié que l'Ange ressent pour l'homme, et qui, loin de troubler la pacifique Jérusalem, ne fait qu'ajouter aux félicités qu'on y goûte.

Geneviève porte encore dans sa main sa houlette garnie de guirlandes de lierre, mais cette houlette est plus brillante que le sceptre d'un monarque de l'Orient. Les roses qui couronnent le front de la fille des Gaules ne sont plus les roses fugitives dont la bergère se parait aux champs de Lutèce; ce sont ces roses qui ne se fanent jamais, et

qui croissent dans des campagnes merveilleuses, sur les pas de l'Agneau sans tache. Geneviève ! une nue blanche forme ton vêtement ; des cheveux d'un or fluide accompagnent divinement ta tête : à travers ton immortalité on reconnaît les graces pleines d'amour, les charmes indicibles d'une vierge française !

Plus simple encore que la patrone de la France policée, est peut-être la patrone de la France sauvage. Catherine brille de cet éclat qui apparut en elle lorsqu'elle eut cessé d'exister. Les Fidèles accourus à sa couche de mort, lui virent prendre une couleur vermeille, une beauté inconnue qui inspirait le goût de la vertu et le désir d'être saint. Catherine retient avec la transparence de son corps glorieux la tunique indienne et la crosse du labour : fille de la solitude, elle aime Celui qui se retira au désert avant de s'immoler au salut des hommes.

Ainsi voyagent ensemble les deux Saintes;

l'une qui sauva Paris d'Attila, Geneviève qui précéda le premier des rois très-chrétiens, qui, dans une longue suite de siècles, opposa l'obscurité et la vertu de ses cendres à toutes les pompes et à toutes les calamités de la monarchie de Clovis, l'autre qui ne devança sur la terre que de peu d'années le dernier des rois très-chrétiens [1], Catherine qui ne sait que l'histoire de quelques apôtres de la Nouvelle-France, semblables à ceux que vit la pastourelle de Nanterre, lorsque l'Évangile pénétra dans les vieilles Gaules.

Les épouses du Seigneur se chargèrent du message de l'Ange de l'Amérique, qui se précipita aussitôt sur la terre, tandis qu'elles continuèrent leur route vers le firmament.

Dans un champ du soleil, dans des prairies dont le sol semble être de calcédoine, d'onix et de saphir, sont rangés les chars

1. Ceci est dit, par emphase, de la mort de Louis XVI. J'écrivais un an après la mort du Roi-Martyr.

subtils de l'ame, chars qui se meuvent d'eux-mêmes et qui sont faits de la même manière que les étoiles [1]. Les deux Saintes se placent l'une auprès de l'autre sur un de ces chars. Elles quittent l'astre de la lumière, s'élèvent par un mouvement plus rapide que la pensée, et voient bientôt le soleil suspendu au-dessous d'elles dans les espaces, comme une étoile imperceptible.

Elles suivent la route tracée en losange de lumière par les esprits des Justes qui, dégagés des chaînes du corps, s'envolent au séjour des joies éternelles. Sur cette route passaient et repassaient des ames délivrées, ainsi qu'une multitude d'Anges : ces anges descendaient vers les mondes pour exécuter les ordres du Très-Haut, ou remontaient à lui, chargés des prières et des vœux des mortels.

Bientôt les Saintes arrivent à cette terre qui s'étend au-dessous de la région des

1. Platon, ☞ dans son Timée.

étoiles, et d'où l'on découvre le soleil, la lune et les planètes tels qu'ils sont en réalité, sans le milieu grossier de l'air qui les déguise aux yeux des hommes. Douze bandes de différentes couleur [1] composent cette terre épurée, dont la nôtre est le sédiment matériel : l'une de ces bandes est d'un pourpre étincelant, l'autre d'un vif azur, une troisième d'un blanc de neige : ces couleurs surpassent en éclat celles de notre peinture, qui n'en sont que les ombres.

Catherine et Geneviève traversent cette zone sans s'arrêter, et bientôt elles entendent cette harmonie des sphères que l'oreille ne saurait saisir, et qui ne parvient qu'au sens intérieur de l'ame. Elles entrent dans la région des étoiles qu'elles voient comme autant de soleils, avec leurs systèmes de planètes tributaires. Grandeur de Dieu! qui pourra te comprendre? Déjà les Saintes

1. Platon.

s'approchent de ces premiers mondes placés à des distances que la balle poussée par le salpêtre mettrait des millions d'années à franchir; et cependant les deux vierges ne sont que sur les plus lointaines limites du royaume de Jéhova, et des soleils après des soleils émergent de l'immensité, et des créations inconnues succèdent à des créations plus inconnues encore!

Un homme qui, pour comprendre l'infini, se plaçant en imagination au milieu des espaces, chercherait à se représenter l'étendue suivie de l'étendue, des régions qui ne commencent et ne finissent en aucun lieu, cet homme saisi de vertiges, détournerait sa pensée d'une entreprise si vaine : tels seraient mes inutiles efforts, si j'essayais de tracer la route que parcouraient Geneviève et Catherine. Tantôt elles s'ouvrent une voie au travers des sables d'étoiles; tantôt elles coupent les cercles ignorés où les comètes promènent leurs pas vagabonds. Les deux Saintes croient avoir fait

des progrès, et elles ne touchent encore qu'à l'essieu commun de tous les univers créés[1].

Cet axe d'or vivant et immortel voit tourner tous les mondes autour de lui dans des révolutions cadencées. A distance égale, le long de cet axe, sont assis trois Esprits sévères : le premier est l'Ange du passé, le second l'Ange du présent, le troisième l'Ange de l'avenir. Ce sont ces trois Puissances qui laissent tomber le temps sur la terre, car le temps n'entre point dans le ciel et n'en descend point. Trois Anges inférieurs, semblables aux fabuleuses Syrènes pour la beauté de la voix, se tiennent aux pieds de ces trois premiers Anges, et chantent de toutes leurs forces : le son que rend l'essieu d'or du monde en tournant sur lui-même, accompagne leurs hymnes. Ce concert forme cette triple voix du temps qui raconte le passé, le présent et l'avenir,

1. Platon.

et que des sages ont quelquefois entendue sur la terre, en approchant l'oreille d'un tombeau durant le silence des nuits.

Le char subtil de l'ame vole encore : les épouses de Jésus-Christ abordent à ces globes où se pressent les ames des hommes que l'Éternel créa par sa seconde idée, après avoir pensé les anges [1]. Dieu forma à la fois tous les exemplaires des ames humaines, et les distribua dans diverses demeures, où ils attendent le moment qui les doit unir à des corps terrestres. La création fut une et entière : Dieu n'admet point de succession pour produire.

Les chastes pèlerines furent émues, au spectacle de ces ames égales en innocence qui devaient devenir inégales par le péché; les unes restant immaculées, les autres portant la marque des clous, avec lesquels les passions les attacheraient un jour au sang et à la chair [2].

1. Doctrine de quelques Pères de l'Église.

2. Plusieurs Pères de l'Église ont soutenu ces doctrines, qui ne sont pas ici règle de foi, mais matière de poésie.

Par-delà ces globes où sommeillent les ames qui n'ont point encore subi la vie mortelle, se creuse la vallée où elles doivent revenir pour être jugées après leur passage sur la terre. Les Saintes aperçoivent dans la formidable Josaphat le cheval pâle monté par la Mort, les sauterelles au visage d'homme, aux dents de lion, aux ailes bruyantes comme un chariot de bataille. Là, paraissent les sept Anges avec les sept coupes pleines de la colère de Dieu; là se tient la femme assise sur la bête de couleur écarlate, au front de laquelle est écrit *mystère*. Le puits de l'Abîme fume à l'une des extrémités de la vallée, et l'Ange du jugement approchant peu à peu la trompette de ses lèvres, semble prêt à la remplir du souffle qui doit dire aux morts : « *Levez-* « *vous!* »

En sortant de la mystique vallée, Geneviève et Catherine entrèrent enfin dans ces régions où commencent les joies du Ciel. Ces joies ne sont pas comme les nôtres, sujettes à fatiguer et à rassasier le cœur;

elles nourrissent, au contraire, dans celui qui les goûte, une soif insatiable de les goûter encore.

A mesure que les patrones de la France approchent du séjour de la Divinité, la clarté et la félicité redoublent. Aussitôt qu'elles découvrent les murs de la Jérusalem céleste, elles descendent du char et se prosternent comme des pèlerines aux champs de la Judée, lorsque, dans la splendeur du Midi, Sion se montre tout à coup à leur foi ardente. Geneviève et Catherine se relèvent, et glissant dans un air qui n'est point un air, mais qu'il faut appeler de ce nom pour se faire comprendre, elles entrent par la porte de l'Orient. Au même instant le bienheureux Las Casas et les martyrs canadiens, Brebœuf et Jogues, se pressent sur les pas de Catherine. Toujours brûlés de charité pour les Indiens, ils ne cessent de veiller à leur salut. Par un effet de la gloire de Dieu, plus ces Confesseurs ont souffert de leurs ingrats néophytes, plus ils les chérissent. Las Casas adressant

la parole à la patrone de la France nouvelle :

« Servante du Seigneur, quelque péril « menacerait-il nos frères des terres amé- « ricaines? La tristesse de votre visage, et « celle qui respire sur le front de Gene- « viève, me feraient craindre un malheur. « Nous avons été occupés à chanter la « création d'un monde, et je n'ai pu des- « cendre aux régions sublunaires. »

« Protecteur des cabanes, » répondit Catherine, « votre bonté ne s'est point en « vain alarmée. Satan a déchaîné l'Enfer « sur l'Amérique : les Français et leurs « frères Sauvages sont menacés. L'Ange « gardien du Nouveau-Monde s'est vu forcé « de monter vers Uriel, pour l'instruire « des attentats des esprits pervers. Je viens, « chargée de son message avec la vierge « de la Seine, supplier Marie d'intercéder « auprès du Rédempteur. Prélat! et vous « Confesseurs de la foi, joignez-vous à « nous : implorons la miséricorde divine. »

Tandis que la fille des torrents parlait

de la sorte, les Saints, les Anges, les Archanges, les Séraphins et les Chérubins, rassemblés autour d'elles, ressentaient une religieuse douleur. Las Casas, et les Missionnaires canadiens tout resplendissants de leurs plaies, se réunissent aux deux illustres femmes. Voici venir le saint roi Louis, la palme à la main, qui se met à la tête des enfants de la France, et dirige les suppliants vers les tabernacles de Marie. Ils s'avancent au milieu des chœurs célestes, à travers les champs qu'habitent à jamais les hommes qui ont pratiqué la vertu.

Les eaux, les arbres, les fleurs de ces champs inconnus, n'ont rien qui ressemble aux nôtres, hors les noms : c'est le charme de la verdure, de la solitude, de la fraîcheur de nos bois, et pourtant ce n'est pas cela; c'est quelque chose qui n'a qu'une existence insaisissable.

Une musique qu'on entend partout et qui n'est nulle part, ne cesse jamais dans ces lieux : tantôt ce sont des murmures comme ceux d'une harpe éolienne que la

faible haleine du zéphir effleure pendant une nuit de printemps ; tantôt l'oreille d'un mortel croirait ouïr les plaintes d'une harmonica divine, ces vibrations qui n'ont rien de terrestre, et qui nagent dans la moyenne région de l'air. Des voix, des modulations brillantes sortent tout à coup du fond des forêts célestes, puis dispersés par le souffle des Esprits, ces accents semblent avoir expiré. Mais bientôt une mélodie confuse se relève dans le lointain, et l'on distingue ou les sons veloutés d'un cor sonné par un Ange, ou l'hymne d'un Séraphin qui chante les grandeurs de Dieu au bord du fleuve de vie.

Un jour grossier, comme ici-bas, n'éclaire point ces régions; mais une molle clarté tombant sans bruit sur les terres mystiques s'y fond, pour ainsi dire, comme une neige, s'insinue dans tous les objets, les fait briller de la lumière la plus suave, leur donne à la vue une douceur parfaite. L'éther, si subtil, serait encore trop matériel pour ces lieux : l'air qu'on y respire

est l'amour divin lui-même ; cet air est comme une sorte de mélodie visible qui remplit à la fois de splendeur et de concerts toutes les blanches campagnes des ames.

Les passions, filles du temps, n'entrent point dans l'immortel Éden. Quiconque apprenant de bonne heure à méditer et à mourir, s'est retiré au tombeau, pur des infirmités du corps, s'envole au séjour de vie. Délivrée de ses craintes, de son ignorance, de ses tristesses, cette ame dans des ravissements infinis, contemple à jamais ce qui est vrai, divin, immuable et au-dessus de l'opinion : toutefois si elle n'a plus les passions du monde, elle conserve le sentiment de ses tendresses. Serait-il de véritable bonheur sans le souvenir des personnes qui nous furent chères, sans l'espoir de les voir se réunir à nous ? Dieu, source d'amour, a laissé aux prédestinés toute la sensibilité de leur cœur, en ôtant seulement à cette sensibilité ce qu'elle peut avoir de faible : les plus heureux, comme les plus

grands saints, sont ceux qui ont le plus aimé.

Ainsi s'écoulent rapidement les siècles des siècles. Les élus existent, pensent, et voient tout en Dieu : la félicité dont cette union les remplit, est délectable. A la source de la vraie science, ils y puisent à longs traits, et pénètrent dans les artifices de la sagesse. Quel spectacle merveilleux! et que l'éternité même, passée dans de telles extases, doit être courte!

Les secrets les plus cachés et les plus sublimes de la nature sont découverts à ces hommes de vertu. Ils connaissent les causes du mouvement de l'abîme et de la vie des mers; ils voient l'or se filtrer dans les entrailles de la terre; ils suivent la circulation de la sève dans les canaux des plantes; et l'hysope et le cèdre ne peuvent dérober à l'œil du saint, la navette qui croise la trame de leurs feuilles, et le tissu de leur écorce.

Mais que dis-je? ce ne sont point de si curieux secrets, qui occupent uniquement

les bienheureux : Jéhova leur donne d'autres joies et d'autres spectacles. Ils embrassent de leurs regards les cercles sur lesquels roulent les astres divers; ils connaissent la loi qui gouverne les globes, qui les chasse ou les attire; ils découvrent les chaînes qui retiennent ces globes et viennent aboutir à la main de Dieu; chaînes que son doigt pourrait rompre avec la facilité de l'ouvrier qui brise une soie. Les élus voient les comètes accourir aux pieds du Très-Haut, recevoir ses ordres et partir avec des yeux rougis et une chevelure flamboyante, pour fracasser quelque monde. O Paradis! ton chantre ne peut suffire à peindre tes grandeurs! O vertu! prête-moi tes ailes pour atteindre à ces régions de béatitude! Déserts, et vous, rochers! venez à moi! prenez-moi dans votre sein, afin que, nourri loin de la corruption des hommes, je puisse, au sortir de cette misérable vie, monter au séjour de l'éternelle science et de la souveraine beauté!

Dans les régions de la grace et de l'a-

mour, le saint roi, et les saintes patrones de la France, vont chercher le trône de Marie. Un chant séraphique leur annonce le lieu où réside la Vierge qui renferma dans son flanc celui que l'univers ne peut contenir. Ils découvrent dans une crèche resplendissante, au milieu des anges en adoration, au milieu d'un nuage d'encens et de fleurs, la libératrice du monde, ornée des sept dons du Saint-Esprit. Seule de tous les justes, Marie a conservé un corps. Une tendre compassion pour les hommes dont elle fut la fille, une patience, une douceur sans égale, rayonnent sur le front de la mère du Sauveur.

Geneviève, Catherine, Louis, roi dans le ciel comme sur la terre, le bienheureux Las Casas, les saints martyrs de la Nouvelle-France, s'avancent au milieu de la foule céleste qui, s'entr'ouvrant sur leur passage, les laisse approcher du trône de Marie; ils s'y prosternent. Catherine :

« Mère d'Emmanuel! seconde Ève, reine
« dont je suis la plus indigne des servantes,

« prenez pitié d'un peuple prêt à périr. Le « serpent dont vous avez écrasé la tête est « retourné au monde pour persécuter les « hommes, et surtout l'empire nouveau de « saint Louis. O Marie! recevez les humbles « vœux de la fille d'une nouvelle Église, de « la première vierge consacrée au bord du « torrent! écoutez la prière de cette autre « vierge et de ces saints, profondément hu- « miliés à vos pieds! »

Divine Mère de Dieu, vous ouvrîtes vos lèvres : un parfum délicieux remplit l'immensité du ciel. Telles furent vos paroles :

« Vierge du désert, charitables patronnes « des deux Frances, saint roi, miséricor- « dieux prélat, et vous, courageux martyrs, « vos prières ont trouvé grace à mon « oreille : je vais monter au trône de mon « fils. »

Elle dit, et part comme une colombe qui prend son vol. Ses yeux sont levés vers le séjour du Christ, ses bras sont déployés en signe d'oraison, ses cheveux flottent portés par des faces de Chérubins d'une beauté

incomparable. Les plis de la tunique dont elle se revêtait sur la terre, enveloppent ses pieds qui se découvrent à travers le voile immortalisé. Les vierges et les saints tombés à genoux, regardent éblouis son ascension : Gabriel précède la consolatrice des affligés, en chantant la Salutation que les échos sacrés répètent. Moins ravissant était dans l'antiquité ce mode de musique, expression du charme d'un ciel où le génie de la Grèce se mariait à la beauté de l'Asie.

Marie approche du Calvaire immatériel : l'aspect du paradis commence à prendre une majesté plus terrible. Là, aucun saint, quelle que soit l'élévation de son bonheur et de ses vertus, ne peut paraître; là, les Anges, les Archanges, les Trônes, les Dominations, les Séraphins, n'osent errer : les seuls Chérubins, premiers nés des esprits, peuvent supporter l'ardeur du sanctuaire où réside Emmanuel. Dans ces abîmes flottent des visions comme celle qui réveilla Job au milieu de la nuit, et qui fit hérisser le poil de sa chair : les unes ont quatre têtes

et quatre ailes, les autres ne sont qu'une main, la main qui saisit Ézéchiel par les cheveux, ou qui traça les mots inexplicables au festin de Balthazar. Ces lieux sont obscurs à force de lumière, et le foudre à trois pointes les sillonne.

Un rideau, dont celui qui dérobait l'arche aux regards des Hébreux fut l'image, sépare les régions inférieures du Ciel, de ces régions sublimes; toute la puissance réunie des hommes et des Anges n'en pourrait soulever un pli : la garde en est confiée à quatre Chérubins armés d'épées flamboyantes. A peine ces ministres du Très-Haut ont aperçu la fille de David, qu'ils s'inclinent, et la Charité ouvre sans effort le rideau de l'éternité. Le Sauveur apparaît à Marie : il est assis sur une tombe immortelle à travers laquelle il communique avec les hommes.

Marie, saisie d'un saint respect, touche à cet autel de l'Agneau : elle y présente ses vœux et ceux de la terre, que le Christ à son tour va porter aux pieds du Père tout-

puissant. Qui pourrait redire l'entretien de Marie et d'Emmanuel? Si la femme a pour son enfant des expressions si divines, qu'étaient-ce que les paroles de la mère d'un Dieu, d'une mère qui avait vu mourir son fils sur la croix, et qui le retrouvait vivant d'une vie éternelle? Que devaient être aussi les paroles d'un fils et d'un Dieu? Quel amour filial, quels embrassements maternels! Un seul moment d'une pareille félicité suffirait pour anéantir dans l'excès du bonheur tous les mondes.

Le Christ sort de son trône avec un labarum de feu, qui se forme soudainement dans sa main; sa mère reste au sanctuaire de la croix. Marie elle-même ne pourrait entrer dans ces profondeurs du Père, où le Fils et l'Esprit se plongent. Dans le tabernacle le plus secret du Saint des saints sont les trois idées existantes d'elles-mêmes, exemplaires incréés de toutes les choses créées. Par un mystère inexplicable, le chaos se tient caché derrière Jéhova. Lorsque Jéhova veut former quelque monde, il

appelle devant lui une petite partie de la Matière, laissant le reste derrière lui, car la Matière s'animerait à la fois si elle était exposée aux regards de Dieu.

Une voix unique fait retentir éternellement une parole unique autour du Saint des saints. Que dit-elle?

LIVRE CINQUIÈME.

L'Éternel révéla à son fils bien-aimé ses desseins sur l'Amérique : il préparait au genre humain, dans cette partie du monde, une rénovation d'existence. L'homme s'éclairant par des lumières toujours croissantes et jamais perdues, devait retrouver cette sublimité première d'où le péché originel l'avait fait descendre ; sublimité dont l'esprit humain était redevenu capable, en vertu de la rédemption du Christ. Cependant le souverain du Ciel permet à Satan un moment de triomphe pour l'expiation de quelques fautes particulières. L'Enfer profitant de la liberté laissée à sa rage, saisit et fait naître toutes les occasions du mal.

Le bruit du combat d'Ondouré et du frère d'Amélie s'était répandu chez les Natchez. Akansie, qui n'y voyait qu'une preuve

9.

de plus de l'amour d'Ondouré pour Céluta, éprouvait de nouvelles angoisses. Le parti des Sauvages nourri dans les sentiments d'Adario demandait pourquoi l'on recevait ces étrangers, instruments de trouble et de servitude; les Indiens qui s'attachaient à Chactas, louaient au contraire le courage et la générosité de leur nouvel hôte. Quant au frère d'Amélie, qui ne trouvait ni dans les sentiments de son cœur, ni dans sa conduite, les motifs de l'inimitié d'Ondouré, il ne pouvait comprendre ce qui avait porté ce Sauvage à tenter un homicide. Si Ondouré aimait Céluta, René n'était point son rival : toute pensée d'hymen était odieuse au frère d'Amélie; à peine s'était-il aperçu de la passion naissante de la sœur d'Outougamiz.

Cependant le retour du Grand Chef des Natchez était annoncé : on entendit retentir le son d'une conque. « Guerrier blanc, » dit Chactas à son hôte, « voici le Soleil : « prête-moi l'appui de ton bras, et allons « nous ranger sur le passage du chef. » Aus-

sitôt le Sachem et René, dont la blessure n'était que légère, s'avancent avec la foule.

Bientôt on aperçoit le Grand-Prêtre et les deux Lévites, maîtres de cérémonies du temple du soleil : ils étaient enveloppés de robes blanches; le premier portait sur la tête un hibou empaillé. Ces sacrificateurs affectaient une démarche grave; ils tenaient les yeux attachés à terre et murmuraient un hymne sacré. Chactas apprit à René que le principal jongleur était un prêtre avide et crédule qui pouvait devenir dangereux, à l'instigation de quelques hommes plus méchans que lui.

Après les Lévites s'avançait un vieillard que ne distinguait aucune marque extérieure. « Quel est, » demanda le frère d'Amélie à son hôte, « quel est le Sachem qui « marche derrière les prêtres et dont la « contenance est affable et sereine?

« Mon fils, » répondit Chactas, « c'est le « Soleil : il est cher aux Natchez par le sa- « crifice qu'il a fait à sa patrie des préro- « gatives de ses aïeux. C'est un homme

« d'une douceur inaltérable, d'une patience « que rien ne peut troubler, d'une force « presque surnaturelle à supporter la dou- « leur. Il a lassé le temps lui-même, car il « est au moment d'accomplir sa centième « année. J'ai eu le bonheur de contribuer « avec lui et Adario, à la révolution qui « nous a rendu l'indépendance. Les Nat- « chez veulent bien nous regarder comme « leurs trois chefs, ou plutôt comme leurs « pères. »

A la suite du Soleil venait une femme qui conduisait par la main son jeune fils. René fut frappé des traits de cette femme, sur lesquels la nature avait répandu une expression alarmante de passion et de faiblesse. Le frère d'Amélie la désigna au Sachem.

« Elle se nomme Akansie, » répondit Chactas : « nous l'appelons la Femme-Chef : « c'est la plus proche parente du Soleil, « et c'est son fils, à l'exclusion du fils « même du Soleil, qui doit occuper un jour « la place de grand chef des Natchez : la

« succession au pouvoir a lieu, parmi nous, « en ligne féminine.

« Hélas! mon fils, » ajouta Chactas, « nous « autres, habitants des bois, nous ne « sommes pas plus à l'abri des passions « que les hommes de ton pays. Akansie « nourrit, pour Ondouré qui la dédaigne « et la trahit, un amour criminel: Ondouré aime Céluta, cette Indienne qui « prépara ton premier repas du matin, et « qui est la sœur de ce naïf Sauvage dont « l'amitié t'a été jurée sur les débris d'une « cabane; Céluta a toujours repoussé le « cœur et la main d'Ondouré. Tu as déjà « éprouvé jusqu'où peuvent aller les transports de la jalousie. Si jamais Ondouré « s'attachait à Akansie, il est impossible « de calculer les maux que produirait une « pareille union. »

Immédiatement après la Femme-Chef marchaient les capitaines de guerre. L'un d'eux ayant touché, en passant, l'épaule de Chactas, René demanda à son père adoptif quel était ce Sachem au visage maigre,

dont l'air rigide formait un si grand contraste avec l'air de bonté des autres vieillards.

« C'est le grand Adario, » répondit Chactas, « l'ami de mon enfance et de ma vieil-« lesse. Il a pour la liberté un amour qui « lui ferait sacrifier sa femme, ses enfants « et lui-même. Nous avons combattu en-« semble dans presque toutes les forêts; « il y a cinquante ans que nous nous es-« timons, quoique nous soyons presque « toujours en opposition d'idées et de des-« seins. Je suis le rocher, il est la plante « marine qui s'est attachée à mes flancs: « les flots de la tempête ont miné nos ra-« cines; nous roulerons bientôt ensemble « dans l'abîme sur lequel nous nous pen-« chons tous deux. Adario est l'oncle de « Céluta et lui sert de père. »

Lorsque les chefs de guerre furent passés, on vit paraître les deux officiers commis au réglement des traités, et l'édile, chargé de veiller aux travaux publics : cet édile songeait à se retirer, et Ondouré con-

voitait sa place. Cette place, la première de l'État après celle du Grand Chef, donnait le droit de régence dans la minorité des Soleils. Une troupe de guerriers appelés Allouez, qui jadis composaient la garde du Soleil, fermait le cortège; mais ces guerriers dispersés dans les tribus, n'existaient plus comme un corps distinct et séparé.

Le Grand Chef, accompagné de la foule, s'étant arrêté sur la place publique, Chactas se fit conduire vers lui, en poussant trois cris. Il dit alors au Soleil qu'un Français demandait à être adopté par une des tribus des Natchez. Le Grand Chef répondit : « C'est bien, » et Chactas se retira en poussant trois autres cris un peu différents des premiers. Le frère d'Amélie apprit que l'on traiterait de son adoption dans trois jours.

Il employa ces jours à porter de cabane en cabane les présents d'usage : les uns les reçurent, les autres les refusèrent, selon qu'ils se prononçaient pour ou contre l'a-

doption de l'étranger. Quand René se présenta chez les parents de Mila, la petite Indienne lui dit : « Tu n'as pas voulu que « je fusse ta femme, je ne veux pas être ta « sœur; va-t'en. » La famille accepta les dons que l'enfant était fâché de refuser.

René offrit à Céluta un voile de mousseline qu'elle promit, en baissant les yeux, de garder le reste de sa vie : elle voulait dire qu'elle le conserverait pour le jour de son mariage; mais aucune parole d'amour ne sortait de la bouche du frère d'Amélie. Céluta demanda timidement des nouvelles de la blessure de René, et Outougamiz, charmé de la valeur du compagnon qu'il s'était choisi, portait avec orgueil la chaîne d'or qui le liait à la destinée de l'homme blanc.

Le jour de l'adoption étant arrivé, elle fut accordée sur la demande de Chactas, malgré l'opposition d'Ondouré. La honte d'une défaite avait changé en haine implacable, dans le cœur de cet homme, un sentiment de jalousie. Aussi impudent que perfide, ce Sauvage s'osait montrer après

son attentat. Les lois chez les Indiens ne recherchent point l'homicide: la vengeance de ce crime est abandonnée aux familles; or René n'avait point de famille.

Le renouvellement des trèves rendit l'adoption de René plus facile; mais le Prince des ténèbres fit jaillir de cette solennité une nouvelle source de discorde. Au moment où l'adoption fut proclamée à la porte du temple, le jongleur dévoué à la puissance d'Akansie, et gagné par les présents d'Ondouré, annonça que le serpent sacré avait disparu sur l'autel. La foule se retira consternée: l'adoption du nouveau fils de Chactas fut déclarée désagréable aux Génies, et de mauvais augure pour la prospérité de la nation.

En ramenant la saison des chasses, l'automne suspendit quelque temps l'effet de ces craintes superstitieuses et de ces machinations infernales. Chactas, quoique aveugle, est désigné maître de la grande chasse du castor, à cause de son expérience et du respect que les peuples lui portaient.

Il part avec les jeunes guerriers : René, admis dans la tribu de l'Aigle et accompagné d'Outougamiz, est au nombre des chasseurs. Les pirogues remontent le Meschacebé et entrent dans le lit de l'Ohio. Pendant le cours d'une navigation solitaire, René interroge Chactas sur ses voyages au pays des blancs, et lui demande le récit de ses aventures : le Sachem consent à le satisfaire. Assis auprès du frère d'Amélie à la poupe de la barque indienne, le vieillard raconte son séjour chez Lopez, sa captivité chez les Siminoles, ses amours avec Atala, sa délivrance, sa fuite, l'orage, la rencontre du père Aubry, et la mort de la fille de Lopez[1].

« Après avoir quitté le pieux Solitaire et les cendres d'Atala, » continua Chactas, « je traversai des régions immenses sans savoir où j'allais : tous les chemins étaient bons à ma douleur, et peu m'importait de vivre.

1. Voyez *Atala*.

« Un jour, au lever du soleil, je découvris un parti d'Indiens qui m'eut bientôt entouré. Juge, ô René ! de ma surprise, en reconnaissant parmi ces guerriers de la nation iroquoise, Adario, compagnon des jeux de mon enfance. Il était allé apprendre l'art d'Areskoui [1] chez les belliqueux Canadiens, anciens alliés des Natchez.

« Je m'informai avec empressement des nouvelles de ma mère : j'appris qu'elle avait succombé à ses chagrins, et que ses amis lui avaient fait les dons du sommeil. Je résolus de suivre l'exemple d'Adario, de me mettre à l'école des combats chez les Cinq-Nations [2]. Mon cœur était animé du désir de mêler la gloire à mes regrets ; je brûlais de confondre les souvenirs de la fille de Lopez avec une action digne de sa mémoire. Déjà je comptais plusieurs neiges et je n'avais fait aucun bien. Si le Grand Esprit m'eût appelé alors à son tribunal,

1. Génie de la guerre.

2. Les Iroquois.

comment lui aurais-je présenté le collier de ma vie, où je n'avais pas attaché une seule perle?

« Lorsque nous entrâmes dans les forêts du Canada, l'oiseau de rizière était prêt à partir pour le couchant, et les cygnes arrivaient des régions du nord : je fus adopté par une des nations iroquoises. Adario et moi nous fîmes le serment d'amitié : notre cri de guerre était le nom d'Atala, de cette vierge tombée dans le lac de la nuit, comme ces colombes du pays des Agniers, qui se précipitent, au coucher du soleil, dans une fontaine où elles disparaissent.

« Nous nous engageâmes sur le bâton de nos pères, à faire nos efforts pour rendre la liberté à notre patrie, après avoir étudié les gouvernements des nations.

« Je me livrai, dans l'intervalle des combats, à l'étude des langues Iroquoises ou Yendates, en même temps que j'apprenais la langue polie ou la langue des traités, c'est-à-dire la langue algonquine dont les

Indiens du Nord se servent pour communiquer d'une nation à l'autre. Je m'étais approché de l'ami du père Aubry, du Père Lamberville, missionnaire chez les Iroquois. Aidé de lui, je parvins à entendre et à parler facilement la langue française, et je m'instruisis dans l'art des colliers[1] des blancs.

« Le Religieux me racontait souvent les souffrances de ce Dieu, qui s'est dévoué pour le salut du monde. Ces enseignements me plaisaient, car ils rappelaient tous les intérêts de ma vie, le Père Aubry et Atala : la raison des hommes est si faible, qu'elle n'est souvent que la raison de leurs passions. Poursuivi de mes souvenirs je cherchais à me sauver au sanctuaire de la miséricorde, comme le prisonnier racheté des flammes se réfugie à la cabane de paix.

« On commençait à m'aimer chez les peuples; mon nom reposait agréablement sur les lèvres des Sachems. J'avais fait quel-

1. L'art d'écrire, de lire, etc.

que bruit dans les combats : c'est une malheureuse nécessité de s'habituer à la vue du sang; et ce qu'il y a de plus triste encore, diverses qualités dépendent de celle qui fait un guerrier. Il est difficile d'être compté comme homme avant d'avoir porté les armes.

« Je vis pourtant avec horreur les supplices réservés aux victimes du sort des combats. En mémoire d'Atala, je donnai la vie et la liberté à des guerriers arrêtés de ma propre main. Et moi aussi j'avais été prisonnier, loin de la douce lumière de ma patrie!

« J'eus le bonheur d'arracher ainsi à la mort quelques Français. Onontbio [1] me fit offrir en échange les dons de l'amitié; il me proposait même une hache de capitaine parmi ses soldats. Mais comme ses paroles étaient celles du secret, et qu'il y joignait des sollicitations peu justes, je

1. Nom que les Sauvages donnaient à tous les gouverneurs du Canada. Il signifie la *grande montagne*. Ainsi *Onontbio*-Denonville, *Onontbio*-Frontenac, etc.

priai les présents de retourner vers les richesses d'Ononthio.

« Le printemps s'était renouvelé autant de fois qu'il y a d'œufs dans le nid de la fauvette, ou d'étoiles à la constellation des chasseurs, depuis que j'habitais chez les nations iroquoises : elles avaient fumé le calumet de paix avec les Français. Cette paix fut bientôt rompue : Athaënsic[1] balaya les feuilles qui commençaient à couvrir les chemins de la guerre, et fit croître l'herbe dans les sentiers du commerce.

« Après divers succès, on proposa une suspension d'armes; des députés furent envoyés par les Iroquois au fort Catarakoui : j'étais du nombre de ces guerriers, et je leur servais d'interprète. A peine entrés dans le fort, nous fûmes enveloppés par des soldats. Nous réclamâmes la protection du calumet de paix : le chef qui nous arrêta nous répondit que nous étions des traîtres, qu'il avait ordre d'Ononthio de

1. Génie de la vengeance.

nous embarquer pour Kanata [1], d'où nous serions menés en esclavage au pays des Français. On nous enleva nos haches et nos flèches; on nous serra les bras et les pieds avec des chaînes : nous fûmes jetés dans des pirogues qui nous conduisirent au port de Québec, par le fleuve Hochelaga [2]. De Kanata, un large canot nous porta, au-delà des grandes eaux, à la contrée des mille villages, dans la terre où tu es né.

« Les cabanes [3] où nous abordâmes sont bâties sous un ciel délicieux, au fond d'un lac intérieur [4], où Michabou, Dieu des éaux, ne lève point deux fois le jour son front vert couronné de cheveux blancs, comme sur les rives canadiennes.

« Nous fûmes reçus aux acclamations de la foule. L'amas des cabanes, des grands canots et des hommes, tout ce spectacle si différent de celui de nos solitudes, con-

1. Québec.

2. Le fleuve Saint-Laurent.

3. Marseille.

4. La Méditerranée.

foudit d'abord nos idées. Je ne commençai à voir quelque chose de distinct que lorsque nous eûmes été conduits à la hutte de l'esclavage [1].

« Peut-être, mon jeune ami, seras-tu étonné qu'après avoir été traité de la sorte, je conserve encore pour ton pays de l'attachement. Outre les raisons que je t'en donnerai bientôt, l'expérience de la vie m'a appris que les tyrans et les victimes sont presque également à plaindre, que le crime est plus souvent commis par ignorance que par méchanceté. Enfin, une chose me paraît encore certaine : le Grand Esprit, qui mêle le bien et le mal dans sa justice, a quelquefois rendu amer le souvenir des bienfaits, et toujours doux celui des persécutions. On aime facilement son ennemi, surtout s'il nous a donné occasion de vertu ou de renommée. Tu me pardonneras ces réflexions : les vieillards sont sujets à allonger leurs propos. »

1. Les bagnes.

René répondit : « Chactas, si les discours « que tu vas me faire, sont aussi beaux que « ceux que tu m'as déjà faits, le soleil « pourrait finir et recommencer son tour « avant que je fusse las de t'écouter. Con- « tinue à répandre dans ton récit cette rai- « son tendre, cette douce chaleur des sou- « venirs qui pénètrent mon cœur. Quelle « idée de la société dut avoir un Sauvage « aux galères ! »

Chactas reprit le récit de ses aventures. Ses paroles étaient toutes naïves ; il y mêla une sorte d'aimable enjouement ; on eût dit que, par une délicatesse digne des graces d'Athènes, ce Sauvage cherchait à rendre sa voix ingénue, pour adoucir aux oreilles de René l'histoire de l'injustice des Français.

« Une forte résolution de mourir, » dit-il, « m'empêcha d'abord de sentir trop vivement mon malheur dans la hutte de l'esclavage : trois jours entiers nous chantâmes notre chanson de mort, moi et les autres chefs. Jusqu'alors je m'étais cru la

prudence d'un Sachem, et pourtant, loin d'enseigner les autres, je reçus des leçons de sagesse.

« Un Français, mon frère de chaîne, s'était rendu coupable d'une action qui l'avait fait condamner au tribunal de tes vieillards. Jeune encore, Honfroy prenait légèrement la vie. Charmé de m'entendre parler sa langue, il me racontait ses aventures; il me disait : « Chactas, tu es un « Sauvage, et je suis un homme civilisé. « Vraisemblablement tu es un honnête « homme, et moi je suis un scélérat. N'est-« il pas singulier que tu arrives exprès de « l'Amérique pour être mon compagnon de « boulet en Europe, pour montrer la liberté « et la servitude, le vice et la vertu, ac-« couplés au même joug? Voilà, mon cher « Iroquois, ce que c'est que la société. « N'est-ce pas une très-belle chose? mais « prends courage et ne t'étonne de rien : « qui sait si un jour je ne serai point assis « sur un trône? Ne t'alarme pas trop d'être « appareillé avec un criminel au char de la

« vie : la journée est courte, et la mort « viendra vite nous dételer. »

« Je n'ai jamais été si étonné qu'en entendant parler cet homme : il y avait dans son insouciance une espèce d'horrible raison qui me confondait. Quelle est, disais-je en moi-même, cette étrange nation, où les insensés semblent avoir étudié la sagesse, où les scélérats supportent la douleur comme ils goûteraient le plaisir? Honfroy m'engagea à lui ouvrir mon cœur : il me fit sentir qu'il y avait lâcheté à se laisser vaincre du chagrin. Ce malheureux me persuada : je consentis à vivre, et j'engageai les autres chefs à suivre mon exemple.

« Le soir, après le travail, mes compagnons s'assemblaient autour de moi, et me demandaient des histoires de mon pays. Je leur disais comment nous poursuivions les élans dans nos forêts, comment nous nous plaisions à errer dans la solitude avec nos femmes et nos enfants. A ces peintures de la liberté, je voyais des pleurs couler sur toutes les mains enchaînées. Les galériens

me racontaient à leur tour les diverses causes du châtiment qu'ils éprouvaient. Il m'arriva à ce sujet une chose bizarre : je m'imaginai que ces malfaiteurs devaient être les véritables honnêtes gens de la société, puisqu'ils me semblaient punis pour des choses que nous faisons tous les jours sans crime dans nos bois.

« Cependant notre vêtement et notre langage excitaient la curiosité. Les premiers guerriers et les principales matrones nous venaient voir : lorsque nous étions au travail, ils nous apportaient des fruits et nous les donnaient en retirant la main. Le chef des esclaves nous montrait pour quelque argent; l'homme était offert en spectacle à l'homme.

« Nous n'étions pas sans consolations. Le grand chef de la prière du village [1] nous visitait. Ce digne pasteur, qui me rappelait le Père Aubry, nous amenait quelquefois ses parents.

1. L'évêque de Marseille.

« Chactas, » me disait-il, « voilà ma « mère! figure-toi que c'est la femme qui « t'a nourri et qui t'a porté dans la peau « d'ours, comme nous l'apprennent nos « missionnaires. » A ce souvenir de ma famille et des coutumes de mon pays, mon cœur était noyé d'amertume et de plaisir. Ce prêtre charitable nous laissait toujours en nous quittant, des pleurs pour effacer les maux de la veille, des espérances pour nous conduire à travers les maux du lendemain.

« Le chef de la hutte des chaînes, dans la vue de prolonger notre existence, utile à ses intérêts, nous permettait quelquefois de nous promener avec lui, au bord de la mer.

« Un soir j'errais ainsi sur les grèves : mes yeux parcourant l'étendue des flots, tâchaient de découvrir dans le lointain les côtes de ma patrie. Je me figurais que ces flots avaient baigné les rives américaines. Dans l'illusion de ma douleur, la mer me semblait murmurer des plaintes comme

celles des arbres de mes forêts ; alors je lui racontais mon malheur, afin qu'elle le redît à son tour aux tombeaux de mes pères.

« Le gardien, occupé avec d'autres guerriers, oublia de me ramener à mes chaînes. Des millions d'étoiles percèrent la voûte céleste, et la lune s'avança dans le firmament. Je découvris à sa lumière un vieillard assis sur un rocher. Les flots calmés expiraient aux pieds de ce vieillard, comme aux pieds de leur maître. Je le pris pour Michabou, Génie des eaux : je m'allais retirer, lorsqu'un soupir apporté à mon oreille, m'apprit que le dieu était un homme.

« Cet homme de son côté m'aperçut : la vue de mon vêtement Natchez lui fit faire un mouvement de surprise et de frayeur : « Que vois-je, » s'écria-t-il, « l'ombre d'un « Sauvage des Florides ? Qui es-tu ? Viens-tu « chercher Lopez ? » — « Lopez ! » répétai-je, en poussant un cri. Je m'approche

du père d'Atala ; je crois le reconnaître. Il me regarde avec le même étonnement, la même hésitation ; il me tend à demi les bras ; il me parle de nouveau. C'est sa voix ! sa voix même ! Erreur ou vérité, je me précipite dans les bras de mon vieil ami, je le serre sur mon cœur ; je baigne son visage de mes larmes. Lopez, hors de lui, doutait encore de la réalité. « Je suis Chac- « tas, » lui disais-je, « Chactas, ce jeune « Natchez que vous comblâtes de vos bien- « faits à Saint-Augustin, et qui vous quitta « avec tant d'ingratitude ! » A ces derniers mots, je fus obligé de soutenir le vieillard prêt à s'évanouir ; et pourtant il me pressait encore de ses mains devenues tremblantes par l'âge et par le chagrin.

« L'effusion de ces premiers transports passée, après avoir ranimé mon ancien hôte, je lui dis : « Lopez, quels sembla- « bles et funestes Génies président à nos « destinées ? quelle infortune t'amène comme « moi sur ces bords ? que tu es malheureux

« dans tes enfants! Pourras-tu croire que « j'ai creusé le tombeau de ta fille, de ta « fille qui devait être mon épouse? »

— « Que me dis-tu? » répondit le vieillard.

— « J'ai aimé Atala, » m'écriai-je, « la « fille de cette Floridienne que tu as aimée. » Ici ma voix étouffée dans mes larmes s'éteignit. Mille souvenirs m'accablèrent : c'étaient la patrie, l'amour, la liberté, les déserts perdus!

« Lopez, qui me comprenait à peine, me pria de m'expliquer. Je lui fis succinctement le récit de mes aventures. Il en fut touché, il admira et pleura cette fille qu'il n'avait point connue. Il s'étendit en longs regrets sur le bonheur que nous eussions pu goûter réunis dans une cabane, au fond de quelque solitude.

« Mais, mon fils, » ajouta-t-il, « la vo« lonté de Dieu s'est opposée à nos des« seins; c'est à nous de nous soumettre. « A peine m'aviez-vous quitté à Saint« Augustin que des méchants m'accusè-

« rent : des colons puissants à qui j'avais « enlevé quelques Indiens esclaves en les « rachetant à un prix élevé, se joignirent « à mes ennemis. Le gouverneur, qui était « au nombre de ces derniers, nous fit saisir « moi et ma sœur : on nous transporta à « Mexico, où nous comparûmes au Tri- « bunal de l'Inquisition. Nous fûmes ac- « quittés, mais après plusieurs années de « prison, durant lesquelles ma sœur mou- « rut. On me permit alors de retourner à « Saint-Augustin. Mes biens avaient été « vendus. J'attendis quelque temps dans « l'espoir d'obtenir justice : l'iniquité pré- « valut. Je me décidai à abandonner cette « terre de persécution.

« Je m'embarquai pour les vieilles Espa- « gnes : comme je mettais le pied au rivage, « j'appris que mes ennemis, redoutant mes « plaintes, avaient obtenu contre moi un « ordre d'exil. Je remontai sur le vaisseau, « et je me réfugiai dans la Provence. Le « prélat de Marseille m'accueillit avec « bonté : ses secours ont soutenu ma vie.

« J'ai fait autrefois la charité, et mainte-« nant je suis nourri du pain des pauvres. « Mais j'approche du moment de la déli-« vrance éternelle, et Dieu, j'espère, me « fera part de son froment. »

« Comme Lopez finissait de parler, le guerrier qui surveillait ma servitude revint, et m'ordonna de le suivre. Le Sachem espagnol me voulut accompagner, mais son habit n'était pas celui d'un possesseur de grandes cabanes, et le guide repoussa l'indigent étranger. « Rocher in-« sensible ! » m'écriai-je, « les esprits ven-« geurs de l'hospitalité violée vous frappe-« ront pour votre dureté. Ce Sachem est « un suppliant comme moi parmi votre « peuple ; il y a plus : c'est un vieillard et « un infortuné. Ce n'est pas ainsi que je « vous traiterais, si vous veniez dans le « pays des chevreuils : je vous présenterais « le calumet de paix ; je fumerais avec vous, « je vous offrirais une peau d'ours et du « maïs : le Grand Esprit veut que l'on traite « de la sorte les étrangers. »

« A ces paroles, le guerrier des cités se prit à rire : j'aurais tiré de ce méchant une vengeance soudaine, mais songeant que j'exposais Lopez, j'apaisai le bouillonnement de mon cœur. Lopez, à son tour, dans la crainte de m'attirer quelque mauvais traitement, s'éloigna, promettant de me venir voir. Je regagnai la natte du malheur, sur laquelle sont assis presque tous les hommes.

« Lopez et le grand chef de la prière accoururent le lendemain : je formai avec eux et mes compagnons sauvages une petite société libre et vertueuse au milieu de la servitude et du vice, comme ces cocotiers chargés de fruits et de lait, qui croissent ensemble sur un écueil aride, au milieu des flots mexicains. Les autres esclaves assistaient à nos discours : plusieurs commencèrent à régler leurs ames qu'ils avaient laissées jusqu'alors dans un affreux abandon. Bientôt, par la patience, par la confession de nos erreurs, par la puissance des prières, nous enchantâmes nos fers.

« C'est de cette façon, » me disait le ministre des chrétiens, « que d'anciens esclaves avaient racheté autrefois leur liberté, en répétant à leurs maîtres les compositions d'un homme divin, et des chants aimés du ciel.

« Du village où nous étions, on nous transporta à un autre village[1], où nous fûmes employés aux travaux d'un port : on nous ramena ensuite à notre première demeure. Le mérite de nos souffrances supportées avec humilité, monta vers le Grand Esprit : celui que vous appelez le Seigneur, plaça ce mérite auprès de nos fautes ; ainsi me l'a conté le prêtre instruit des choses merveilleuses. Comme une veuve indienne, pleine d'équité, met dans ses balances le reste des richesses de son époux et l'objet offert en échange par l'Européen : elle égalise les deux poids dans toute la sincérité de son cœur, ne voulant ni nuire à ses enfants, ni à l'étranger qui se confie en

1. Toulon.

elle; de même le Juge Suprême pesa l'offense et la réparation : celle-ci l'emporta aux yeux de sa miséricorde. Dans ce moment même je vis venir Lopez, tenant un collier[1] qu'il me montrait de loin, en criant: « Vous êtes libre! » Je m'empresse de déployer le collier; il était marqué du sceau d'Ononthio-Frontenac, chef du Canada avant Ononthio-Denonville. Les premières branches du collier s'exprimaient ainsi :

« Le Soleil[2] de la grande nation des « Français a désapprouvé la conduite d'O- « nonthio-Denonville. Le Chef de tous les « chefs a su que son fils Chactas, qui lui « avait renvoyé plusieurs de ses enfants « dans le Canada, était retenu dans la hutte « de l'esclavage. Ononthio-Denonville est « rappelé. Moi, ton père Ononthio-Fron- « tenac, je retourne au Canada; je t'y ra- « mènerai avec tes compagnons. Hâte-toi « de venir me trouver au grand village, « où je t'attends pour te présenter au So-

1. Une lettre.

2. Le roi Louis XIV.

« leil. Essuie les pleurs de tes yeux; le ca-
« lumet de paix ne sera plus violé, et la
« natte du sang sera lavée avec l'eau du
« fleuve. »

« Je fis à haute voix l'explication du collier aux chefs sauvages; à l'instant même un guerrier détacha nos fers. Aussitôt que nous sentîmes nos pieds dégagés des entraves, nous présentâmes en sacrifice au Grand Esprit un pain de tabac, que nous jetâmes dans la mer, après avoir coupé l'offrande en douze parties.

« Le chef de la prière nous donna l'hospitalité, et nous reçûmes, avec de l'or, des vêtements nouveaux, faits à la façon de notre pays.

« Dès que l'Esprit du jour eut attelé le soleil à son traîneau de flamme, on nous conduisit à la hutte roulante[1] qui nous devait emporter : Lopez et le chef de la prière nous accompagnaient. Long-temps, à la porte de la cabane mobile, je tins

1. Carrosse.

serré contre mon cœur le père d'Atala ; je lui disais :

« Lopez ! faut-il que je vous quitte en-« core, que je vous quitte lorsque vous « êtes malheureux ? Suivez votre fils : venez « parmi vos Indiens planter votre bienfai-« sante vie, dans le sol de ma cabane. Là, « vous ne serez point méprisé parce que « vous êtes pauvre : je chasserai pour votre « repas, vous serez honoré comme un « Génie. Si mes prières trouvent votre « cœur fermé, si vous craignez de vous « exposer aux fatigues d'un long voyage, « je resterai avec vous : j'apprendrai les « arts des blancs, je vous mettrai par mon « travail au-dessus de l'indigence. Qui vous « fermera les yeux ? qui cueillera le dernier « jour de votre vieillesse ? Souffrez que la « main d'un fils vous présente au moins « la coupe de la mort : d'autres l'agiteraient « peut-être, et vous la feraient boire trou-« blée. »

— « Sage et indulgent Lopez, vous me « répondîtes : « Vous n'avez jamais été in-

« grat envers moi; quand vous me quittâtes à Saint-Augustin, vous suiviez le penchant naturel à tous les hommes; loin de vous rien reprocher, je vous admirai. Dans ce moment vous seriez coupable, en demeurant sur ces bords: Dieu a enrichi votre ame des plus beaux dons de l'adversité; vous devez ces richesses à votre patrie. Que si je refuse de vous suivre, ne croyez pas que ce soit faute de vous aimer; mais je serais un trop vieux voyageur. Il faut que chacun accomplisse les ordres de la Providence : vous dormirez auprès des os de vos pères; moi je dois mourir ici. La charité partagera ma dépouille; les enfants de l'étranger viendront jouer autour de ma tombe, et l'effaceront sous leurs pas. Aucune épouse, aucun fils, aucune sœur, aucune mère ne s'arrêtera à ma pierre funèbre visitée seulement du malheureux, et sur laquelle passera le sentier du pèlerin. »

« Et Lopez m'inondait de ses larmes,

comme un jardinier arrose l'arbrisseau qu'il a planté. Le chef de la prière voulant prévenir une plus longue faiblesse nous cria : « A quoi pensez-vous? où est « donc votre courage? » Il me jette dans la hutte roulante, en ferme brusquement la porte, et fait un geste de la main. A ce signal le guide du traîneau pousse ses coursiers qui s'agitaient dans leurs traits et blanchissaient le frein d'écume : frappant de leurs seize pieds d'airain le pavé sonore, ils partent suivis des quatre ailes bruyantes de la cabane mobile, qui roulent avec des étincelles de feu. Les édifices fuient des deux côtés; nous franchissons des portes qui s'ébranlent à notre passage, et bientôt le traîneau lancé dans une longue carrière, glisse comme une pirogue sur la surface unie d'un fleuve.

LIVRE SIXIÈME.

« La force de mon ame resta long-temps abattue par la tendresse de mes adieux à Lopez. Le Génie de la renommée nous avait devancés : durant tout le voyage nous reçûmes l'hospitalité dans des huttes que le Soleil avait fait préparer pour nous. Notre simplicité en conclut que ces hommes que nous voyions étaient les esclaves du Soleil, que ces champs cultivés que nous traversions étaient des pays conquis, labourés par les vaincus pour les vainqueurs; vainqueurs qui, sans doute, fumaient tranquillement sur leur natte, et que nous allions trouver au grand village. Cette idée nous donna un mépris profond pour les peuples qui nous environnaient; nous brûlions d'arriver à la résidence des vrais Français, ou des guerriers libres.

« Nous fûmes étrangement surpris en

entrant au grand village[1] : les chemins[2] étaient sales et étroits ; nous remarquâmes des huttes de commerce[3] et des troupeaux de serfs comme dans le reste de la France. On nous conduisit chez notre père Ononthio-Frontenac. La cabane était pleine de guerriers qu'Ononthio nous dit être de ses amis. Il nous avertit que nous irions, dès le lendemain, à un autre village[4], où nous allumerions le feu du Conseil avec le Chef des chefs. Après avoir pris le repas de l'hospitalité, nous nous retirâmes dans une des chambres de la cabane, où nous dormîmes sur des peaux d'ours.

« Le soleil éclairait les travaux de l'homme civilisé et les loisirs du Sauvage, lorsque nous partîmes du grand village. Des coursiers couverts de fumée nous traînèrent à la hutte[5] du Chef des chefs, en moins de

1. Paris.

2. Les rues.

3. Des boutiques.

4. Versailles.

5. Château de Versailles.

temps qu'un Sachem plein d'expérience, et l'oracle de sa nation, met à juger un différend qui s'élève entre deux mères de famille.

« A travers une foule de gardes, nous fûmes conduits jusqu'au père des Français. Surpris de l'air d'esclavage que je remarquais autour de moi, je disais sans cesse à Ononthio : « Où est donc la nation des « guerriers libres? » Nous trouvâmes le Soleil[1] assis comme un Génie sur je ne sais quoi qu'on appelait un trône, et qui brillait de toutes parts. Il tenait en main un petit bâton avec lequel il jugeait les peuples. Ononthio nous présenta à ce Grand Chef en disant :

« Sire, les sujets de Votre Majesté... »

« Je me tournai vers les Chefs des Cinq-Nations, et leur expliquai la parole d'Ononthio. Ils me répondirent : « C'est faux; » et ils s'assirent à terre, les jambes croisées.

1. Louis XIV.

Alors, m'adressant au premier Sachem :

« Puissant Soleil, » lui dis-je, « toi dont les « bras s'étendent jusqu'au milieu de la terre! « Ononthio vient de prononcer une parole « qu'un Génie ennemi lui aura sans doute « inspirée : mais toi qu'Athaënsic[1] n'a pas « privé de sens, tu es trop prudent pour te « persuader que nous soyons tes esclaves. »

« A ces paroles qui sortaient ingénument de mes lèvres, il se fit un mouvement dans la hutte. Je continuai mon discours.

« Chef des chefs, tu nous a retenus dans « la hutte de la servitude par la plus in- « digne trahison. Si tu étais venu chanter « la chanson de paix chez nos vieillards, « nous aurions respecté en toi les Manitous « vengeurs des traités. Cependant la gran- « deur de notre ame veut que nous t'excu- « sions, car le souverain Esprit ôte et « donne la raison comme il lui plaît, et il « n'y a rien de plus insensé et de plus mi-

1. La Vengeance.

« sérable qu'un homme abandonné à lui-
« même. Enterrons donc la hache dont le
« manche est teint de sang. Éclaircissons
« la chaîne d'amitié, et puisse notre union
« durer autant que la terre et le soleil! j'ai
« dit. »

« En achevant ces mots, je voulus présenter le calumet de paix au Soleil; mais sans doute quelque Génie frappa ce chef de ses traits invisibles, car la pâleur étendit son bandeau blanc sur son front: on se hâta de nous emmener dans une autre partie de la cabane.

« Là, nous fûmes entourés d'une foule curieuse: les jeunes hommes surtout nous souriaient avec complaisance; plusieurs me serrèrent secrètement la main.

« Trois héros s'approchèrent de nous: le premier paraissait rassasié de jours, et cependant on l'aurait pris pour l'immortel vieillard des foudres, tant il traînait après lui de grandeur. A peine pouvait-on soutenir l'éclat de ses regards: l'ame brillante,

ingénieuse et guerrière de la France respirait tout entière dans cet homme.

« Le second cachait sous des sourcils épais et un air indécis une expression extraordinaire de vertu et de courage ; on sentait qu'il pouvait être le rival du premier héros, et le frein de sa fortune.

« Le troisième guerrier, beaucoup plus jeune que les deux autres, portait la modération sur ses lèvres et la sagesse sur son front. Sa physionomie était fine, son œil observateur, sa parole tranquille. Le premier de ces guerriers achevait ses jours de gloire dans une superbe cabane, parmi les bois et les eaux jaillissantes, avec neuf vierges célestes qu'on nomma les Muses ; le second ne quittait le grand village que pour habiter les camps ; le troisième vivait retiré dans un petit héritage non loin d'un temple où il se promenait souvent autour des tombeaux.

« J'invitai ces trois enfants des batailles à venir chanter au milieu du sang notre

chanson de guerre; l'aîné des fils d'Areskoui[1] sourit, le second s'éloigna, le troisième fit un mouvement d'horreur[2].

Onontbio me fit observer plus loin des guerriers qui causaient ensemble avec chaleur. « Voilà, » me dit-il, « trois hommes « que la France peut opposer à l'Europe « combinée. Quel feu dans le plus jeune « des trois! quelle impétuosité dans sa pa-« role! Il s'efforce de convaincre ce Sachem « inflexible qui l'écoute, qu'on doit faire « servir les galères de la mer intérieure sur « les flots de l'Océan. Ce fils illustre d'un « père encore plus fameux, fait sourire le « troisième guerrier qui veut ne pas déci-« der entre les deux autres, et s'excuse en « disant qu'il ignore les arts de Michabou[3], « il ne tient que d'Areskoui le secret des « ceintures inexpugnables dont il environne « les cités[4]. »

1. Génie de la guerre.

2. Condé, Turenne et Catinat.

3. Génie des eaux.

4. Seignelay, fils de Colbert, Louvois et Vauban.

« Dans ce moment, un jeune héros s'avança vers le guerrier au regard sévère [1]; il lui présenta un collier [2] de suppliant. Le fils altier de la montagne jeta les yeux sur le collier, et le rendit durement au héros, avec les paroles du refus. Le jeune homme rougit et sortit, en jetant sur la cabane un regard qui me fit frémir, car il me sembla qu'il avait imploré le Génie des vengeances [3].

« Je fus distrait de ces pensées par un grand bruit qui se fit à une porte. Entrent aussitôt deux guerriers qui se tenaient en riant sous le bras. Leur taille arrondie annonçait les fils heureux de la joie; leurs pas étaient un peu chancelants; leur haleine était encore parfumée des esprits du plus excellent jus de feu [4]. Leurs vêtements flottaient négligés comme au sortir d'un long festin; leur visage était tout empreint

1. Louvois.

2. Un placet, une lettre.

3. Le prince Eugène.

4. Du vin.

des poudres chères au Conseil des Sachems[1]. Je ne sais quoi de brave, de populaire, de spirituel, d'insouciant, de libéral jusqu'à la prodigalité, était répandu sur leur personne ; ils avaient l'air de ne rien voir avec un cœur ennemi, de se divertir des hommes, de penser peu aux Dieux, et de rire de la mort. On les eût pris pour des jumeaux qu'Areskoui[2] aurait eus d'une mortelle après la victoire, ou pour les fils illégitimes de quelque roi fameux ; ils mêlaient à la noblesse des hautes destinées de leur père, ce que l'amour et une plus humble condition ont de gracieux et de fortuné[3].

« A peine ces enfants joufflus des vendanges avaient-ils posé un pied mal assuré dans la cabane, que deux autres guerriers coururent se joindre à eux. Un de ces derniers avait reçu en naissant un coup fatal

1. Du tabac.

2. Génie de la guerre.

3. Les deux Vendôme, petits-fils de Henri IV par Gabrielle.

de la main d'un Génie, mais c'était l'enfant des bons succès [1]; l'autre ressemblait parfaitement à un Génie sauveur [2]. Je l'avais vu arrêter par le bras le jeune homme qui était sorti de la grande cabane après le refus du guerrier hautain [3].

« Ainsi réunis, ces quatre guerriers allaient parcourant la hutte, réjouissant les cœurs par leurs agréables propos : ils ne dédaignèrent pas de causer avec un Sauvage. Les deux frères me demandèrent si les banquets étaient longs et excellents dans mes forêts, et si l'on sommeillait beaucoup d'heures sur la peau d'ours. Je tâchai de faire honneur à mes bois, et de mettre dans ma réponse la gaieté qui respirait sur les lèvres de ces hommes. Un Esprit me favorisa, car ils parurent contents, et me voulurent montrer eux-mêmes la somptuosité de la hutte du Soleil.

1. Luxembourg.

2. Villars.

3. Louvois refusa un régiment au prince Eugène, et celui-ci passa au service de l'Empereur.

« Nous parcourûmes d'immenses galeries dont les voûtes étaient habitées par des Génies, et dont les murs étaient couverts d'or, d'eau glacée[1] et de merveilleuses peintures. Les guerriers blancs désirèrent savoir ce que je pensais de ces raretés.

« Mes hôtes, » répondis-je, « je vous « dirai la vérité, telle que les Manitous me « l'inspirent, dans toute la droiture de mon « cœur : vous me semblez très à plaindre et « fort misérables; jamais je n'ai tant re- « gretté la cabane de mon père Outalissi, « ce guerrier honoré des nations comme un « Génie. Ce palais dont vous vous enor- « gueillissez, a-t-il été bâti par l'ordre des « Esprits? N'a-t-il coûté ni sueurs ni larmes? « Ses fondements sont-ils jetés dans la sa- « gesse, seul terrain solide? Il faut une vertu « magnifique pour oser habiter la magni- « ficence de ces lieux : le vice serait hideux « sous ces dômes. A la pesanteur de l'air que « je respire, à je ne sais quoi de glacé dans

1. Des glaces.

« cet air, à quelque chose de sinistre et de « mortel que j'aperçois sous le voile des « sourires, il me semble que cette hutte est « la hutte de l'esclavage, des soucis, de « l'ingratitude et de la mort. N'entendez- « vous pas une voix douloureuse qui sort « de ces murs, comme s'ils étaient l'écho où « se viennent répéter les soupirs des peu- « ples? Ah! qu'il serait grand ici le bruit « des pleurs, si jamais il commençait à se « faire entendre! Un tel édifice tombé ne « serait point rebâti, tandis que ma hutte « se peut relever plus belle en moins d'une « journée. Qui sait si les colonnes de mes « chênes ne verdiront point encore à la « porte de ma cabane, lorsque les piliers de « marbre de ce palais seront prosternés dans « la poudre? »

« C'est ainsi, ô René, qu'un ignorant Sauvage de la Nouvelle-France devisait avec les plus grands hommes de ta vieille patrie, sous le règne du plus grand roi, au milieu des pompes de Versailles. Nous quittâmes les galeries, et nous descendîmes dans les

jardins au milieu du fracas des armes.

« Dans ces jardins, malgré les préjugés de ma natte, je fus vraiment frappé d'étonnement : la façade entière du palais semblable à une immense ville, cent degrés de marbre blanc conduisant à des bocages d'orangers, des eaux jaillissant au milieu des statues et des parterres, des grottes, séjour des esprits célestes, des bois où les premiers héros, les plus belles femmes, les esprits les plus divins erraient en méditant les triples merveilles de la guerre, de l'amour et du génie, tout ce spectacle enfin saisit fortement mon ame. Je commençai à entrevoir une grande nation où je n'avais aperçu que des esclaves, et pour la première fois je rougis de ma superbe du désert.

« Nous nous avançâmes parmi les bronzes, les marbres, les eaux et les ombrages : chaque flot, contraint de sortir de la terre, apportait un Génie à la surface des bassins. Ces Génies variaient selon leur puissance : les uns étaient armés de tridents, les autres sonnaient des conques recourbées, ceux-ci

étaient montés sur des chars, ceux-là vomissaient l'onde en tourbillon. Mes compagnons s'étant écartés, je m'assis au bord d'un bain solitaire. La rêverie vint planer autour de moi; elle secouait sur mes cheveux les songes et les souvenirs : elle m'envoya la plus douce des tristesses du cœur, celle de la patrie absente.

« Nous abandonnâmes enfin la hutte des Rois, et la Nuit, marchant devant nous avec la fraîcheur, nous reconduisit au grand village.

« Lorsque les dons du sommeil eurent réparé mes forces, Ononthio me tint ce discours : « Chactas, fils d'Outalissi, vous « vous plaignez que vous n'avez point en« core vu les guerriers libres, et vous me « demandez sans cesse où ils sont : je vous « les veux faire connaître. Un esclave va « vous conduire aux cabanes où s'assemblent « diverses espèces de Sachems : allez et in« struisez-vous, car on apprend beaucoup « par l'étude des mœurs étrangères. Un « homme qui n'est point sorti de son pays,

« ne connaît pas la moitié de la vie. Quant « aux autres chefs, vos compagnons, comme « ils n'entendent pas la langue de la terre « des chairs blanches, ils préféreront sans « doute rester sur la natte à fumer leur « calumet et à parler de leur pays. »

« Il dit. Plein de joie, je sors avec mon guide : comme un aigle qui demande sa pâture, je m'élance plein de la faim de la sagesse. Nous arrivons à une cabane [1] où étaient assemblés des hommes vénérables.

« J'entrai avec un profond respect dans le Conseil, et je fus d'autant plus satisfait, qu'on ne parut faire aucune attention à moi. Je remerciai les Génies, et je me dis : « Voici enfin la nation française. C'est « comme nos Sachems ! » Je pris une pipe consacrée à la paix, et je m'apprêtai à répondre à ce qu'on allait sans doute me demander touchant les mœurs, les usages et les lois des chairs rouges. Je prêtai attentivement l'oreille, et je promis le sacrifice

1. Le Louvre.

d'un ours à Michabou [1], s'il voulait m'envoyer la prudence pour faire honneur à mon pays.

« Par le Grand Lièvre [2], ô mon fils! je fus dans la dernière confusion, quand je m'aperçus que je n'entendais pas un mot de ce que disaient les divins Sachems. Je m'en pris d'abord à quelque Manitou, ennemi de ma gloire et de mes forêts : je m'allais retirer plein de honte, lorsque l'un des vieillards, se tournant vers moi, dit gravement : « Cet homme est rouge, non « par nature, car il a la peau blanche « comme l'Européen. » Un autre soutint que la nature m'avait donné une peau rouge ; un troisième fut d'avis de m'adresser des questions; mais un quatrième s'y opposa, disant que, d'après la conformation extérieure de ma tête, il était impossible que je comprisse ce qu'on me demanderait.

« Pensant, dans la simplicité de mon

1. Génie des eaux.

2. Divinité souveraine des chasseurs.

cœur, que les Sachems se divertissaient, je me pris à rire. « Voyez, » s'écria celui qui avait énoncé la dernière opinion, je vous l'avais dit! « Je serais assez porté à croire, « à en juger par ces longues oreilles, que « le Canadien est l'espèce mitoyenne entre « l'homme et le singe. » Ici s'éleva une dispute violente sur la forme de mes oreilles. « Mais voyons, » dit enfin un des vieillards qui avait l'air plus réfléchi que les autres : « il ne se faut pas laisser aller à des pré« ventions. »

« Alors le Sachem s'approcha de moi avec des précautions qu'il crut nécessaires, et me dit : « Mon ami, qu'avez-vous trouvé « de mieux dans ce pays-ci? »

« Charmé de comprendre enfin quelque chose à tous ces discours, je répondis : « Sachem, on voit bien à votre âge que les « Génies vous ont accordé une grande sa« gesse : les mots qui viennent de sortir de « votre bouche prouvent que je ne me suis « pas trompé. Je n'ai pas encore acquis « beaucoup d'expérience, et je pourrais

« être un de vos fils : quand je quittai les « rives du Meschacebé, les magnolias avaient « fleuri dix-sept fois, et il y a dix neiges « que je pleure la hutte de ma mère. Ce- « pendant, tout ignorant que je suis, je « vous dirai la vérité. Jusqu'à présent je « n'ai point encore vu votre nation, ainsi « je ne saurais vous parler des guerriers « libres ; mais voici ce que j'ai trouvé de « mieux parmi vos esclaves : les huttes de « commerce [1] où l'on expose la chair des « victimes, me semblent bien entendues et « parfaitement utiles. »

« A cette réponse, un rire qui ne finissait point bouleversa l'assemblée : mon conducteur me fit sortir, priant les Sachems d'excuser la stupidité d'un Sauvage. Comme je traversais la hutte, j'entendis argumenter sur mes ongles, et ordonner de noter aux colliers [2] ce Conseil, comme

1. Boutiques de charcutier et de boucher. Les Sauvages amenés à Paris, sous Louis XIV, ne furent frappés que de l'étal des viandes de boucherie.

2. Registres, livres, contrats, lettres, en général toute sorte d'écrits.

un des meilleurs de la lune dans laquelle on était alors.

« De cette assemblée nous nous rendîmes à celle des Sachems appelés Juges. J'étais triste, en songeant à mon aventure, et je rougissais de n'avoir pas plus d'esprit. Arrivé dans une île [1] au milieu du grand village, je traversai des huttes obscures et désertes, et je parvins au lieu [2] où résidait le Conseil. De vénérables Sachems, vêtus de longues robes rouges et noires, écoutaient un orateur qui parlait d'une voix claire et perçante : « Voici, » dis-je intérieurement, « les vrais Sachems; les autres, « je le vois à présent, ne sont que des sor« ciers et des jongleurs. »

« Je me plaçai dans le rang des spectateurs avec mon guide, et m'adressant à mon voisin : « Vaillant fils de la France, » lui dis-je, « cet orateur à la voix de cigale « parle sans doute pour ou contre la guerre,

1. La Cité.

2. Le Palais de Justice.

« ce fléau des peuples? Quelle est, je te supplie de me le dire, l'injustice dont il se plaint avec tant de véhémence? »

« L'étranger, me regardant avec un sourire, me répondit. « Mon cher Sauvage, il « s'agit bien de la guerre ici! De la guerre, « oui, à ce misérable que tu vois, et qui sera « sans doute étranglé pour avoir eu la faiblesse de confesser dans les tourments un « crime dont il n'y a d'autre preuve que « l'aveu arraché à ses douleurs! »

« Je conjurai mon conducteur de me remener à la hutte d'Onontio, puisqu'on s'amusait partout de ma simplicité.

« Nous retournions en effet chez mon hôte, lorsque en passant devant la cabane des Prières [1], nous vîmes la foule rassemblée aux portes : mon guide m'apprit qu'il y avait dans cette cabane une fête de la mort. Je me sentis un violent désir d'entrer dans ce lieu saint : nous y pénétrâmes par une ouverture secrète. On se taisait,

1. Une église.

alors pour écouter un Génie dont le souffle animait des trompettes d'airain [1] : ce Génie cessa bientôt de murmurer. Les colonnes de l'édifice, enveloppées d'étoffes noires, auraient versé à leur pied une obscurité impénétrable, si l'éclat de mille torches n'eût dissipé cette obscurité. Au milieu du sanctuaire, que bordaient des chefs de la prière [2], s'élevait le simulacre d'un cercueil. L'autel et les statues des hommes protecteurs de la patrie se cachaient pareillement sous des crêpes funèbres. Ce que le grand village et la cabane du Soleil contenaient de plus puissant et de plus beau, était rangé en silence dans les bancs de la nef.

« Tous les regards étaient attachés sur un orateur vêtu de blanc au milieu de ce deuil, et qui, debout, dans une galerie suspendue [3], les yeux fermés, les mains croisées sur sa poitrine, s'apprêtait à commencer un discours : il semblait perdu

1. L'orgue.

2. Les prêtres.

3. La chaire.

dans les profondeurs du ciel. Tout à coup ses yeux s'ouvrent, ses mains s'étendent, sa voix, interprète de la mort, remplit les voûtes du temple, comme la voix même du grand Esprit[1]. Avec quelle joie je m'aperçus que j'entendais parfaitement le chef de la prière! Il me semblait parler la langue de mon pays, tant les sentiments qu'il exprimait étaient naturels à mon cœur!

« Je m'aurais voulu jeter aux pieds de ce sacrificateur, pour le prier de parler un jour sur ma tombe, afin de réjouir mon esprit dans la contrée des ames; mais lorsque je vins à songer à mon peu de vertu, je n'osai demander une telle faveur : le murmure du vent et du torrent est la seule éloquence qui convient au monument d'un Sauvage.

« Je ne sortis point de la cabane de la Prière sans avoir invoqué le Dieu de la fille de Lopez. Revenu chez Ononthio, je lui fis part des fruits de ma journée; je lui racon-

1. Bossuet.

tai surtout les paroles de l'orateur de la mort. Il me répondit :

« Chactas, connais la nature humaine : « ce grand homme qui t'a enchanté n'a pu « se défendre d'être importuné d'une autre « renommée que la sienne : pour quelques « mots mal interprétés, il partage mainte- « nant la Cour et la ville, et persécute un « ami[1].

« Tu verras bien d'autres contradictions « parmi nous. Mais tu ne serais pas aussi « sage que ton père, fils d'Outalissi, si tu « nous jugeais d'après ces faiblesses. »

« Ainsi me parlait Ononthio qui avait vécu bien des neiges[2]. Les choses qu'il venait de me dire m'occupèrent dans le silence de ma nuit. Aussitôt que la mère du jour, la fraîche Aurore, eut monté sur l'horizon avec le jeune soleil, son fils, suspendu à ses épaules dans des langes de pourpre, nous secouâmes de nos paupières

1. Fénélon.

2. Années.

les vapeurs du sommeil. Par ordre d'Ononthio, nous jetâmes autour de nous nos plus beaux manteaux de castors, nous couvrîmes nos pieds de mocassines merveilleusement brodées, et nous ombrageâmes de plumes nos cheveux relevés avec art : nous devions accompagner notre hôte à la fête que le Grand Chef préparait dans des bois, non loin des bords de la Seine.

« Vers l'heure où l'Indienne chasse avec un rameau les mouches qui bourdonnent autour du berceau de son fils, nous partons; nous arrivons bientôt au séjour des Manitous et des Génies[1]. Ononthio nous place sur une estrade élevée.

« Le Chef des chefs paraît couvert de pierreries : il était monté sur un cheval plus blanc qu'un rayon de la lune, et plus léger que le vent. Il passe sous des portiques semblables à ceux de nos forêts : cent héros l'accompagnent vêtus comme les anciens guerriers de la France.

1. Fêtes de Louis XIV.

« Une barrière tombe : les héros s'avancent ; un char immense et tout d'or les suit. Quatre siècles, quatre Saisons, les Heures du jour et de la nuit, marchent à côté de ce char. On se livre des combats qui nous ravissent.

« La nuit enveloppe le ciel ; les courses cessent, mille flambeaux s'allument dans les bosquets. Tout à coup une montagne brillante de clarté, s'élève du fond d'un antre obscur ; un Génie et sa compagne sont debout sur sa cime : ils en descendent et couvrent des raretés de la terre et de l'onde une table de cristal. Des femmes éblouissantes de beauté, viennent s'asseoir au banquet, et sont servies par des Nymphes et des Amours.

Un amphithéâtre sort du sein de la terre, et étale sur ses gradins, des chœurs harmonieux qui font retentir mille instruments. A un signal la scène s'évanouit ; quatre riches cabanes, chargées des dons du commerce et des arts, remplacent les premiers prodiges. Ononthio me fait ob-

server les personnages qui distribuent les présents de la munificence royale.

« Voyez-vous, » me dit-il, « cette femme « si belle, mais d'un port un peu altier[1], « qui préside à l'une des quatre cabanes « avec le fils d'un Roi? Un nuage est sur « son front : c'est un astre qui se retire de-« vant cette autre beauté, au regard plus « doux mais plein d'art, qui tient la se-« conde cabane avec ce jeune prince[2]. Si le « Grand Chef avait voulu être heureux « parmi les femmes, il n'eût écouté ni l'une « ni l'autre de ces beautés, et l'ame la plus « tendre ne se consumerait pas aujour-« d'hui dans une solitude chrétienne[3]. »

« Tandis que j'écoutais ces paroles, je remarquai plusieurs autres femmes que je désignai à Ononthio. Il me répondit :

« Les graces même ont arrangé les col-« liers[4] que cette matrone envoie à sa fille

1. Madame de Montespan.

2. Madame de Maintenon.

3. Madame de La Vallière.

4. Lettres de madame de Sévigné.

« chérie : quant à ces trois autres fleurs qui « balancent ensemble leurs tiges, l'une se « plaît au bord des ruisseaux[1], l'autre aime « à parer le sein des princesses infortu-« nées[2], et la troisième offre ses parfums « à l'amitié[3]. Voilà plus loin deux palmiers « illustres par leur race, mais ils n'ont pas « la grace des trois fleurs, et ne sont ornés « que de colliers politiques[4]. Chactas, « quand ce talent dans les femmes se trouve « réuni au génie dans les hommes, c'est ce « qui établit la supériorité d'un peuple. « Trois fois favorisées du ciel les nations « où la muse prend soin d'aplanir les sen-« tiers de la vie, les nations chez lesquelles « règne assez d'urbanité pour adoucir les « mœurs, pas assez pour les corrompre! »

« Durant ce discours, la voix de deux hommes se fit entendre derrière nous. Le

1. Madame Deshoulières.

2. Madame de La Fayette.

3. Madame de Lambert.

4. Mémoires de mademoiselle de Montpensier et de Madame, seconde femme du frère de Louis XIV.

plus jeune disait au plus âgé : « Je ne m'é-
« tonne pas que vous soyez surpris de cette
« institution de la Chambre ardente : nous
« sommes, en tous genres, au temps des
« choses extraordinaires. Si l'on pouvait
parler du *masque de fer*.... » Ici la voix
du guerrier devint sourde comme le bruit
d'une eau qui tombe sous des racines, au
fond d'une vallée pleine de mousse.

« Je tournai la tête, et j'aperçus un guer-
rier que je reconnus pour étranger à
son vêtement : il portait une coiffure de
pourpre. Onontbio, qui vit ma surprise,
se hâta de me dire : « Fils de la terre des
« chasseurs, tu te trouves dans le pays des
« enchantements. Le guerrier qui nous a
« interrompus par ses propos est lui-même
« ici une merveille : c'est un roi[1] venu de
« la ville de marbre, pour humilier son
« peuple aux pieds du Soleil des Français. »

« A peine Onontbio s'était exprimé de
la sorte, que la terreur s'assit dans l'as-

1. Le doge de Gènes.

semblée : le Chef des chefs se troubla aux paroles secrètes que lui porta un héraut. Tandis que des cris retentissaient au loin, le silence et l'inquiétude étaient sur toutes les lèvres et sur tous les fronts : un castor, qui a entendu des pas au bord de son lac, suspend les coups dont il battait le ciment de ses digues, et prête au bruit une oreille alarmée. Après quelques moments, les plaintes s'évanouirent, et le calme revint dans la fête. Je demandai à Ononthio la cause de cet accident; il hésita avant de répondre. Voici quelles furent ses paroles : « C'est une imprudence causée par une « troupe de guerriers, qui a passé trop près « de ce lieu en escortant des bannis. »

« Je répliquai : « Ils ont donc commis « des crimes? A leurs gémissements, je les « aurais pris pour des infortunés, plutôt « que pour des hommes haïs du Grand Es- « prit à cause de leurs injustices : il y a « dans la douleur un accent auquel on ne « se peut tromper. D'ailleurs, ils me sem- « blaient bien nombreux ces hommes : y

« aurait-il tant de cœurs amis du mal? »

« Ononthio repartit : « On compte plu-
« sieurs milliers de Français ainsi condam-
« nés à l'exil ; on les bannit, parce qu'ils
« veulent adorer Dieu à des autels nouvel-
« lement élevés[1]. »

— « Ainsi, » m'écriai-je, « c'est la voix
« de plusieurs milliers de Français mal-
« heureux que je viens d'entendre au mi-
« lieu de cette pompe française ! O nation
« incompréhensible! d'une main vous faites
« des libations au Manitou des joies, de
« l'autre vous arrachez vos frères à leur
« foyer! vous les forcez d'abandonner avec
« toutes sortes de misères, leurs Génies
« domestiques! »

— « Chactas! Chactas! » s'écria vivement Ononthio, « on ne parle point de
« cela ici. »

« Je me tus; mais le reste des jeux me parut empoisonné : incapable de fixer mes

1. Les protestants. Révocation de l'Édit de Nantes, dragonnades.

pensées sur les mœurs et les lois des Européens, je regrettai amèrement ma cabane et mes déserts.

« Nous nous retrouvâmes avec délices chez Ononthio. Heureux, me disais-je, en cédant au sommeil, heureux ceux qui ont un arc, une peau de castor, et un ami !

« Le lendemain, vers la première veille de la nuit, Ononthio me fit monter avec lui sur son traîneau, et nous arrivâmes au portique d'une longue cabane[1] qu'inondaient les flots des peuples. Par d'étroits passages, éclairés à la lueur de feux renfermés dans des verres, nous pénétrons jusqu'à une petite hutte[2] tapissée de pourpre dont une esclave nous ouvrit la porte.

« A l'instant je découvre une salle où quatre rangs de cabanes, semblables à celle où j'entrais, étaient suspendus aux contours de l'édifice : des femmes d'une grande beauté, des héros à longue chevelure et

1. Un théâtre.

2. Une loge.

chargés de vêtements d'or, brillaient dans les cabanes à la clarté des lustres. Au-dessous de nous, au fond d'un abîme, d'autres guerriers debout et pressés, ondulaient comme les vagues de la mer. Un bruit confus sortait de la foule; de temps en temps des voix, des ris plus distincts se faisaient entendre, et quelques fils de l'harmonie rangés au bas d'un large rideau, exécutaient des airs tristes qu'on n'écoutait pas.

« Tandis que je contemplais ces choses si nouvelles pour moi, tandis qu'Ononthio et ses amis étudiaient dans mes yeux les sensations d'un Sauvage, un sifflement tel que celui des perruches dans nos bois, part d'un lieu inconnu : le rideau se replie dans les airs comme le voile de la Nuit, touché par la main du Jour.

« Une cabane soutenue par des colonnes, se découvre à mes regards. La musique se tait; un profond silence règne dans l'assemblée. Deux guerriers, l'un jeune, l'autre déjà atteint par la vieillesse, s'avancent

sous les portiques. René, je ne suis qu'un Sauvage; mes organes grossiers ne peuvent sentir toute la mélodie d'une langue parlée par le peuple le plus poli de l'univers; mais, malgré ma rudesse native, je ne saurais te dire quelle fut mon émotion, lorsque les deux héros vinrent à ouvrir leurs lèvres au milieu de la hutte muette. Je crus entendre la musique du ciel: c'était quelque chose qui ressemblait à des airs divins, et cependant ce n'était point un véritable chant; c'était je ne sais quoi qui tenait le milieu entre le chant et la parole. J'avais ouï la voix des vierges de la solitude durant le calme des nuits; plus d'une fois j'avais prêté l'oreille aux brises de la lune, lorsqu'elles réveillent dans les bois les Génies de l'harmonie; mais ces sons me parurent sans charmes auprès de ceux que j'écoutais alors.

« Mon saisissement ne fit qu'augmenter à mesure que la scène se déroula. O Atala! quel tableau de la passion, source de toutes nos infortunes! Vaincu par mes souvenirs,

par la vérité des peintures[1], par la poésie des accents, les larmes descendirent en torrent de mes yeux : mon désordre devint si grand, qu'il troubla la cabane entière.

« Lorsque le rideau retombé eut fait disparaître ces merveilles, la plus jeune habitante[2] d'une hutte voisine de la nôtre, me dit : « Mon cher Huron, je suis char-« mée de toi, et je te veux avoir ce soir à « souper, avec celui que tu appelles ton « père. » Ononthio me prit à part, et me raconta que cette femme gracieuse était une célèbre Ikouessen[3], chez laquelle se réunissait la véritable nation française. Ravi de la proposition, je répondis à l'Ikouessen : « Amante du plaisir, tes lèvres « sont trop aimables pour recevoir un re-« fus. Tu excuseras seulement ma simpli-« cité, parce que je viens des grandes fo-« rêts. »

« Dans ce moment la toile s'enleva de

1. Phèdre.

2. Ninon de Lenclos.

3. Courtisane.

nouveau. Je fus plus étonné du second spectacle que je ne l'avais peut-être été du premier, mais je le compris moins. Les passions que vous appelez tragiques sont communes à tous les peuples, et peuvent être entendues d'un Natchez et d'un Français; les pleurs sont partout les mêmes, mais les ris diffèrent selon les temps et les pays.

« Les jeux finis, l'Ikouessen s'enveloppa dans un voile, et me forçant, avec la folâtrerie des amours, à lui donner la main, nous descendîmes les degrés de la hutte, où se pressait une foule de spectateurs : Ononthio nous suivait. L'Indien ne sait point rougir; je ne me sentis aucun embarras, et je remarquai qu'on avait l'air d'applaudir à la naïve hauteur de ma contenance.

« Nous montons sur un traîneau au milieu des armes protectrices, des torches flamboyantes, et des cris des esclaves qui faisaient retentir les voûtes du nom pompeux de leurs maîtres. Comme le char de la

Nuit, roulent les cabanes mobiles : l'enfant du commerce, retiré dans la paix de ses foyers, entend frémir les vitrages de sa hutte, et sent trembler sous lui la couche nuptiale. Nous arrivons chez la Divinité des plaisirs. S'élançant du traîneau rapide auquel ils étaient suspendus, des esclaves nous en ouvrent les portes : nous descendons sous un vestibule de marbre orné d'orangers et de fleurs. Nous pénétrons dans des cabanes voluptueuses, aux lambris de bois d'ébène gravés en paysages d'or. Partout brûlaient les trésors dérobés[1] aux filles des rochers et des vieux chênes. La véritable nation française (car je l'avais reconnue au premier coup d'œil) était déjà établie aux foyers de l'Ikouessen. Un ton d'égalité, une franchise semblable à celle des Sauvages, régnaient parmi les guerriers.

« J'adressai ma prière à l'Amour hospitalier, Manitou de cette cabane, et me mê-

1. La cire.

lant à la foule, je me trouvai pour la première fois aussi à l'aise que si j'eusse été dans le Conseil des Natchez.

« Les guerriers étaient rassemblés en divers groupes, comme des faisceaux de maïs planté dans le champ des peuples. Chacun enseignait son voisin, et était enseigné par lui : tour à tour les propos étaient graves comme ceux des vieillards, fugitifs comme ceux des jeunes filles. Ces hommes, capables de grandes choses, ne dédaignaient pas les agréables causeries ; ils répandaient au dehors la surabondance de leurs pensées ; ils formaient de discours légers un entretien aimable et varié : dans un atelier européen, des ouvriers aux bras robustes, filent le métal flexible qui réunit les diverses parties de la parure de la beauté ; l'un en aiguise la pointe, l'autre en polit la longueur, un troisième y attache l'anneau qui fixe le nuage transparent sur le sein de la vierge, ou le ruban sur sa tête.

« Abandonné à moi-même, j'errais de groupe en groupe, charmé de ce que j'en-

tendais, car je comprenais toutes les paroles : on ne montrait aucune surprise de ma façon étrangère.

« Tandis que je promenais mes pas à travers la foule, j'aperçus, dans un coin, un homme qui ne conversait avec personne, et qui paraissait profondément occupé. J'allai droit à lui. « Chasseur, » lui dis-je, « je te souhaite un ciel bleu, beau-« coup de chevreuils et un manteau de « castor. De quel désert es-tu? car je le « vois bien, tu viens comme moi d'une « forêt. »

Le héros, qui eut l'air de se réveiller, me regarda, et me répondit : « Oui, je « viens d'une forêt.

« Je ne dormirai point sous de riches lambris,
« Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
« En est-il moins profond et moins plein de délices?
« Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices. »

« Je l'avais bien deviné, » m'écriai-je; « ton apparence est simple, mais tu es « excellent. Y a-t-il rien de moins brillant

« que le castor, le rossignol et l'abeille? »

« Comme j'achevais de prononcer ces mots, un guerrier, au regard pénétrant, s'approcha de nous, mettant un doigt sur sa bouche. « Je parie, » dit-il, « que nos « deux Sauvages sont charmés l'un de « l'autre? »

« En même temps, il passa son bras sous le mien, et m'entraîna dans une autre partie de la cabane. « Laissons-nous donc tout « seul cet enfant des bois? » lui dis-je. — « Oh! » répliqua mon conducteur, « il se « suffit à lui-même : il ne parle pas d'ail- « leurs le langage des hommes, et n'entend « que celui des Dieux, des lions, des hi- « rondelles et des colombes [1]. »

« Nous traversions la foule : un des plus beaux Français que j'aie jamais vus, s'appuyant sur les bras de deux de ses amis, nous accosta. Mon guide lui dit : « Quel « chef-d'œuvre vous nous avez donné! « vous avez vu les transports dans lesquels

1. La Fontaine.

« il a jeté ce Sauvage. » — « J'avoue, » repartit le guerrier, « que c'est un des succès qui m'ont le plus flatté dans ma vie. » — « Et cependant, » dit un de ses deux amis d'un ton sévère, « vous eussiez mieux « fait de ne pas tant céder au goût du « siècle, de retrancher votre Aricie, au « risque de perdre cette scène qui a ravi « cet Iroquois. »

« Le second ami du guerrier le voulut défendre. « Voilà vos faiblesses, » s'écria le premier, « voilà comme vous êtes des- « cendu du Misanthrope au sac dans lequel « vous enveloppez votre Scapin ! » A ce propos j'allais à mon tour m'écrier : « Sont- « ce là les hommes aimés du ciel dont j'ai « entendu les chants ? » Mais les trois amis s'éloignèrent[1], et je me retrouvai seul avec mon guide.

« Il me conduisit à l'autre extrémité de la cabane, et me fit asseoir près de lui sur une natte de soie. De là, promenant ses

1. Racine, Molière et Boileau.

yeux sur la foule tantôt en mouvement, tantôt immobile, il me dit : « Chactas, je « te veux faire connaître les caractères des « personnages que tu vois ici ; ils te don- « neront une idée de ce siècle et de ma « patrie.

« Remarque d'abord ces guerriers qui « sont nonchalamment étendus sur cette « demi-couche d'édredon. Ce sont les en- « fants des Jeux et des Ris ; ils tiennent « l'immortalité de leur naissance, car bien « qu'ils te paraissent déjà vieux, ils sont « toujours jeunes comme les Graces, leurs « mères. Retirés loin du bruit dans un fau- « bourg paisible, ils passent leurs jours « assis à des banquets. Les tempes ornées « de lierre, et le front couronné de fleurs, « ils mêlent à des vins parfumés l'eau d'une « source que les hommes nomment Hyp- « pocrène et les Dieux Castalie. Toutefois « tu te tromperais, Chactas, si tu prenais « ces hommes pour des efféminés sans cou- « rage. Nul guerrier n'est peut-être moins « qu'eux attaché à la vie ; ils la briseraient

« avec la même insouciance que les vases « fragiles qu'ils s'amusent quelquefois à « fracasser dans les festins. »

« Émerveillé de la fine peinture de mon curieux démonstrateur, je regardais avec intérêt ces hommes[1] qui présentaient un caractère inconnu chez les Sauvages; mais mon hôte m'arracha à ces réflexions pour me faire observer une espèce d'ermite qui causait avec l'Ikouessen. « Il a été prêtre, » me dit-il, « il va devenir roi, et avant qu'il « s'ennuie de son second bandeau, il vit « ici en simple jongleur[2]. Quant à cet autre « guerrier si vieux, dont les pieds sont sup- « portés par un coussin de velours, c'est « un étranger nouvellement arrivé. Son « père conduisit un monarque à l'échafaud, « et mit sur sa tête la couronne qu'il avait « abattue[3]. Richard, plus sage qu'Olivier, « a préféré le repos à l'agitation d'une vie « éclatante : rentré dans l'état obscur de

1. La société du Marais, Chaulieu, La Fare, etc.
2. Casimir, roi de Pologne.
3. Olivier Cromwell.

« ses aïeux, il n'estime la gloire de son « père qu'autant qu'il la compte au nombre « de ses plaisirs. »

— « Par Michabou [1], » m'écriai-je, « voici « un étrange mélange! il ne manquait ici « qu'un Sauvage comme moi. » Mon exclamation fit rire l'observateur des hommes, qui me répondit : « Tu es loin, mon cher « Chactas, d'avoir tout vu : quelle que soit « ton envie de connaître, on la peut aisé- « ment rassasier. Ces quatre hommes, ap- « puyés contre cette table d'albâtre, sont « les quatre artistes qui ont créé les mer- « veilles de Versailles : l'un en a élevé les « colonnes, l'autre en a dessiné les jardins, « le troisième en a sculpté les statues, le « quatrième en a peint les tableaux [2].

« Regarde assis à leurs pieds, sur ces « tapis d'Orient, ces hommes au visage « bronzé et aux robes de soie : ils sont venus « des portes de l'Aurore, comme toi de

1. Génie des eaux.

2. Mansard, Le Nôtre, Coustou, Le Brun.

« celles du Couchant, eux pour être ambas-
« sadeurs à notre Cour[1], toi pour servir
« sur nos galères ; mais eux et toi pour
« payer également un tribut à notre génie,
« et faire de ce siècle un siècle à jamais
« miraculeux.

« Du reste, ces Sauvages de l'Inde sont
« plus heureux aujourd'hui que ceux de la
« Louisiane, car ils trouvent du moins ici
« à parler le langage de leur patrie. Ces
« guerriers blancs qui s'entretiennent avec
« eux, sont des voyageurs qui ont recueilli
« les simples des montagnes, ou les débris
« de l'antiquité[2].

« Ces autres hommes, resserrés dans
« l'embrasure de cette fenêtre, sont des sa-
« vants que la munificence de notre Roi a
« été chercher jusque dans une terre enne-
« mie pour les combler de bienfaits. Les
« lettres qu'ils tiennent à la main et qu'ils
« parcourent avec tant d'intérêt, sont la

1. Ambassadeurs de Siam.

2. Tournefort, Boucher, Gerbillon, Chardin, etc.

« correspondance de plusieurs Sachems qui, « bien que nés dans des pays divers, forment, « en Europe, une illustre république dont « Paris est le centre. Par ces lettres ils s'ap- « prennent mutuellement leurs découvertes : « l'un d'entre eux, au moment où je te « parle, vient de trouver le vrai système de « la nature, et un autre lui fait passer en « réponse ses calculs sur l'infini [1].

« Non loin de ces étrangers, tu peux re- « marquer un homme qui raisonne avec « une grande force : c'est un fameux Sachem « de ceux que nous appelons philosophes. « Albion est sa patrie; mais depuis quelque « temps il s'est exilé sur les rives bataves, « d'où il est venu rendre hommage à la « France [2].

« Eh bien ! » continua notre hôte, « que « penses-tu maintenant de notre nation ? « Trouves-tu ici assez d'hommes et de « choses extraordinaires ? Des prélats aussi

1. Newton, Leibnitz.

2. Locke.

« différents de talents que de principes, « des gens de lettres remarquables par le « contraste de leur génie, des bureaux de « beaux-esprits en guerre, des filles de la « volupté intriguant avec des moines au-« près du trône, des courtisans se disputant « leurs dépouilles mutuelles, des généraux « divisés, des magistrats qui ne s'entendent « pas, des ordonnances admirables, mais « transgressées, la loi proclamée souve-« raine, mais toujours suspendue par la « dictature royale, un homme envoyé aux « galères pour un temps, mais y demeurant « toute sa vie, la propriété déclarée invio-« lable, mais confisquée par le bon plaisir « du maître, tous les citoyens libres d'al-« ler où ils veulent et de dire ce qu'ils « pensent, sous la réserve d'être arrêtés s'il « plaît au Roi, et d'être envoyés au gibet « en témoignage de la liberté des opinions, « enfin, des édifices élevés, des manufac-« tures formées, des colonies fondées, la « marine créée, l'Europe à demi subjuguée, « une partie de la nation chassant une autre

« partie de cette nation : tel est ce siècle « dont tu vois l'abrégé dans cette salle; « siècle qui, malgré ses erreurs, restera « modèle de gloire; siècle dont on ne sentira « bien la grandeur que lorsqu'on le préten- « dra surpasser. »

En achevant ces mots, mon instructeur me quitta pour aller ailleurs observer les hommes : il ne me parut pas une des moindres raretés du siècle qu'il venait de peindre [1].

« Des esclaves annoncèrent le banquet aux conviés. Des tables couvertes de fleurs, de fruits et d'oiseaux, nous offrirent leurs élégantes richesses. Le vin était excellent, la gaieté véritable, et les propos aussi fins que ceux des Hurons. La volage Ikouessen, qui m'avait donné un siège à sa droite, se raillait de moi, et me disait : « Parle-moi « donc de tes forêts? Je voudrais savoir si « en Huronie il y a, comme parmi nous, « de grandes dames qui veulent faire enfer-

1. La Bruyère.

« mer au couvent de pauvres jeunes filles, « parce que ces jeunes filles prétendent « jouir de leur liberté? Oh! c'est un beau « pays que le tien, où l'on dit ce que l'on « pense au Grand Chef, et où chacun fait « ce qu'il a envie de faire! Ici c'est préci- « sément le contraire : tout le monde est « obligé de mentir au Soleil, et de se sou- « mettre à la volonté de son voisin : c'est « pour cela que tout va chez nous à mer- « veille. »

« Cette femme ajouta beaucoup d'autres propos où, sous l'apparence de la frivolité, je découvris des pensées très-graves. On joua gracieusement sur la réponse que j'avais faite aux sorciers de la grande hutte, et que l'Ikouessen disait être admirable; mais, ajouta-t-elle : « Je veux savoir à mon « tour ce que tu as trouvé de plus sensé « parmi nous. Comme je ne t'ai parlé ni de « ta peau, ni de tes oreilles, j'espère que tu « me feras une autre réponse que celle « qui t'a perdu dans l'esprit de nos philo- « sophes. »

— « Mousse blanche des chênes qui sert « à la couche des héros, » répondis-je, « les galériens et les femmes comme toi me « semblent avoir toute la sagesse de ta « nation. »

« Ce mot fit rire la table hospitalière; et la coupe de la liberté fut vidée en l'honneur de Chactas.

« Alors les Génies des amours dérobèrent la conversation, et la tournèrent sur un sujet trop aimable. Le souvenir de la fille de Lopez remua les secrets de mon sein et le fit palpiter. Un convive remarqua que si la passion crée des tempêtes, l'âge les vient bientôt calmer, et que l'on recouvre en peu de temps la tranquillité d'ame où l'on était avant d'avoir perdu la paix de l'enfance. Les guerriers applaudirent à cette observation; je répondis :

« Je ne puis trouver le calme dont on « jouit après l'orage, semblable à celui qui « a précédé cet orage : le voyageur qui n'est « pas parti, n'est pas le voyageur revenu; « le bûcher qui n'a point encore été allumé,

« n'est pas le bûcher éteint. L'innocence et « la raison sont deux arbres plantés aux « extrémités de la vie : à leurs pieds, il est « vrai, on trouve également le repos ; mais « l'arbre de l'innocence est chargé de par- « fums, de boutons de fleurs, de jeune « verdure; l'arbre de la raison n'est qu'un « vieux chêne séché sur sa tige, dépouillé « de son ombrage par la foudre et les vents « du ciel. »

« C'était ainsi que nous devisions à ce festin : je t'en ai fait le détail minutieux, car c'est là qu'ayant aperçu les hommes à leur plus haut point de civilisation, je te les devais peindre avec une scrupuleuse exactitude. Les choses de la société et de la nature, présentées dans leur extrême opposition, te fourniront le moyen de peser avec le moins d'erreur possible le bien et le mal des deux états.

« Nous étions prêts à quitter les tables, lorsqu'on apporta à notre magicienne un berceau couronné de fleurs : il renfermait un enfant du voisinage, qui réclamait, di-

sait la nourrice, les présents de naissance. L'Ikouessen connaissait les parents du nouveau-né : elle le prit dans ses bras, lui trouva un air malicieux [1], et promit de lui donner un jour des grains de porcelaines [2] pour acheter des colliers [3].

1. Voltaire.
2. De l'argent.
3. Des livres.

LIVRE SEPTIÈME.

« Le lendemain de ce jour si complètement employé, je me résolus de chercher moi-même la nation française, et d'essayer si je ne la rencontrerais pas mieux seul qu'à l'aide d'un conducteur.

« Je sortis sans guide vers la première moitié du matin. Après avoir parcouru des chemins étroits et tortueux, j'arrivai à un pont, où je saluai un Roi bienfaisant que portait un cheval de bronze [1]. De là remontant le cours du fleuve aux eaux blanches, dans lequel les femmes lavaient des tuniques de lin, je parvins à la place du sang [2]. Une grande foule s'y trouvait rassemblée : on me dit qu'on allait attacher une victime à la machine qu'on me montra, et sur

1. Le Pont-Neuf et la statue de Henri IV.

2. La Grève.



laquelle j'aperçus le Génie de la mort[1] sous la forme d'un homme.

« Persuadé qu'il s'agissait de l'exécution d'un prisonnier de guerre, je m'assis pour entendre chanter ce prisonnier et pour l'encourager à souffrir les tourments comme un Indien. Je dis à l'un de mes voisins qui paraissait fort touché : « Fils de l'humanité, « ce guerrier a-t-il été pris en combattant « avec courage, ou bien est-ce un enfant « des faiblesses, que l'homicide Areskoui[2] « a saisi dans sa fuite ? »

« Le guerrier me répondit : « Ce n'est « point un soldat qui va cesser de vivre ; « c'est un chef de la prière[3], qui, banni « de la France pour des opinions reli- « gieuses, n'a pu supporter les chagrins de « l'exil. Vaincu par le sentiment qui sub- « jugue tous les hommes, il est revenu dé- « guisé dans son pays : le jour il se tenait « caché dans un souterrain; la nuit il errait

1. Le bourreau.

2. Génie de la guerre.

3. Un ministre protestant.

« autour du champ paternel, à la clarté « des astres qui présidèrent à sa naissance. « Quelques misérables l'ont reconnu dans « ces promenades où il respirait en secret « l'air de sa patrie; ils l'ont dénoncé : la « loi le condamne à mort, pour avoir « rompu son ban. »

« Le guerrier se tut, et je vis un vieillard s'avancer au milieu de la foule; arrivé aux piliers de sang, ce vieillard dépouilla sa robe, se mit à genoux, et adora. Ensuite, mettant un pied assuré sur le premier barreau de l'échelle, et s'élevant d'échelon en échelon, il semblait monter vers le ciel. Ses cheveux blancs flottaient sur son cou ridé et bruni par l'âge; on voyait sa vieille poitrine à nu, qui respirait tranquillement sous sa tunique entr'ouverte : il jeta un dernier regard sur la France, et la mort le lia par la cime comme une gerbe moissonnée.

« Je me levai dans le trouble de mes sens, qui ne m'avait pas d'abord permis de me dérober à l'abominable spectacle.

Je m'écriai : « Remenez-moi à mes déserts ! « reconduisez-moi dans mes forêts ! » et je m'éloignais à grands pas. Long-temps j'errai à l'aventure tout en pleurs, et comme hors de moi-même. Mais enfin la lassitude du corps parvint à distraire les fatigues de l'ame, et me trouvant aussi harassé qu'un chasseur qui a poursuivi un cerf agile, je fus contraint de demander quelque part les dons de l'hospitalité.

« Je heurte à la porte d'une très-belle cabane ; un esclave vient m'ouvrir. « Que « veux-tu ? » me dit-il brusquement. — « Va dire à ton maître, » répondis-je, « qu'un guerrier des chairs rouges veut « boire avec lui la coupe du banquet. » L'esclave se prit à rire et referma la porte.

« Cette épreuve ne me découragea point. A quelque distance, dans une petite voie écartée, une habitation assez semblable à nos huttes s'offrit à mes regards. Je me présente sur le seuil de cette demeure. J'aperçois au fond d'une case obscure un guerrier demi nu, une femme et trois en-

fants ; j'augurai bien de mes hôtes, lorsque je vis qu'ils restaient tranquilles à mon aspect comme des Indiens. J'entre dans la cabane, je m'assieds au foyer dont je salue le Manitou domestique, et prenant dans mes bras le plus jeune des trois enfants, ces douces lumières de leur mère, j'entonne la chanson du suppliant.

« Quand cela fut fait, je dis en français : « J'ai faim, » et le guerrier me répondit : « Tu as faim ? » Ce qui me fit penser qu'il avait été voyageur chez les peuples de la solitude. Il se leva, prit un gâteau de maïs noir, et me le donna : je ne le pus manger, car je vis la mère répandre une larme, et les enfants dévorer des yeux le pain que je portais à ma bouche. Je le distribuai à leur innocence, et je dis au guerrier leur père : « Les mânes des ours n'ont donc « pas été apaisés par des sacrifices la neige[1] « dernière, puisque la chasse n'a pas été « bonne et que tes enfants ont faim ? » —

1. Année.

« Faim! » répondit mon hôte, « oui! Pour « nous autres, misérables, cette faim dure « toute notre vie. »

« Je repartis : « Il y a sans doute quelque « autre guerrier dont le soleil a regardé les « érables, et dont les flèches ont été plus « favorisées du grand Castor : il te fera « part de son abondance. » L'homme sourit amèrement, ce qui me fit juger que j'avais dit une chose peu sage.

« Une veuve qui, du lit désert où elle est couchée, voit les toiles de l'insecte suspendues sur sa tête, se plaint de l'abandon de sa cabane; ainsi la laborieuse matrone dont je recevais l'hospitalité adressa les paroles de l'injure à son époux, en l'accusant d'oisiveté. Le guerrier frappa rudement son épouse : je me hâtai d'étendre le calumet de paix entre mes hôtes, et d'apaiser la colère qui monte du cœur au visage en nuage de sang. J'eus alors pour la première fois l'idée de la dégradation européenne dans toute sa laideur. Je vis l'homme abruti par la misère, au milieu

d'une famille affamée, ne jouissant point des avantages de la société, et ayant perdu ceux de la nature.

« Je me levai; je mis un grain d'or dans la main du guerrier, je l'invitai à venir s'asseoir avec sa famille dans ma cabane. « Ah! » s'écria mon hôte tout ému, « quoi- « que vous ne soyez qu'un Iroquois, on « voit bien que vous êtes un roi des Sau- « vages. » — « Je ne suis point un roi, » répondis-je en me hâtant de quitter cette cabane où j'avais trouvé quelques vertus primitives poussant encore faiblement au milieu des vices de la civilisation : le bouquet de romarin que nos chefs décédés emportent avec eux au tombeau, prend quelquefois racine sur l'argile même de l'homme, et végète jusque dans la main des morts.

« J'avoue qu'après de telles expériences, je fus prêt à renoncer à mes études, à retourner chez Ononthio. En vain je cherchais ta nation et des mœurs, et je ne trou-

vais ni les secondes ni la première. La nature me semblait renversée; je ne la découvrais dans la société, que comme ces objets dont on voit les images *inverties* dans les eaux. Génie propice, qui arrêtâtes mes pas, qui m'engageâtes à continuer mes recherches, puissiez-vous, en récompense des faveurs que vous m'avez faites, puissiez-vous approcher le plus près du Grand Esprit! Sans vous, sans votre conseil, je ne serais pas ce que je suis, je n'aurais pas connu un homme qui m'a réconcilié avec les hommes, et de qui mes cheveux blancs tiennent le peu de sagesse qui les couronne.

« Je marchais le cœur serré, la tête baissée, lorsque la voix de deux esclaves qui causaient à la porte d'une cabane, me tira de ma rêverie. Mon premier mouvement fut de m'éloigner, mais, frappé de l'air d'honnêteté des deux esclaves, je me sentis disposé à faire une dernière tentative. Je m'avançai donc, et, m'adressant au plus

vieux des serviteurs : « Va, » lui dis-je, « apprendre à ton maître qu'un guerrier « étranger a faim. »

« L'esclave me regarda avec étonnement, mais je ne vis point l'impudence et la bassesse dans ses regards. Sans me répondre, il entra précipitamment dans les cours de la cabane, et, revenant quelques moments après tout hors d'haleine, il me dit : « Sei- « gneur Sauvage, mon maître vous prie de « lui faire l'honneur d'entrer. » Je suivis aussitôt le bon esclave.

« Nous montons les degrés de marbre qui circulaient autour d'une rampe de bronze. Nous traversons plusieurs huttes où régnait, avec la paix, une demi-lumière, et nous arrivons enfin à une cabane pleine de colliers[1]. Là, je vis un homme occupé à tracer sur des feuilles les signes de ses pensées. Il était assez maigre, et d'une taille élevée : un air de bonté intelligente était répandu sur son visage; l'expression

1. De livres, de papiers, etc. Une bibliothèque.

de ses yeux ne se saurait décrire : c'était un mélange de génie et de tendresse, une beauté, ne sais laquelle, que jamais peintre n'a pu exprimer. Ainsi me le raconta depuis Ononthio.

« Chactas, » me dit l'homme en se levant aussitôt qu'il m'aperçut, « nous ne sommes « déjà plus des étrangers l'un à l'autre. Un « de mes parents qui a prêché notre sainte « religion en Amérique, se hâta de m'écrire « lorsque vous fûtes si injustement arrêté. « Je sollicitai, de concert avec le gouver- « neur du Canada, votre délivrance, et « nous avons eu le bonheur de l'obtenir. Je « vous ai vu depuis à Versailles, et, d'après « le portrait qu'on m'a fait de vous, il me « serait difficile de vous méconnaître. Je « vous avouerai d'ailleurs que la manière « dont vous venez par hasard de me faire « demander l'hospitalité, m'a singulière- « ment touché; car, » ajouta-t-il avec un léger sourire, « je suis moi-même un peu « Sauvage. »

— « Serais-tu, » m'écriai-je aussitôt,

« ce généreux chef de la prière qui s'est in-
« téressé à ma liberté et à celle de mes
« frères? Puisse le Grand Esprit te récom-
« penser! Je ne t'ai vu encore qu'un mo-
« ment, mais je sens que je t'aime et te
« respecte déjà comme un Sachem. »

« Mon hôte me prenant par la main, me fit asseoir avec lui auprès d'une table. On servit le pain et le vin, la force de l'homme. Les esclaves s'étant retirés pleins de vénération pour leur maître, je commençai à échanger les paroles de la confiance avec le serviteur des autels.

« Chactas, » me dit-il, « nous sommes
« nés dans des pays bien éloignés l'un de
« l'autre, mais croyez-vous qu'il y ait entre
« les hommes de grandes différences de
« vertus, et conséquemment de bonheur?

« Je lui répondis : « Mon père, à te parler
« sans détour, je crois les hommes de ton
« pays plus malheureux que ceux du mien.
« Ils s'enorgueillissent de leurs arts et rient
« de notre ignorance; mais si toute la vie se
« borne à quelques jours, qu'importe que

« nous ayons accompli le voyage dans un « petit canot d'écorce, ou sur une grande « pirogue chargée de lianes et de machines? « Le canot même est préférable, car il « voyage sur le fleuve le long de la terre où « il peut trouver mille abris; la pirogue eu- « ropéenne voyage sur un lac orageux où « les ports sont rares, les écueils fréquents, « et où souvent on ne peut jeter l'ancre, à « cause de la profondeur de l'abîme.

« Les arts ne font donc rien à la félicité « de la vie, et c'est là pourtant le seul « point où vous paraissez l'emporter sur « nous. J'ai été ce matin témoin d'un spec- « tacle exécrable, qui seul déciderait la « question en faveur de mes bois. Je viens « de frapper à la porte du riche et à celle « du pauvre : les esclaves du riche m'ont « repoussé, le pauvre n'est lui-même qu'un « esclave.

« Jusqu'à présent j'avais eu la simplicité « de croire que je n'avais point encore vu « ta nation; ma dernière course m'a donné « d'autres idées. Je commence à entrevoir

« que ce mélange odieux de rangs et de « fortunes, d'opulence extraordinaire et de « privations excessives, de crime impuni et « d'innocence sacrifiée, forme en Europe « ce qu'on appelle la société. Il n'en est pas « de même parmi nous ; entre les huttes « des Iroquois, tu ne trouveras ni Grands, « ni petits, ni riches, ni pauvres; partout « le repos du cœur et la liberté de l'homme. » Ici, je fis le mieux qu'il me fut possible la peinture de notre bonheur, et je finis, comme à l'ordinaire, par inviter mon hôte à se faire Sauvage.

« Il m'avait écouté avec la plus grande attention : le tableau de notre félicité le toucha : « Mon enfant, » me dit-il, « je me « confirme dans ma première pensée : les « hommes de tous les pays, quand ils ont « le cœur pur, se ressemblent, car c'est « Dieu alors qui parle en eux, Dieu qui est « toujours le même. Le vice seul établit « entre nous des différences hideuses : la « beauté n'est qu'une ; il y a mille laideurs. « Si jamais je trace le tableau d'une vie

« heureuse et sauvage, j'emploierai les cou-
« leurs sous lesquelles vous me la venez de
« peindre.

« Mais, Chactas, je crains que dans vos
« opinions vous n'apportiez un peu de pré-
« jugés, car les Indiens en ont comme les
« autres hommes. Il arrive un temps où le
« genre humain trop multiplié ne peut plus
« exister par la chasse : il faut alors avoir
« recours à la culture. La culture entraîne
« des lois, les lois des abus. Serait-il rai-
« sonnable de dire qu'il ne faut point de
« lois, parce qu'il y a des abus? Serait-il
« sensé de supposer que Dieu a rendu la
« condition sociale la pire de toutes, lors-
« que cette condition paraît être l'état uni-
« versel des hommes?

« Ce qui vous blesse, sincère Sauvage,
« ce sont nos travaux, l'inégalité de nos
« rangs, enfin cette violation du droit na-
« turel, qui fait que vous nous regardez
« comme des esclaves infiniment malheu-
« reux : ainsi votre mépris pour nous tombe
« en partie sur nos souffrances. Mais, mon

« fils, s'il existait une félicité relative dont « vous n'avez ni ne pouvez avoir aucune « idée; si le laboureur à son sillon, l'arti-« san dans son atelier, goûtaient des biens « supérieurs à ceux que vous trouvez dans « vos forêts, il faudrait donc retrancher « d'abord de votre mépris tout ce que vous « donnez de ce mépris à nos prétendues « misères.

« Comment vous expliquerai-je ensuite « ce sixième sens où les cinq autres vien-« nent se confondre, le sens des beaux-arts? « Les arts nous rapprochent de la Divinité; « ils nous font entrevoir une perfection au-« dessus de la nature, et qui n'existe que « dans notre intelligence. Si vous m'objec-« tiez que les jouissances dont je parle sont « vraisemblablement inconnues de la classe « indigente de nos villes, je vous répon-« drais qu'il est d'autres plaisirs sociaux « accordés à tous : ces plaisirs sont ceux du « cœur.

« Chez vous les attachements de la fa-

« mille ne sont fondés que sur des rapports « intéressés de secours accordés et rendus : « chez nous, la société change ces rapports « en sentiments. On s'aime pour s'aimer; « on commerce d'ames; on arrive au bout « de sa carrière à travers une vie pleine « d'amour. Est-il un labeur pénible à celui « qui travaille pour un père, une mère, un « frère, une sœur? Non, Chactas, il n'en « est point; et, tout considéré, il me sem-« ble que l'on peut tirer de la civilisation « autant de bonheur que de l'état sauvage. « L'or n'existe pas toujours sous sa forme « primitive, tel qu'on le trouve dans les « mines de votre Amérique : souvent il est « façonné, filé, fondu en mille manières; « mais c'est toujours de l'or.

« La condition politique qui nous courbe « vers la terre, qui oblige l'un à se sacrifier « à l'autre, qui fait des pauvres et des ri-« ches, qui semble, en un mot, dégrader « l'homme, est précisément ce qui l'élève : « la générosité, la pitié céleste, l'amour vé-

« ritable, le courage dans l'adversité, toutes
« ces choses divines sont nées de cette con-
« dition politique. Le citoyen charitable
« qui va chercher, pour la secourir, l'hu-
« manité souffrante dans les lieux où elle
« se cache, peut-il être un objet de mépris?
« Le prêtre vertueux qui naguère trempait
« vos fers de ses larmes, sera-t-il frappé de
« vos dédains? L'homme qui, pendant de
« longues années, a lutté contre le malheur;
« qui a supporté sans se plaindre toutes les
« sortes de misères, est-il moins admirable
« dans sa force que le prisonnier sauvage,
« dont le mérite se réduit à braver quelques
« heures de tourments?

« Si les vertus sont des émanations du
« Tout-Puissant; si elles sont nécessaire-
« ment plus nombreuses dans l'ordre social
« que dans l'ordre naturel, l'état de société,
« qui nous rapproche davantage de la Di-
« vinité, est donc un état supérieur à celui
« de nature.

« Il est parmi nous d'ardents amis de leur

« patrie, des cœurs nobles et désintéressés,
« des courages magnanimes, des ames ca-
« pables d'atteindre à ce qu'il y a de plus
« grand. Songeons, quand nous voyons un
« misérable, non à ses haillons, non à son
« air humilié et timide, mais aux sacrifices
« qu'il fait, aux vertus quotidiennes qu'il
« est obligé de reprendre chaque matin avec
« ses pauvres vêtements, pour affronter les
« tempêtes de la journée! Alors, loin de
« le regarder comme un être vil, vous lui
« porterez respect. Et s'il existait dans la
« société un homme qui en possédât les
« vertus sans en avoir les vices, serait-ce à
« cet homme que vous oseriez comparer le
« Sauvage? En paraissant tous les deux au
« tribunal du Dieu des chrétiens, du Dieu
« véritable, quelle serait la sentence du
« juge? Toi, » dirait-il au Sauvage, « tu ne
« fis point de mal, mais tu ne fis point de
« bien. Qu'il passe à ma droite, celui qui
« vêtit l'orphelin, qui protégea la veuve,
« qui réchauffa le vieillard, qui donna à

« manger au Lazare, car c'est ainsi que j'en « agis, lorsque j'habitais entre les hom- « mes [1]. »

« Ici le chef de la prière cessa de se faire entendre. Le miel distillait de ses lèvres; l'air se calmait autour de lui à mesure qu'il parlait. Ce qu'il faisait éprouver n'était pas des transports, mais une succession de sentiments paisibles et ineffables : il y avait dans son discours je ne sais quelle tranquille harmonie, je ne sais quelle douce lenteur, je ne sais quelle longueur de graces, qu'aucune expression ne peut rendre. Saisi de respect et d'amour, je me jetai aux pieds de ce bon Génie.

« Mon père, » lui dis-je, « tu viens de faire « de moi un nouvel homme. Les objets « s'offrent à mes yeux sous des rapports qui

1. J'avais pris autrefois quelque chose de ce dernier paragraphe pour le transporter dans un morceau littéraire, que l'on peut voir dans les *Mélanges littéraires*, tome XXI, page 410 de la première édition complète. Je n'ai pas cru devoir retrancher cette vingtaine de lignes dans le récit de Chactas : elles se trouvent ici à leur véritable place.

« m'étaient auparavant inconnus. O le plus « vénérable des Sachems, chaste et pure « hermine des vieux chênes, que ne puis-je « t'emmener dans mes forêts ! Mais je le « sens, tu n'es pas fait pour habiter parmi « les Sauvages ; ta place est chez un peuple « où l'on peut admirer ton génie et jouir « de tes vertus. Je vais bientôt rentrer dans « les déserts du Nouveau-Monde ; je vais « reprendre la vie errante de l'Indien ; après « avoir conversé avec ce qu'il y a de plus « sublime dans la société, je vais entendre « les paroles de ce qu'il y a de plus simple « dans la nature : mais quels que soient « les lieux où le Grand Esprit conduise « mes pas, sous l'arbre, au bord du fleuve, « sur le rocher, je rappellerai tes leçons, et je « tâcherai de devenir sage de ta sagesse. »

— « Mon fils, » me répondit mon hôte en me relevant, « chaque homme se doit à sa « patrie : mon devoir me retient sur ces « bords pour y faire le peu de bien dont je « suis capable, le vôtre est de retourner « dans votre pays. Dieu se sert souvent de

« l'adversité comme d'un marchepied pour « nous élever; il a permis contre vous une « injustice afin de vous rendre meilleur. « Partez, Chactas; allez retrouver votre « cabane; moins heureux que vous, je suis « enchaîné dans un palais. Si je vous ai « inspiré quelque estime, répandez-la sur « ma nation, de même que je chéris la « vôtre; devenez parmi vos compatriotes « le protecteur des Français. N'oubliez pas « que, tous tant que nous sommes, nous « méritons plus de pitié que de mépris : « Dieu a fait l'homme comme un épi de « blé; sa tige est fragile et se tourmente « au moindre souffle, mais son grain est « excellent.

« Souvenez-vous enfin, Chactas, que si « les habitants de votre pays ne sont en- « core qu'à la base de l'échelle sociale, les « Français sont loin d'être arrivés au som- « met: dans la progression des lumières « croissantes, nous paraîtrons nous-mêmes « des Barbares à nos arrière-neveux. Ne « vous irritez donc point contre cette civi-

« lisation qui peut-être un jour envahis-
« sant vos forêts, les remplira d'un peuple
« où la liberté de l'homme policé s'unira à
« l'indépendance de l'homme sauvage. »

« Le chef de la prière se leva; nous marchâmes lentement vers la porte. « Je ne « suis pas ici chez moi, » me dit-il; « je « retourne au palais d'un prince dont l'é- « ducation me fut confiée. Si je puis vous « être utile, ne craignez pas de vous « adresser à mon zèle; mais vous autres « Sauvages, vous avez peu de chose à de- « mander aux Rois. »

« Je répondis : « Ta bonté m'enhardit; « je laisse en France un père qui languit « dans l'adversité. Demande son nom à « toutes les infortunes soulagées, elles te « diront qu'il s'appelle Lopez. »

« A ces paroles, que je prononçai d'une voix altérée, un Génie porta les larmes que j'avais aux yeux dans ceux de mon hôte. Cet hôte plein de bonté m'apprit que le chef de la prière qui visitait mes chaînes à Marseille, lui avait raconté les traverses

de mon ami, et les liens qui m'unissaient à cet Espagnol; que déjà Lopez était à l'abri de l'indigence, et qu'il retournerait bientôt riche et heureux dans sa vieille patrie. On avait même adouci le sort d'Honfroy, mon compagnon de boulet.

« Ces mots inondèrent mon cœur d'un torrent de joie, et la vivacité de ma reconnaissance m'ôta la force de l'exprimer. Cependant l'homme miséricordieux avait tiré un cordon qui correspondait à un écho d'airain; à la voix de cet écho, les esclaves accoururent, et nous conduisirent aux degrés de marbre. Là, je dis un dernier adieu au pasteur des peuples; je pleurais comme un Européen. Je brisai mon calumet en signe de deuil, et j'entonnai à demi-voix le chant de l'absence : « Bénissez cette « cabane hospitalière, ô Génie des fleuves « errants! que l'herbe ne couvre jamais le « sentier qui mène à ses portes, jour et nuit « ouvertes au voyageur! »

« Tandis que ma voix attendrie résonnait sous le vestibule, le prêtre, les yeux

levés vers le ciel, offrait à Dieu sa prière. Les serviteurs tombèrent à genoux, et reçurent la bénédiction que le sacrificateur pacifique répandit sur moi. Alors, dans un grand désordre, je descendis précipitamment les degrés. Parvenu au dernier marbre, je levai la tête et j'aperçus mon hôte[1] qui, penché sur les fleurs de bronze, me suivait complaisamment de ses regards : bientôt il se retira, comme s'il se sentait trop ému. Je restai quelque temps immobile dans l'espérance de le revoir, mais le retentissement des portes que j'entendis se fermer, m'avertit qu'il était temps de m'arracher de ce lieu. Dans la cour et sous les péristyles, une foule indigente attendait les bienfaits du maître charitable : je joignis mes vœux à ceux que faisaient pour lui tant d'infortunés, et je sortis de cette cabane, plein de reconnaissance, d'admiration et d'amour.

« Onontlio reçut enfin l'ordre de son

1. Fénélon.

départ et du nôtre. Nous quittâmes Paris pour nous rendre à un golfe du lac sans rivages[1]. Comme notre traîneau passait sur un pont d'où l'on découvrait la file prolongée des cabanes du grand village, je m'écriai : « Adieu terre des palais et des « arts ! adieu terre sacrée où j'aurais voulu « passer ma vie, si les tombeaux de mes « ancêtres ne s'élevaient loin d'ici ! »

« Je me laissai retomber au fond du traîneau. Oui, mon fils, j'éprouvai de vifs regrets en quittant la France : il y a quelque chose dans l'air de ton pays que l'on ne sent point ailleurs, et qui ferait oublier à un Sauvage même ses foyers paternels.

« Nous fîmes un voyage charmant jusqu'au port où nous attendaient les vaisseaux. Nous roulâmes d'abord sur des chaussées bordées d'arbres à perte de vue; ensuite nous descendîmes au bord d'un fleuve[2] qui coulait dans un vallon en-

1. La mer.

2. La Loire.

chanté. On ne voyait que des laboureurs qui creusaient des sillons, ou des bergers qui paissaient des troupeaux. Là le vigneron effeuillait le cep sur une colline pierreuse; ici, le cultivateur appuyait les branches du pommier trop chargé; plus loin, des paysannes chassaient devant elles l'âne paresseux qui portait le lait et les fruits à la ville, tandis que des barques, traînées par de forts chevaux, rebroussaient le cours du fleuve. Des étrangers, des gens de guerre, des commerçants, allaient et venaient sur toutes les voies publiques. Les coteaux étaient couronnés de riants villages ou de châteaux solitaires. Les tours des cités apparaissaient dans les lointains; des fumées s'élevaient du milieu des arbres: on voyait se dérouler la brillante écharpe des campagnes, toute drapée de l'azur des fleuves, de l'or des moissons, de la pourpre des vignes, et de la verdure des prés et des bois.

« Onontbio me disait : « Tu vois ici, « Chactas, l'excuse des fêtes de Versailles : « dans toute l'étendue de la France, c'est

« la même richesse; les travaux seulement « et les paysages diffèrent, car ce royaume « renferme dans son sein tout ce qui peut « servir aux besoins ou aux délices de la « vie. L'attention que l'œil du maître donne « à l'agriculture, s'étend sur les autres par- « ties de l'État : nous avons été chercher « jusque dans les pays étrangers, les hom- « mes qui pouvaient faire fleurir le com- « merce et les manufactures. Ce Roi qui t'a « paru si superbe, si occupé de ses plai- « sirs, travaille laborieusement avec ses « Sachems; il entre jusque dans les moin- « dres détails. Le plus petit citoyen lui peut « soumettre des plans et obtenir audience « de lui : de la même main qui protège les « arts et fait céder l'Europe à nos armes, « il corrige les lois et introduit l'unité dans « nos coutumes.

« Il est trois choses que les ennemis de « ce siècle lui reprochent : le faste des mo- « numents et des fêtes, l'excès des impôts, « l'injustice des guerres.

« Quant à nos fêtes, ce n'est pas aux « Français à en faire un crime à leur souverain : elles sont dans nos mœurs, et « elles ont contribué à imprimer à notre « âge cette grandeur que le temps n'effacera point. Nous sommes devenus la « première nation du monde par nos édifices et par nos jeux, comme le furent « jadis, par les mêmes pompes, les habitants d'un pays appelé la Grèce.

« Le reproche relatif à l'accroissement « de l'impôt n'a aucun fondement raisonnable : nul royaume ne paie moins à son « gouvernement en proportion de sa fertilité, que la France.

« Il est malheureux qu'on ne puisse aussi « facilement nous justifier du reproche fait « à notre ambition. Mais, belliqueux Sauvage, tu le sais, est-il beaucoup de guerres « dont les motifs soient équitables ? Louis a « révélé à la France le secret de ses forces, « il a prouvé qu'elle se peut rire des ligues « de l'Europe jalouse. Après tout, les étran-

« gers qui cherchent à rabaisser notre gloire,
« doivent cependant ce qu'ils sont à notre
« génie. Louis est moins le législateur de
« la France, que celui de l'Europe. Des-
« cendez sur les rivages d'Albion, pénétrez
« dans les forêts de la Germanie, franchis-
« sez les Alpes ou les Pyrénées, partout
« vous reconnaîtrez qu'on a suivi nos édits
« pour la justice, nos réglements pour la
« marine, nos ordonnances pour l'armée,
« nos institutions pour la police des che-
« mins et des villes : jusqu'à nos mœurs et
« nos habits, tout a été servilement copié.
« Telle nation qui dans son orgueil se vante
« aujourd'hui de ses établissements publics,
« en a emprunté l'idée à notre nation. Vous
« ne pouvez faire un pas chez les étrangers,
« sans retrouver la France mutilée : Louis
« est venu après des siècles de barbarie, et
« il a créé le monde civilisé. »

« Après six jours de voyage nous arrivâmes au bord de la grande eau salée. Nous passâmes une lune entière à attendre des

vents favorables. Je contemplai avec étonnement ce port[1] qui venait d'être construit dans le lac qui marche[2], de même que j'avais vu cet autre[3] port du lac immobile[4], auquel le Manitou de la nécessité m'avait contraint de travailler. Je visitai les arsenaux et les bassins; je n'eus pas moins de sujet d'admirer le génie de ta nation dans ces arts nouveaux pour elle, que dans ceux où depuis long-temps elle était exercée. Une activité générale régnait dans le port et dans la ville : on voyait sortir des vaisseaux qui emportaient des colonies aux extrémités du monde, en même temps que des flottes rapportaient à la France les richesses des terres les plus éloignées. Un matelot embrassait sa mère sur la grève, au retour d'une longue course; un autre recevait en s'embarquant les adieux de sa

1. Rochefort.
2. L'Océan.
3. Toulon.
4. La Méditerranée.

femme. Onze mille guerriers des troupes d'Areskoui[1], cent soixante-six mille enfants des mers, mille jeunes fils de vieux marins, instruits dans les hautes sciences de Michabou[2], cent quatre-vingt-dix-huit monstres nageants[3] qui vomissaient des feux par soixante bouches, trente galères dont je dois me souvenir, vous rendaient alors les dominateurs des flots, comme vous étiez les maîtres de la terre.

« Enfin le Grand Esprit envoya le vent du milieu du jour qui nous était favorable : l'ordre du départ est proclamé ; on s'embarque en tumulte. De petits canots nous portent aux grands navires ; nous arrivons sous leurs flancs ; nous y demeurons quelque temps balancés par la lame grossie : nous montons sur les machines flottantes à l'aide de cordes qu'on nous jette. A peine avons-nous atteint le bord que nos matelots, comme des oiseaux de la tempête, se

1. Génie de la guerre.

2. Génie de la mer.

3. Vaisseaux de guerre.

répandent sur les vergues. La foudre [1], sortant du vaisseau d'Onontbio, donne le signal au reste de la flotte : tous les vaisseaux, avec de longs efforts, arrachent leur pied [2] d'airain des vases tenaces. La double serre ne s'est pas plus tôt déprise de la chevelure de l'abîme, qu'un mouvement se fait sentir dans le corps entier du vaisseau. Les bâtiments se couvrent de leurs voiles : les plus basses, déployées dans toute leur largeur, s'arrondissent comme de vastes cylindres ; les plus élevées, comprimées dans leur milieu, ressemblent aux mamelles gonflées d'une jeune mère. Le pavillon sans tache de la France se déroule sur les haleines harmonieuses du matin. Alors de la flotte épandue s'élève un chœur qui salue par trois cris d'amour, les rivages de la patrie. A ce dernier signal, nos coursiers marins déploient leurs dernières ailes, s'animent d'un souffle

1. Le canon.

2. L'ancre.

plus impétueux, et, s'excitant mutuellement dans la carrière, ils labourent à grand bruit le champ des mers.

« Les transports de la joie ne descendirent point dans mon cœur à ce départ de la contrée des mille cabanes. J'avais perdu Atala; je quittais Lopez; le pays des belliqueuses nations du Canada n'était pas celui qui m'avait vu naître : sorti presque enfant de la terre des sassafras, que retrouverais-je dans la hutte de mes aïeux, si jamais les Génies bienfaisants me permettaient de rentrer sous son écorce?

« La scène imposante que j'avais sous les yeux, servait à nourrir ma mélancolie : je ne pouvais me rassasier du spectacle de l'Océan. Ma retraite favorite, lorsque je voulais méditer durant le jour, était la cabane grillée [1] du grand mât de notre navire, où je montais et m'asseyais, dominant les vagues au-dessous de moi. La nuit, renfermé dans ma couche étroite, je prêtais

1. La hune.

l'oreille au bruit de l'eau qui coulait le long du bord : je n'avais qu'à déployer le bras pour atteindre de mon lit à mon cercueil.

« Cependant le cristal des eaux que nous avaient donné les rochers de la France, commençait à s'altérer. On résolut d'aborder aux îles non loin desquelles les vaisseaux se trouvaient alors. Nous saluons les génies de ces terres propices ; nous laissons derrière nous Fayal enivrée de ses vins, Tercère aux moissons parfumées, Santa-Crux qui ignore les forêts, et Pico dont la tête porte une chevelure de feu. Comme une troupe de colombes passagères, notre flotte vient ployer ses ailes sous les rivages de la plus solitaire des filles de l'Océan.

« Quelques marins étant descendus à terre, je les suivis ; tandis qu'ils s'arrêtaient au bord d'une source, je m'égarai sur les grèves et je parvins à l'entrée d'un bois de figuiers sauvages : la mer se brisait en gémissant à leurs pieds, et dans leurs cimes on entendait le sifflement aride du vent du

nord. Saisi de je ne sais quelle horreur, je pénètre dans l'épaisseur de ce bois, à travers les sables blancs et les joncs stériles. Arrivé à l'extrémité opposée, mes yeux découvrent une statue portée sur un cheval de bronze: de sa main droite, elle montrait les régions du couchant [1].

« J'approche de ce monument extraordinaire. Sur sa base baignée de l'écume des flots étaient gravés des caractères inconnus: la mousse et le salpêtre des mers rongeaient la surface du bronze antique; l'alcyon perché sur le casque du colosse y jetait, par intervalles, des voix langoureuses; des coquillages se collaient aux flancs et aux crins du coursier, et lorsqu'on approchait l'oreille de ses naseaux ouverts, on croyait ouïr des rumeurs confuses. Je ne sais si jamais rien de plus étonnant s'est présenté à la vue et à l'imagination d'un mortel.

« Quel dieu ou quel homme éleva ce monument? quel siècle, quelle nation le plaça

1. Tradition historique.

sur ces rivages? qu'enseigne-t-il par sa main déployée? Veut-il prédire quelque grande révolution sur le globe, laquelle viendra de l'Occident? Est-ce le Génie même de ces mers qui garde son empire et menace quiconque oserait y pénétrer?

« A l'aspect de ce monument qui m'annonçait un noir océan de siècles écoulés, je sentis l'impuissance et la rapidité des jours de l'homme. Tout nous échappe dans le passé et dans l'avenir; sortis du néant pour arriver au tombeau, à peine connaissons-nous le moment de notre existence.

« Je m'empressai de retourner aux vaisseaux, et de raconter à Ononthio la découverte que j'avais faite. Il se préparait à visiter avec moi cette merveille, mais une tempête s'éleva, et la flotte fut obligée de gagner la haute mer.

« Bientôt cette flotte est dispersée. Demeuré seul et chassé par le souffle du midi, notre vaisseau, pendant douze nuits entières, vole sur les vagues troublées. Nous arrivons dans ces parages où Michabou fait

paître ses innombrables troupeaux [1]. Une brume froide et humide enveloppe la mer et le ciel; les flots glapissent dans les ténèbres; un bourdonnement continu sort des cordages du vaisseau dont toutes les voiles sont ployées; la lame couvre et découvre sans cesse le pont inondé; des feux sinistres voltigent sur les vergues, et, en dépit de nos efforts, la houle qui grossit nous pousse sur l'île des Esquimaux [2].

« J'avais, ô mon fils, été coupable d'un souhait téméraire : j'avais appelé de mes vœux le spectacle d'une tempête. Qu'il est insensé celui qui désire être témoin de la colère des Génies ! Déjà nous avions été le jouet des mers, autant de jours qu'un étranger peut en passer dans une cabane avant que son hôte lui demande le nom de ses aïeux : le soleil avait disparu pour la sixième fois. La nuit était horrible : j'étais couché dans mon hamac agité; je prêtais l'oreille

1. Le banc de Terre-Neuve.

2. Terre-Neuve.

aux coups des vagues qui ébranlaient la structure du vaisseau : tout à coup j'entends courir sur le pont, et des paquets de cordages tomber; j'éprouve en même temps le mouvement que l'on ressent lorsqu'un vaisseau vire de bord. Le couvercle de l'entre-pont s'ouvre, et une voix appelle le capitaine. Cette voix solitaire au milieu de la nuit et de la tempête avait quelque chose qui faisait frémir. Je me dresse sur ma couche; il me semble ouïr des marins discutant le gisement d'une terre que l'on avait en vue. Je monte sur le pont : Ononthio et les passagers s'y trouvaient déjà rassemblés.

« En mettant la tête hors de l'entre-pont, je fus frappé d'un spectacle affreux, mais sublime. A la lueur de la lune qui sortait de temps en temps des nuages, on découvrait sur les deux bords du navire, à travers une brume jaune et immobile, des côtes sauvages. La mer élevait ses flots comme des monts dans le canal où nous étions engouffrés. Tantôt les vagues se couvraient

d'écume et d'étincelles; tantôt elles n'offraient plus qu'une surface huileuse, marbrée de taches noires, cuivrées ou verdâtres, selon la couleur des bas-fonds sur lesquels elles mugissaient : quelquefois une lame monstrueuse venait roulant sur elle-même sans se briser, comme une mer qui envahissait les flots d'une autre mer. Pendant un moment le bruit de l'abîme et celui des vents étaient confondus; le moment d'après, on distinguait le fracas des courants, le sifflement des rescifs, la triste voix de la lame lointaine. De la concavité du bâtiment sortaient des bruits qui faisaient battre le cœur au plus intrépide. La proue du navire coupait la masse épaisse des vagues avec un froissement affreux; et au gouvernail, des torrents d'eau s'écoulaient en tourbillonnant comme au débouché d'une écluse. Au milieu de ce fracas, rien n'était peut-être plus alarmant qu'un murmure sourd, pareil à celui d'un vase qui se remplit.

« Cependant des cartes, des compas, des

instruments de toutes les sortes, étaient étendus à nos pieds. Chacun parlait diversement de cette terre où était assis sur un écueil le Génie du naufrage. Le pilote déclara que le naufrage était inévitable. Alors l'aumônier du vaisseau lut à haute voix la prière qui porte, dans un tourbillon, l'ame du marin au Dieu des tempêtes. Je remarquai que des passagers allaient chercher ce qu'ils avaient de plus précieux pour le sauver : l'espérance est comme la Montagne Bleue dans les Florides : de ses hauts sommets le chasseur découvre un pays enchanté, et il oublie les précipices qui l'en séparent. Moi et les autres chefs sauvages, nous prîmes un poignard pour nous défendre, et un fer tranchant pour couper un arc et tailler une flèche. Hors la vie, qu'avions-nous à perdre? Le flot qui nous jetait sur une côte inhabitée nous rendait à notre bonheur : l'homme nu saluait le désert et rentrait en possession de son empire.

« Il plut à la souveraine sagesse de sauver le vaisseau, mais la même vague qui

le poussa hors des écueils, emporta l'un de ses mâts et me jeta dans l'abîme : j'y tombai comme un oiseau de mer qui se précipite sur sa proie. En un clin d'œil le vaisseau, chassé par les vents, parut à une immense distance de moi; il ne pouvait s'arrêter sans s'exposer une seconde fois au naufrage, et il fut contraint de m'abandonner. Perdant tout espoir de le rejoindre, je commençai à nager vers la côte éloignée. »

LIVRE HUITIÈME.

« Les premiers pas du matin s'étaient imprimés en taches rougeâtres dans les nuages de la tempête, lorsque couvert de l'écume des flots j'abordai au rivage. Courant sur les limons verdis, tout hérissés des pyramides de l'insecte des sables, je me dérobe à la fureur du Génie des eaux. A quelque distance s'offrait une grotte dont l'entrée était fermée par des framboisiers. J'écarte les broussailles et pénètre sous la voûte du rocher, où je fus agréablement surpris d'entendre couler une fontaine. Je puisai de l'eau dans le creux de ma main, et faisant une libation : « Qui que tu sois, » m'écriai-je, « Manitou de cette grotte, ne « repousse pas un suppliant que le Grand « Esprit a jeté sur tes rivages; que cette « malédiction du ciel ne t'irrite pas contre « un infortuné. Si jamais je revois la terre

« des sassafras, je te sacrifierai deux jeunes « corbeaux dont les ailes seront plus noires « que celles de la nuit. »

« Après cette prière, je me couchai sur des branches de pin : épuisé de fatigue je m'endormis aux soupirs du Sommeil qui baignait ses membres délicats dans l'eau de la fontaine.

« A l'heure où le fils des cités, couvert d'un riche manteau, se livre aux joies d'un festin servi par la main de l'abondance, je me réveillai dans ma grotte solitaire. En proie aux attaques de la faim, je me lève : comme un élan, échappé à la flèche du chasseur, croit bientôt retourner à ses forêts; près de rentrer sous leur ombrage, il rencontre une autre troupe de guerriers qui l'écartent avec des cris et le poursuivent de nouveau sur les montagnes : ainsi j'étais éloigné de ma patrie par les traits de la fortune.

« A l'instant où je sortais de la grotte, un ours blanc se présente pour y entrer; je recule quelques pas et tire mon poignard.

Le monstre poussant un mugissement, me menace de ses serres énormes, de son museau noirci et de ses yeux sanglants : il se lève et me saisit dans ses bras comme un lutteur qui cherche à renverser son adversaire. Son haleine me brûle le visage, la faim de ses dents est prête à se rassasier de ma chair ; il m'étouffe dans ses embrassements ; aussi facilement qu'ils ouvrent un coquillage au bord de la mer, ses ongles vont séparer mes épaules. J'invoque le Manitou de mes pères ; et, de la main qui me reste libre, je plonge mon poignard dans le cœur de mon ennemi. Les bras du monstre se relâchent ; il abandonne sa proie, s'affaisse, roule à terre, expire.

« Plein de joie, j'assemble des mousses et des racines à l'entrée de ma grotte. Deux cailloux me donnent le feu ; j'allume un bûcher dont la flamme et la fumée s'élèvent au-dessus des bois. Je dépouille la victime, je la mets en pièces, je brûle les filets de la langue et les portions consacrées aux Génies : je prends soin de ne point briser les

os, et je fais rôtir les morceaux les plus succulents. Je m'assieds sur des pierres polies par la douce lime des eaux; je commence un repas avec l'hostie de la destinée, avec des cressons piquants et des mousses de roches aussi tendres que les entrailles d'un jeune chevreuil. La solitude de la terre et de la mer était assise à ma table: Je découvrais à l'horizon, non sans une sorte d'agréable tristesse, les voiles du vaisseau où j'avais fait naufrage.

« L'abondance ayant chassé la faim, et la nuit étant revenue sur la terre, je me retirai de nouveau au fond de l'antre, avec la fourrure du monstre que j'avais terrassé. Je remerciai le Grand Esprit qui m'avait fait Sauvage, et qui me donnait dans ce moment tant d'avantages sur l'homme policé. Mes pieds étaient rapides, mon bras vigoureux, ma vie habituée aux déserts: un génie ami des enfants, le Sommeil, fils de l'Innocence et de la Nuit, ferma mes yeux, et je bus le frais sumac du Meschacebé dans la coupe dorée des Songes.

« Les sifflements du courlis et le cri de la barnacle perchée sur les framboisiers de la grotte, m'annoncèrent le retour du matin : je sors. Je suspends par des racines de fraisiers, les restes de la victime à mes épaules ; j'arme mon bras d'une branche de pin ; je me fais une ceinture de joncs où je place mon poignard, et comme un lion marin je m'avance le long des flots.

« Pendant mon séjour chez les Cinq-Nations Iroquoises, le commerce et la guerre m'avaient conduit chez les Esquimaux, et j'avais appris quelque chose de la langue de ce peuple. Je savais que l'île[1] de mon naufrage s'approchait, dans la région de l'étoile immobile[2], des côtes du Labrador : je cherchai donc à remonter vers ce détroit.

« Je marchai autant de nuits qu'une jeune femme, qui n'a point encore nourri de premier né, reste dans le doute sur le fruit que son sein a conçu : craignant de trom-

1. Terre-Neuve.
2. L'Étoile polaire.

per son époux, elle ne confie ses tendres espérances qu'à sa mère; mais aux défaillances de cette femme, annonces mystérieuses de l'homme, à son secret qui éclate dans ses regards, le père devine son bonheur, et tombant à genoux, offre au Grand Esprit son fils à naître.

« Je traversai des vallées de pierres revêtues de mousse, et au fond desquelles coulaient des torrents d'eau demi-glacée: des bouquets de frambroisiers, quelques bouleaux, une multitude d'étangs salés couverts de toutes sortes d'oiseaux de mer, variaient la tristesse de la scène. Ces oiseaux me procuraient une abondante nourriture, et des fraises, des oseilles, des racines, ajoutaient à la délicatesse de mes banquets.

« Déjà mes pas étaient arrivés au détroit des tempêtes. Les côtes du Labrador se montraient quelquefois par-delà les flots au coucher et au lever du soleil. Dans l'espoir de rencontrer quelque navigateur, je cheminais le long des grèves; mais lorsque

j'avais franchi des caps orageux, je n'apercevais qu'une suite de promontoires aussi solitaires que les premiers.

« Un jour j'étais assis sous un pin : les flots étaient devant moi ; je m'entretenais avec les vents de la mer et les tombeaux de mes ancêtres. Une brise froide s'élève des régions du Nord, et un reflet lumineux voltige sous la voûte du ciel. Je découvre une montagne de glace flottante ; poussée par le vent, elle s'approche de la rive. Manitou du foyer de ma cabane ! dites quel fut mon étonnement lorsqu'une voix sortant de l'écueil mobile, vint frapper mon oreille. Cette voix chantait ces paroles, dans la langue des Esquimaux :

« Salut, Esprit des tempêtes, salut, ô
« le plus beau des fils de l'Océan !

« Descends de ta colline où l'importun
« soleil ne luit jamais, descends, charmante
« Élina ! Embarquons-nous sur cette glace.
« Les courants nous emportent en pleine
« mer ; les loups marins viennent se livrer
« à l'amour sur la même glace que nous.

« Sois-moi propice, Esprit des tempêtes, « ô le plus beau des fils de l'Océan !

« Élina, je darderai pour toi la baleine ; « je te ferai un bandeau pour garantir tes « beaux yeux de l'éclat des neiges ; je te « creuserai une demeure sous la terre pour « y habiter avec un feu de mousse ; je te « donnerai trente tuniques impénétrables « aux eaux de la mer. Viens sur le sommet « de notre rocher flottant. Nos amours y « seront enchaînées par les vents, au milieu « des nuages, et de l'écume des flots.

« Salut, Esprit des tempêtes, ô le plus « beau des fils de l'Océan ! »

« Tel était ce chant extraordinaire. Couvrant mes yeux de ma main, et jetant dans les flots une partie de mon vêtement, je m'écriai : « Divinité de cette mer dont je « viens d'entendre la voix, soyez-moi pro« pice ; favorisez mon retour. » Aucune réponse ne sortit de la montagne qui vint s'échouer sur les sables à quelque distance du lieu où j'étais assis.

« J'en vis bientôt descendre un homme

et une femme vêtus de peaux de loup marin. Aux caresses qu'ils prodiguaient à un enfant, je les reconnus pour mari et femme. Ainsi l'a voulu le Grand Esprit; le bonheur est de tous les peuples et de tous les climats : le misérable Esquimaux, sur son écueil de glace, est aussi heureux que le monarque européen sur son trône; c'est le même instinct qui fait palpiter le cœur des mères et des amantes dans les neiges du Labrador et sur le duvet des cygnes de la Seine.

« Je dirige mes pas vers la femme, dans l'espérance que l'homme accourrait au secours de son épouse et de son enfant. L'Esprit qui m'inspira cette pensée ne trompa point mon attente. Le guerrier s'avance vers moi avec fureur : il était armé d'un javelot surmonté d'une dent de vache marine : ses yeux sanglants étincelaient derrière ses ingénieuses lunettes; sa barbe rousse se joignant à ses cheveux noirs lui donnait un air affreux. J'évite les premiers

coups de mon adversaire, et m'élançant sur lui, je le terrasse.

« Élina, arrêtée à quelque distance, faisait éclater les signes de la plus vive douleur; ses genoux fléchirent; elle tomba sur le rocher. Comme le pois fragile qui s'élève autour de la gerbe de maïs; sa fleur délicate se marie au blé robuste, et joint ainsi la grace à la vie utile de son époux; mais si la pierre tranchante de l'Indienne vient à moissonner l'épi, l'humble pois qu'une tige amie ne soutient plus, s'affaisse et couvre de ses grappes fanées le sol qui l'a vu naître: ainsi la jeune Sauvage était tombée sur la terre. Elle tenait embrassé son fils, tendre fleur de son sein.

« Je rassure l'Esquimaux vaincu; je le caresse en passant la main sur ses bras, comme un chasseur encourage l'animal fidèle qui le guide au fond des bois; l'Esquimaux se relève à demi, et presse mes genoux, en signe de reconnaissance et de faiblesse. Dans cette attitude il n'avait rien

de rampant à la manière de l'Europe: c'était l'homme obéissant à la nécessité.

« La femme revient de son évanouissement. Je l'appelle. Elle fait un pas vers nous, fuit, revient, et toujours resserrant le cercle, s'approche de plus en plus de son maître et de son mari. Bientôt elle met les mains à terre et s'avance ainsi jusqu'à mes pieds. Je prends l'enfant qu'elle portait sur son dos; je lui prodigue des caresses: ces caresses apprivoisèrent tellement la mère de l'enfant, qu'elle se mit à bondir de joie à mes côtés. Lorsqu'un guerrier emporte dans ses bras un chevreau qu'il a trouvé sur la montagne, la mère, traînant ses longues mamelles, et surmontant sa frayeur, suit avec de doux bêlements le ravisseur qu'elle semble craindre d'irriter contre le jeune hôte des forêts.

« Aussitôt que l'Esquimaux eut reconnu mon droit de force, il devint aussi soumis qu'il s'était montré intraitable. Je descendis la côte avec mes deux nouveaux sujets, et

je leur fis entendre que je voulais passer au Labrador.

« L'Esquimaux va prendre sur le rocher de glace des peaux de loup marin que je n'avais pas aperçues ; il les étend avec des barbes de baleine ; il en forme un long canot ; il recouvre ce canot d'une peau élastique. Il se place au milieu de cette espèce d'outre, et m'y fait entrer avec sa femme et son enfant : refermant alors la peau autour de ses reins, semblable à Michabou lui-même, il gourmande les mers.

« Un traîneau parti du grand village de tes pères, au moment où nous quittâmes l'île du naufrage, n'aurait atteint le palais de tes Rois qu'après notre arrivée aux rivages du Labrador. C'était l'heure où les coquillages des grèves s'entr'ouvrent au soleil, et la saison où les cerfs commencent à changer de parure. Les Génies me préparaient encore une nouvelle destinée : je commandais ; j'allais servir.

« Nous ne tardâmes pas à rencontrer

un parti d'Esquimaux. Ces guerriers, sans s'informer des arbres de mon pays, ni du nom de ma mère, me chargèrent de l'attirail de leurs pêches, et me contraignirent d'entrer dans un grand canot. Ils armèrent mon bras d'une rame, comme si depuis long-temps leurs Manitous eussent été en alliance avec les miens, et nous remontâmes le long des rochers du Labrador.

« Les deux époux naguère mes esclaves s'étaient embarqués avec nous; ils ne me donnèrent pas la moindre marque de pitié ou de reconnaissance : ils avaient cédé à mon pouvoir; ils trouvaient tout simple que je subisse le leur: au plus fort l'empire, au plus faible l'obéissance.

« Je me résignai à mon sort.

« Nous arrivâmes à une contrée où le soleil ne se couchait plus. Pâle et élargi, cet astre tournait tristement autour d'un ciel glacé; de rares animaux erraient sur des montagnes inconnues. D'un côté s'étendaient des champs de glaces contre lesquels se brisait une mer décolorée; de l'autre,

s'élevait une terre hâve et nue qui n'offrait qu'une morne succession de baies solitaires et de caps décharnés. Nous cherchions quelquefois un asile dans des trous de rochers, d'où les aigles marins s'envolaient avec de grands cris. J'écoutais alors le bruit des vents répétés par les échos de la caverne, et le gémissement des glaces qui se fendaient sur la rive.

« Et cependant, mon jeune ami, il est quelquefois un charme à ces régions désolées. Rien ne te peut donner une idée du moment où le soleil, touchant la terre, semblait rester immobile, et remontait ensuite dans le ciel, au lieu de descendre sous l'horizon. Les monts revêtus de neige, les vallées tapissées de la mousse blanche que broutent les rennes, les mers couvertes de baleines et semées de glaces flottantes, toute cette scène éclairée comme à la fois par les feux du couchant et par la lumière de l'aurore, brillaient des plus tendres et des plus riches couleurs : on ne savait si on assistait à la création ou à la fin du monde.

Un petit oiseau, semblable à celui qui chante la nuit dans tes bois, faisait entendre un ramage plaintif. L'amour amenait alors le sauvage Esquimaux sur le rocher où l'attendait sa compagne : ces noces de l'homme aux dernières bornes de la terre, n'étaient ni sans pompe ni sans félicité.

« Mais bientôt à une clarté perpétuelle succéda une nuit sans fin. Un soir le soleil se coucha et ne se leva plus. Une aurore stérile, qui n'enfanta point l'astre du jour, parut dans le septentrion. Nous marchions à la lueur du météore dont les flammes mouvantes et livides s'attachaient à la voûte du ciel comme à une surface onctueuse.

« Les neiges descendirent; les daims, les carribous, les oiseaux même disparurent : on voyait tous ces animaux passer et retourner vers le midi; rien n'était triste comme cette migration qui laissait l'homme seul. Quelques coups de foudre qui se prolongeaient dans des solitudes où aucun

être animé ne les pouvait entendre, semblèrent séparer les deux scènes de la vie et de la mort. La mer fixa ses flots; tout mouvement cessa, et au bruit des glaces brisées succéda un silence universel.

« Aussitôt mes hôtes s'occupèrent à bâtir des cabanes de neige : elles se composaient de deux ou trois chambres qui communiquaient ensemble par des espèces de portes abaissées. Une lampe de pierre, remplie d'huile de baleine et dont la mèche était faite d'une mousse séchée, servait à la fois à nous réchauffer et à cuire la chair des veaux marins. La voûte de ces grottes sans air, fondait en gouttes glacées; on ne pouvait vivre qu'en se pressant les uns contre les autres, et en s'abstenant, pour ainsi dire, de respirer. Mais la faim nous forçait encore de sortir de ces sépulcres de frimas : il fallait aller aux dernières limites de la mer gelée épier les troupeaux de Michabou.

« Mes hôtes avaient alors des joies si sauvages, que j'en étais moi-même épou-

vanté. Après une longue abstinence, avions-nous dardé un phoque? on le traînait sur la glace : la matrone la plus expérimentée montait sur l'animal palpitant, lui ouvrait la poitrine, lui arrachait le foie, et en buvait l'huile avec avidité. Tous les hommes, tous les enfants se jetaient sur la proie, la déchiraient avec les dents, dévoraient les chairs crues; les chiens, accourus au banquet, en partageaient les restes, et léchaient le visage ensanglanté des enfants. Le guerrier vainqueur du monstre recevait une part de la victime plus grande que celle des autres; et, lorsque gonflé de nourriture, il ne se pouvait plus repaître, sa femme, en signe d'amour, le forçait encore d'avaler d'horribles lambeaux qu'elle lui enfonçait dans la bouche. Il y avait loin de là, René, à ma visite au palais de tes Rois, et au souper chez l'élégante Ikouessen.

« Un chef des Esquimaux vint à mourir; on le laissa auprès de nous, dans une des chambres de la hutte où l'humidité causée

par les lampes, amena la dissolution du corps. Les ossements humains, ceux des dogues et les débris des poissons, étaient jetés à la porte de nos cabanes; l'été fondant le tombeau de glace qui croissait autour de ces dépouilles, les laissait pêle-mêle sur la terre.

« Un jour nous vîmes arriver sur un traîneau que tiraient six chiens à longs poils, une famille alliée à celle dont j'étais l'esclave. Cette famille retourna bientôt après aux lieux d'où elle était venue; mon maître l'accompagna et m'ordonna de le suivre.

« La tribu d'Esquimaux chez laquelle nous arrivâmes n'habitait point, comme la nôtre, dans des cabanes de neige; elle s'était retirée dans une grotte dont on fermait l'ouverture avec une pierre. Comme on voit, au commencement de la lune voyageuse, des corneilles se réunir en bataillons dans quelque vallée, ou comme des fourmis se retirent sous une racine de chêne, ainsi cette nombreuse tribu d'Esqui-

maux était réfugiée dans le souterrain.

Je fis le tour de la salle pour chercher quelques vieillards qui sont la mémoire des peuples : le Grand Esprit lui-même doit sa science à son éternité. Je remarquai un homme âgé, dont la tête était enveloppée dans la dépouille d'une bête sauvage. Je le saluai en lui disant : « Mon père ! » Ensuite j'ajoutai : « Tu as beaucoup honoré tes pa-« rents, car je vois que le Ciel t'a accordé « une longue vie. En faveur de mon respect « pour tes aïeux, permets-moi de m'asseoir « sur la natte à tes côtés. Si je savais où « une douce mort a déposé les os de tes « pères, je te les aurais apportés pour te « réjouir. »

« Le vieillard souleva son bonnet de peau d'ours, et me regarda quelque temps, en méditant sa réponse. Non, le bruit des ailes de la cigogne qui s'élève d'un bocage de magnolias dans le ciel des Florides, est moins délicieux à l'oreille d'une vierge, que ne le furent pour moi les paroles de cet homme, lorsque je retrouvai sur ses lèvres,

dans l'antre affreux des Esquimaux, le langage du prêtre divin des bords de la Seine.

« Je suis fils de la France, » me dit le vieillard : « lorsque nous enlevâmes aux en-
« fants d'Albion les forts bâtis aux confins
« du Labrador, je suivais le brave d'Iber-
« ville. Ma tendresse pour une jeune fille
« des mers me retint dans ces régions dé-
« solées, où j'ai adopté les mœurs et la vie
« des aïeux de celle que j'aimais. »

« Tels que dans les puits des savanes d'Atala, on voit sortir des canaux souterrains, l'habitant des ondes, brillant étranger que l'amour a égaré loin de sa patrie, ainsi, ô Grand Esprit! tu te plais à conduire les hommes par des chemins qui ne sont connus que de ta Providence. René, on trouve les guerriers de ton pays chez tous les peuples : les plus civilisés des hommes, ils en deviennent, quand ils le veulent, les plus barbares. Ils ne cherchent point à nous policer nous autres Sauvages; ils trouvent plus aisé de se faire Sauvages comme nous. La solitude n'a point de chas-

seurs plus adroits, de combattants plus intrépides; on les a vus supporter les tourments du cadre de feu [1] avec la fortitude des Indiens mêmes, et malheureusement devenir aussi cruels que leurs bourreaux. Serait-ce que le dernier degré de la civilisation touche à la nature? Serait-ce que le Français possède une sorte de génie universel qui le rend propre à toutes les vies, à tous les climats? Voilà ce que pourrait seule décider la sagesse du Père Aubry, ou du chef de la prière [2] qui corrigea l'orgueil de mon ignorance.

« Je passai la saison des neiges dans la société du vieillard demi-sauvage, à m'instruire de tout ce qui regardait les lois, ou plutôt les mœurs des peuples au milieu desquels j'habitais.

« L'hiver finissait; la lune avait regardé trois mois, du haut des airs, les flots fixes et muets qui ne réfléchissaient point son

1. Les tourments que l'on fait subir aux prisonniers de guerre.

2. Fénélon.

image. Une pâle aurore se glissa dans les régions du Midi, et s'évanouit : elle revint, s'agrandit et se colora. Un Esquimaux, envoyé à la découverte, nous apprit, un matin, que le soleil allait paraître; nous sortîmes en foule du souterrain pour saluer le père de la vie. L'astre se montra un moment à l'horizon, mais il se replongea soudain dans la nuit, comme un juste qui élevant sa tête rayonnante du séjour des morts, se recoucherait dans son tombeau à la vue de la désolation de la terre : nous poussâmes un cri de joie et de deuil.

« Le soleil parcourut peu à peu un plus long chemin dans le ciel. Des brouillards couvrirent la terre et la mer. La surface solide des fleuves se détacha des rivages; on entendit pour premier bruit le cri d'un oiseau; ensuite quelques ruisseaux murmurèrent : les vents retrouvèrent la voix. Enfin les nuages amassés dans les airs crevèrent de toutes parts. Des cataractes d'une eau troublée se précipitèrent des montagnes; les monceaux de neiges tombèrent avec

fracas des rocs escarpés : le vieil Océan, réveillé au fond de ses abîmes, rompit ses chaînes, secoua sa tête hérissée de glaçons, et vomissant les flots renfermés dans sa vaste poitrine, répandit sur ses rivages les marées mugissantes.

« A ce signal les pêcheurs du Labrador quittèrent leur caverne et se dispersèrent : chaque couple retourna à sa solitude pour bâtir son nouveau nid et chanter ses nouvelles amours. Et moi, me dérobant par la fuite à mon maître, je m'avançai vers les régions du midi et du couchant, dans l'espoir de rencontrer les sources de mon fleuve natal.

« Après avoir traversé d'immenses déserts et vécu quelques années chez des hordes errantes, j'arrivai chez les Sioux, hommes chéris des Génies pour leur hospitalité, leur justice, leur piété, et pour la douceur de leurs mœurs.

« Ces peuples habitent des prairies entre les eaux du Missouri et du Meschacebé,

sans chef et sans loi; ils paissent de nombreux troupeaux dans les savanes.

« Aussitôt qu'ils apprirent l'arrivée d'un étranger, ils accoururent et se disputèrent le bonheur de me recevoir. Nadoué, qui comptait six garçons et un grand nombre de gendres, obtint la préférence: on déclara qu'il la méritait comme le plus juste des Sioux et le plus heureux par sa couche. Je fus introduit dans une tente de peaux de buffle, ouverte de tous côtés, supportée par quatre piquets, et dressée au bord d'un courant d'eau. Les autres tentes, sous lesquelles on apercevait les joyeuses familles, étaient distribuées çà et là dans les plaines.

« Après que les femmes eurent lavé mes pieds, on me servit de la crème de noix et des gâteaux de malomines. Mon hôte ayant fait des libations de lait et d'eau de fontaine au paisible Tébée, Génie pastoral de ces peuples, conduisit mes pas à un lit d'herbe, recouvert de la toison d'une chèvre. Accablé de lassitude, je m'endormis au bruit

des vœux de la famille hospitalière, aux chants des pasteurs, et aux rayons du soleil couchant, qui, passant horizontalement sous la tente, fermèrent avec leurs baguettes d'or mes paupières appesanties.

« Le lendemain je me préparai à quitter mes hôtes; mais il me fut impossible de m'arracher à leurs sollicitations. Chaque famille me voulut donner une fête. Il fallut raconter mon histoire que l'on ne se lassait point d'entendre et de me faire répéter.

« De toutes les nations que j'ai visitées, celle-ci m'a paru la plus heureuse : ni misérable comme le pêcheur du Labrador, ni cruel comme le chasseur du Canada, ni esclave comme jadis le Natchez, ni corrompu comme l'Européen, le Sioux réunit tout ce qui est désirable chez l'homme sauvage et chez l'homme policé. Ses mœurs sont douces comme les plantes dont il se nourrit; il fuit les hivers, et, s'attachant au printemps, il conduit ses troupeaux de prairie en prairie : ainsi la voyageuse des nuits, la lune, semble garder dans les plaines

du ciel les nuages qu'elle mène avec elle; ainsi l'hirondelle suit les fleurs et les beaux jours; ainsi la jeune fille, dans ses gracieuses chimères, laisse errer ses pensées de rivages en rivages, et de félicités en félicités.

« Je pressais mon hôte de me permettre de retourner à la cabane de mes aïeux. Un matin, au lever du soleil, je fus étonné de voir tous les pasteurs rassemblés. Nadoué se présente à moi avec deux de ses fils, et me conduit au milieu des Anciens : ils étaient assis en cercle à l'ombre d'un petit bocage d'où l'on découvrait toute la plaine. Les jeunes gens se tenaient debout autour de leurs pères.

« Nadoué prit la parole et me dit : « Chactas, la sagesse de nos vieillards a « examiné ce qu'il y avait de mieux pour « la nation des Sioux. Nous avons vu que « le Manitou de nos foyers n'allait point « avec nous aux batailles, et qu'il nous « livrait à l'ennemi, car nous ignorons les « arts de la guerre. Or, vous avez le cœur

« droit; l'expérience des hommes a rempli « votre ame d'excellentes choses : soyez « notre chef, défendez-nous; régnez avec « la justice. Nous quitterons pour vous les « coutumes des anciens jours; nous cesse- « rons de former des familles isolées; nous « deviendrons un peuple : par-là vous ac- « querrez une gloire immortelle.

« Or voici ce que nous ferons : vous « choisirez la plus belle des filles des Sioux. « Chaque famille vous offrira quatre gé- « nisses de trois ans avec un fort taureau, « sept chèvres pleines, cinquante autres « donnant déjà une grande abondance de « lait, et six chiens rapides qui pressent éga- « lement les chevreuils, les cerfs et toutes « les bêtes fauves. Nous joindrons à ces « dons quarante toisons de buffles noirs « pour couvrir votre tente. En voyant vos « grandes richesses, nul ne pourra s'em- « pêcher de vous réputer heureux. Que les « Génies vous gardent de rejeter notre « prière! Votre père n'est plus; votre mère « dort avec lui. Vous ne serez qu'un étran-

« ger dans votre patrie. Si nous allions « vous maudire dans notre douleur, vous « savez que le Grand Esprit accomplit les « malédictions prononcées par les hommes « simples. Soyez donc touché de notre peine « et entendez nos paroles. »

« Frappé des flèches invisibles d'un Génie, je demeurai muet au milieu de l'assemblée. Rompant enfin le silence, je répondis : « O Nadoué, que les peuples « honorent! je vous dirai la vérité toute « pure. Je prends à témoin les Manitous « hospitaliers du foyer où je reçus un asile, « que la parole du mensonge n'a jamais « souillé mes lèvres : vous voyez si je suis « touché. Sioux des savanes! jamais l'ac- « cueil que j'ai reçu de vous ne sortira de « ma mémoire. Les présents que vous m'of- « frez ne pourraient être rejetés par aucun « homme qui aurait quelque sens; mais je « suis un infortuné condamné à errer sur « la terre. Quel charme la royauté m'of- « frirait-elle? Craignez d'ailleurs de vous « donner un maître : un jour vous vous

« repentiriez d'avoir abandonné la liberté.
« Si d'injustes ennemis vous attaquent,
« implorez le ciel, il vous sauvera, car
« vos mœurs sont saintes.

« O Sioux! puisqu'il est vrai que je vous
« ai inspiré quelque pitié, ne retenez plus
« mes pas; conduisez-moi aux rives du
« Meschacebé; donnez-moi un canot de
« cyprès: que je descende à la terre des
« sassafras. Je ne suis point un méchant
« que les Génies ont puni pour ses crimes;
« vous n'avez point à craindre la colère du
« Grand Esprit en favorisant mon retour.
« Mes songes, mes veilles, mon repos, sont
« tout remplis des images d'une patrie que
« je pleure sans cesse. Je suis le plus misé-
« rable des chevreuils des bois; ne fermez
« pas l'oreille à mes plaintes. »

Les bergers furent attendris : le Grand Esprit les avait faits compatissants. Quand le murmure de la foule eut cessé, Nadoué me dit : « Les hommes sont touchés de vos
« paroles, et les Génies le sont aussi. Nous
« vous accordons la pirogue du retour.

« Mais contractons d'abord l'alliance : ras-
« semblons des pierres pour en faire un
« haut lieu, et mangeons dessus. »

« Or cela fut fait comme il avait été dit : le Manitou de Nadoué, celui des Sioux, celui des Natchez, reçurent le sacrifice. L'alliance accomplie et trouvée parfaitement belle par les pasteurs, je marchai avec eux pendant six jours pour arriver au Meschacebé; mon cœur tressaillait en approchant. Du plus loin que je découvris le fleuve, je me mis à courir vers lui; je m'y élançai comme un poisson qui, échappé du filet, retombe plein de joie dans les flots. Je m'écriai en portant à ma bouche l'eau sacrée :

« Te voilà donc enfin, ô fleuve qui coules
« dans le pays de Chactas! fleuve où mes
« parents me plongèrent en venant au
« monde! fleuve où je me jouais dans mon
« enfance avec mes jeunes compagnons!
« fleuve qui baignes la cabane de mon père
« et l'arbre sous lequel je fus nourri! Oui,
« je te reconnais! Voilà les osiers pliants

« qui croissent dans ton lit aux Natchez,
« et que j'avais accoutumé de tresser en
« corbeilles; voilà les roseaux dont les
« nœuds me servaient de coupe. C'est bien
« encore le goût et la douceur de ton onde,
« et cette couleur qui ressemble à celle du
« lait de nos troupeaux. »

« Ainsi je parlais dans mon transport, et les délices de la patrie coulaient déjà dans mon cœur. Les Sioux, doués de simplicité et de justice, se réjouissaient de mon bonheur. J'embrassai Nadoué et ses fils; je souhaitai toutes sortes de dons à mes hôtes, et, entrant dans ma pirogue chargée de présents, je m'abandonnai au cours du Meschacebé. Les Sioux rangés sur la rive me saluaient du geste et de la voix; moi-même je les regardais en faisant des signes d'adieu, et priant les Génies d'accorder leur faveur à cette nation innocente. Nous continuâmes de nous donner des marques d'amour jusqu'au détour d'un promontoire qui me déroba la vue des pasteurs; mais j'entendais encore le son de leurs voix

affaiblies, que les brises dispersaient sur les eaux, le long des rivages du fleuve.

« Maintenant chaque heure me rapprochait de ce champ paternel dont j'étais absent depuis tant de neiges. J'en étais sorti sans expérience, dans ma dix-septième lune des fleurs; j'allais y rentrer dans ma trente-troisième feuille tombée, et plein de la triste connaissance des hommes. Que d'aventures éprouvées! que de régions parcourues! que de peuples les pas de mes malheurs avaient visités! Ces réflexions roulaient dans mon esprit, et le courant entraînait ma nacelle.

« Je franchis l'embouchure du Missouri. Je vis à l'orient le désert des Casquias et des Tamarouas qui vivent dans des républiques unies; au confluent de l'Ohio, fils de la montagne Allegany et du fleuve Monhougohalla, j'aperçus le pays des Chéroquois qui sèment comme l'Européen, et des Wabaches, toujours en guerre avec les Illinois. Plus loin je passai la rivière Blanche fréquentée des crocodiles, et l'Akansas qui se joint au Meschacebé par la

rive occidentale. Je remarquai à ma gauche la contrée des Chicassas venus du midi, et celle des Yazous coureurs des montagnes ; à ma droite je laissai les Sélonis et les Panimas qui boivent les eaux du ciel et vivent sous des lataniers. Enfin je découvris la cime des hauts magnolias qui couronnent le village des Natchez. Mes yeux se troublèrent, mon cœur flotta dans mon sein : je tombai sans mouvement au fond de ma pirogue qui, poussée par la main du Fleuve, alla s'échouer sur la rive.

« Bocages de la mort, qui couvrirez bientôt de votre ombre les cendres du vieux Chactas ! Chênes antiques, mes contemporains de solitude ! vous savez quelles furent mes pensées, quand revenu de l'atteinte du Génie de la Patrie, je me trouvai assis au pied d'un arbre et livré à une foule curieuse qui s'empressait autour de moi. Je regardais le ciel, la terre, le fleuve, les Sauvages, sans pouvoir ni parler, ni déclarer les transports de mon ame. Mais lorsqu'un des inconnus vint à prononcer

quelques mots en natchez, alors soulagé et tout en pleurs, je serre dans mes bras ma terre natale; j'y colle mes lèvres comme un amant à celles d'une amante; puis me relevant :

« Ce sont donc là les Natchez! Manitou « de mes malheurs, ne me trompez-vous « point encore? Est-ce la langue de mon « pays que je viens d'entendre? Mon oreille « ne m'a-t-elle point déçu? »

« Je touchais les mains, le visage, le vêtement de mes frères. Je dis à la troupe étonnée : « Mes amis, mes chers amis, par- « lez, répétez ces mots que je n'ai point « oubliés! Parlez, que je retrouve dans « votre bouche les doux accents de la pa- « trie! O langage chéri des Génies! lan- « gage dans lequel j'appris à prononcer le « nom de mon père, et que j'entendais « lorsque je reposais encore dans le sein « maternel! »

« Les Natchez ne pouvaient revenir de leur surprise : au désordre de mes sens, ils se persuadèrent que j'étais un homme

possédé d'Athaënsic pour quelque crime commis dans un pays lointain; ils songeaient déjà à m'écarter, comme un sacrilège, du bois du Temple et des Bocages de la Mort.

« La foule grossissait. Tout à coup un cri s'élève; je pousse moi-même un cri en reconnaissant les chefs compagnons de mon esclavage dans ta patrie, et en m'élançant dans leurs bras : nous mêlons nos pleurs d'amitié et de joie... « Chactas! Chactas! » C'est tout ce qu'ils peuvent dire dans leur attendrissement. Mille voix répètent : « Chactas! Chactas! Génies immortels, « est-ce là le fils d'Outalissi, ce Chactas que « nous n'avons point connu, et qu'on di- « sait enseveli au sein des flots! »

« Telles étaient les acclamations. On entendait un bruit confus semblable aux échos des vagues dans les rochers. Mes amis m'apprirent qu'arrivés à Québec sur le vaisseau, après mon naufrage, ils retournèrent d'abord chez les Iroquois d'où

ils vinrent, après trois ans, conter mes malheurs à mes parents et à mon pays. Leur récit achevé, ils me conduisirent au temple du Soleil, où je suspendis mes vêtements en offrande. De là, après m'être purifié et avant d'avoir pris aucune nourriture, je me rendis au Bocage de la Mort pour saluer les cendres de mes aïeux. Les vieillards m'y vinrent trouver, car la nouvelle de mon retour avait déjà volé de cabane en cabane. Plusieurs d'entre eux me reconnurent à ma ressemblance avec mon père. L'un disait : « Voilà les cheveux d'Outa-« lissi. » Un autre : « C'est son regard et « sa voix. » Un troisième : « C'est sa dé-« marche, mais il diffère de son aïeul par « sa taille qui est plus élevée. »

« Les hommes de mon âge accouraient aussi, et à l'aide de circonstances reproduites à ma mémoire, ils me rappelaient les jours de notre jeunesse; alors je retrouvais sur leur visage des traits qui ne m'étaient point inconnus. Les matrones et les

jeunes femmes ne pouvaient rassasier leur curiosité : elles m'apportaient toutes sortes de présents.

« La sœur de ma mère existait encore, mais elle était mourante : mes amis me conduisirent auprès d'elle. Lorsqu'elle entendit prononcer mon nom, elle fit un effort pour me regarder ; elle me reconnut, me tendit la main, leva les yeux au ciel avec un sourire, et accomplit sa destinée. Je me retirai l'ame en proie aux plus tristes pressentiments en voyant mon retour marqué par la mort du dernier parent que j'eusse au monde.

« Mes compagnons d'esclavage me menèrent à leur hutte d'écorce ; j'y passai la nuit avec eux. Nous y racontâmes sur la peau d'ours beaucoup de choses tirées du fond du cœur, de ces choses que l'on dit à un ami échappé d'un grand danger.

« Le lendemain, après avoir salué la lumière, les arbres, les rochers, le fleuve et toute la patrie, je désirai rentrer dans la cabane de mon père. Je la trouvai telle que

l'avaient mise la solitude et les années : un magnolia s'élevait au milieu, et ses branches passaient à travers le toit; les murs crevassés étaient recouverts de mousse, et un lierre embrassait le contour de la porte de ses mains noires et chevelues.

« Je m'assis au pied du magnolia, et je m'entretins avec la foule de mes souvenirs. « Peut-être, » me disais-je, selon ma religion du désert, « est-ce ma mère elle-« même qui est revenue dans sa cabane, « sous la forme de ce bel arbre! » Ensuite je caressais le tronc de ce suppliant réfugié au foyer de mes ancêtres, et qui s'en était fait le Génie domestique, pendant l'ingrate absence des amis de ma famille. J'aimais à retrouver pour successeur sous mon toit héréditaire, non les fils indifférents des hommes, mais une paisible génération d'arbres et de fleurs : la conformité des destinées, qui semblait exister entre moi et le magnolia demeuré seul debout parmi ces ruines, m'attendrissait. N'était-ce pas aussi une rose de magnolia que j'avais don-

née à la fille de Lopez, et qu'elle emporta dans la tombe?

« Plein de ces pensées qui font le charme intérieur de l'ame, je songeais à rétablir ma hutte, à consacrer le magnolia à la mémoire d'Atala, lorsque j'entendis quelque bruit. Un Sachem, aussi vieux que la terre, se présente sous les lierres de la porte : une barbe épaisse ombrageait son menton; sa poitrine était hérissée d'un long poil semblable aux herbes qui croissent dans le lit des fleuves; il s'appuyait sur un roseau; une ceinture de joncs pressait ses reins; une couronne de fleurs de marais ornait sa tête, un manteau de loutre et de castor flottait suspendu à ses épaules; il paraissait sortir du fleuve, car l'eau ruisselait de ses vêtements, de sa barbe et de ses cheveux.

« Je n'ai jamais su si ce vieillard était en effet quelque antique Sachem, quelque prêtre instruit de l'avenir et habitant une île du Meschacebé, ou si ce n'était pas l'ancêtre des fleuves, le Meschacebé lui-

même. « Chactas, » me dit-il, d'un son de voix semblable au bruit de la chute d'une onde, « cesse de méditer le rétablis-« sement de cette cabane. En disputeras-tu « la possession contre un Génie, ô le plus « imprudent des hommes? Crois-tu donc « être arrivé à la fin de tes travaux, et « qu'il ne te reste plus qu'à t'asseoir sur la « natte de tes pères? Un jour viendra que « le sang des Natchez....... »

« Il s'interrompt, agite le roseau qu'il tenait à la main, me lance des regards prophétiques, tandis que, baissant et relevant la tête, sa barbe limoneuse frappe sa poitrine. Je me prosterne aux pieds du vieillard, mais lui, s'élançant dans le fleuve, disparaît au milieu des vagues bouillonnantes.

« Je n'osai violer les ordres de cet homme ou de ce Génie, et j'allai bâtir ma nouvelle demeure sur la colline où tu la vois aujourd'hui. Adario revint du pays des Iroquois; je travaillai avec lui et le vieux Soleil à l'amélioration des lois de la patrie.

Pour un peu de bien que j'ai fait, on m'a rendu beaucoup d'amour.

« J'avance à grands pas vers le terme de ma carrière; je prie le ciel de détourner les orages dont il a menacé les Natchez, ou de me recevoir en sacrifice. A cette fin je tâche de sanctifier mes jours, pour que la pureté de la victime soit agréable aux Génies : c'est la seule précaution que j'aie prise contre l'avenir. Je n'ai point interrogé les jongleurs : nous devons remplir les devoirs que nous enseigne la vertu, sans rechercher curieusement les secrets de la Providence. Il est une sorte de sagesse inquiète et de prudence coupable que le ciel punit. Telle est, ô mon fils ! la trop longue histoire du vieux Chactas. »

LIVRE NEUVIÈME.

Le récit de Chactas avait conduit les Natchez jusqu'aux vallées fréquentées par les castors, dans le pays des Illinois. Ces paisibles et merveilleux animaux furent attaqués et détruits dans leurs retraites. Après des holocaustes offerts à Michabou, Génie des eaux, les Indiens, au jour marqué par le jongleur, commencèrent à dépouiller tous ensemble leurs victimes. A peine le fer avait-il entr'ouvert les peaux moelleuses, qu'un cri s'élève : « Une femelle de castor! » Les guerriers les plus fermes laissent échapper leur proie; Chactas lui-même paraît troublé.

Trois causes de guerre existent entre les Sauvages : l'invasion des terres, l'enlèvement d'une famille, la destruction des femelles de castor. Ignorant du droit public des Indiens, et n'ayant point encore l'ex-

périence des chasseurs, René avait tué des femelles de castor. On délibère en tumulte : Ondouré veut qu'on abandonne le coupable aux Illinois pour éviter une guerre sanglante. Le frère d'Amélie est le premier à se présenter en expiation. « Je traîne partout mes infortunes, » dit-il à Chactas ; « délivrez-vous d'un homme qui pèse sur « la terre. »

Outougamiz soutint que le guerrier blanc dont il portait le Manitou d'or, gage de l'amitié jurée, n'avait péché que par ignorance. « Ceux qui ont une si grande terreur « des Illinois, » s'écria-t-il, « peuvent les « aller supplier de leur accorder la paix. « Quant à moi, je sais un moyen plus sûr « de l'obtenir, c'est la victoire. L'homme « blanc est mon ami, quiconque est son « ennemi est le mien. » En prononçant ces paroles, le jeune Sauvage laissait tomber sur Ondouré des regards terribles.

Outougamiz était renommé chez les Natchez pour sa candeur autant que pour son courage : ils l'avaient surnommé Outou-

gamiz-le-Simple. Jamais il ne prenait la parole dans un Conseil, et ses vertus ne se manifestaient que par des actions. Les chasseurs furent étonnés de la hardiesse avec laquelle il s'exprima, et de la soudaine éloquence que l'amitié avait placée sur ses lèvres : ainsi la fleur de l'hémerocale, qui referme son calice pendant la nuit, ne répand ses parfums qu'aux premiers rayons de la lumière. La jeunesse, généreuse et guerrière, applaudit aux sentiments d'Outougamiz. René lui-même avait pris sur ses compagnons sauvages l'empire qu'il exerçait involontairement sur les esprits : l'avis d'Ondouré fut rejeté; on conjura les mânes des femelles des castors; Chactas recommanda le secret; mais le rival du frère d'Amélie s'était déjà promis de rompre le silence.

Cependant on crut devoir abréger le temps des chasses : le retour précipité des guerriers étonna les Natchez. Bientôt on murmura tout bas la cause secrète de ce

retour. Repoussé de plus en plus de Céluta, Ondouré se rapprocha de son ancienne amante, et chercha dans l'ambition des consolations et des vengeances à l'amour.

Durant l'absence des chasseurs, les habitants de la colonie s'étaient répandus dans les villages indiens : des aventuriers sans mœurs, des soldats dans l'ivresse, avaient insulté les femmes. Fébriano, digne ami d'Ondouré, avait tourmenté Céluta, et d'Artaguette l'avait protégée. Au retour d'Outougamiz, l'orpheline raconta à son frère les persécutions par elle éprouvées; Outougamiz les redit à René, qui, déjà défendu dans le Conseil par le généreux capitaine, l'alla remercier au fort Rosalie. Un attachement, fondé sur l'estime, commença entre ces deux nobles Français. Trop touché de la beauté de Céluta, d'Artaguette cédait au penchant qui l'entraînait vers l'homme aimé de la vertueuse Indienne. Ainsi se formaient de toutes parts des liens que le ciel voulait briser, et des haines que

le temps devait accroître. Un événement développa tout à coup ces germes de malheurs.

Une nuit Chactas, au milieu de sa famille, veillait sur sa natte: la flamme du foyer éclairait l'intérieur de la cabane. Une hache teinte de sang tombe aux pieds du vieillard: sur le manche de cette hache étaient gravés l'image de deux femelles de castors et le symbole de la nation des Illinois. Dans les cabanes des différents Sachems de pareilles armes furent jetées, et les hérauts illinois, qui étaient ainsi venus déclarer la guerre, avaient disparu dans les ténèbres.

Ondouré, dans l'espoir de perdre celui qui lui enlevait le cœur de Céluta, avait fait avertir secrètement les Illinois de l'accident de la chasse. Peu importait à ce chef de plonger son pays dans un abîme de maux, s'il pouvait à la fois rendre son rival odieux à la nation, et atteindre peut-être par la chance des armes à la puissance absolue. Il avait prévu que le vieux Soleil

serait obligé de marcher à l'ennemi : au défaut de la flèche des Illinois, Ondouré ne pourrait-il pas employer la sienne pour se débarrasser d'un chef importun? Akansie, mère du jeune Soleil, disposerait alors du pouvoir souverain, et par elle l'homme qu'elle adorait parviendrait facilement à la dignité d'édile, dignité qui le rendrait tuteur du nouveau prince. Enfin Ondouré, qui détestait les Français, mais qui les servait pour se faire appuyer d'eux, ne trouverait-il pas quelque moyen de les chasser de la Louisiane, lorsqu'il serait revêtu de l'autorité suprême? Maître alors de la fortune, il immolerait le frère d'Amélie, et soumettrait Céluta à son amour.

Tels étaient les desseins qu'Ondouré roulait vaguement dans son ame. Il connaissait Akansie; il savait qu'elle se prêterait à tous ses forfaits s'il la persuadait de son repentir, si elle se pouvait croire aimée. Il affecte donc pour cette femme une ardeur qu'il ne ressent pas; il promet de sacrifier Céluta, exigeant à son tour d'Akansie

qu'elle serve une ambition dont elle recueillera les fruits. La crédule amante consent à des crimes pour une caresse.

La passion de Céluta s'augmentait en silence. René était devenu l'ami d'Outougamiz. Ne serait-il pas possible à Céluta d'obtenir la main de René? Les murmures que l'on commençait à élever de toutes parts contre le guerrier blanc, ne faisaient qu'attacher davantage l'Indienne à ce guerrier : l'amour se plaît au dévouement et aux sacrifices. Les prêtres ne cessaient de répéter que des signes s'étaient montrés dans les airs la nuit de la convocation du Conseil; que le Serpent sacré avait disparu le jour d'une adoption funeste; que les femelles de castor avaient été tuées; que le salut de la nation se trouvait exposé par la présence d'un étranger sacrilège : il fallait des expiations. Redits autour d'elle, ces propos troublaient Céluta : l'injustice de l'accusation la révoltait, et le sentiment de cette injustice fortifiait son amour, désormais irrésistible.

Mais René ne partageait point ce penchant; il n'avait point changé de nature; il accomplissait son sort dans toute sa rigueur; déjà la distraction qu'un long voyage et des objets nouveaux avaient produite dans son ame, commençait à perdre sa puissance : les tristesses du frère d'Amélie revenaient, et le souvenir de ses chagrins, au lieu de s'affaiblir par le temps, semblait s'accroître. Les déserts n'avaient pas plus satisfait René que le monde, et dans l'insatiabilité de ses vagues désirs, il avait déjà tari la solitude, comme il avait épuisé la société. Personnage immobile au milieu de tant de personnages en mouvement; centre de mille passions qu'il ne partageait point; objet de toutes les pensées par des raisons diverses, le frère d'Amélie devenait la cause invisible de tout : aimer et souffrir était la double fatalité qu'il imposait à quiconque s'approchait de sa personne. Jeté dans le monde comme un grand malheur, sa pernicieuse influence s'étendait aux êtres environnants : c'est

ainsi qu'il y a de beaux arbres sous lesquels on ne peut s'asseoir ou respirer sans mourir.

Toutefois René ne se voyait pas sans une douleur amère, tout innocent qu'il était, la cause de la guerre entre les Illinois et les Natchez. « Quoi ! » se disait-il, « pour prix de l'hospitalité que j'ai reçue, je livre à la désolation les cabanes de mes hôtes ! Qu'avais-je besoin d'apporter à ces Sauvages le trouble et les misères de ma vie? Je répondrai à chaque famille du sang qui sera versé. Ah ! qu'on accepte plutôt en réparation le sacrifice de mes jours ! »

Ce sacrifice n'était plus possible que sur le champ de bataille : la guerre était déclarée, et il ne restait aux Natchez qu'à la soutenir avec courage. Le Soleil prit le commandement de la tribu de l'Aigle, avec laquelle il fut résolu qu'il envahirait les terres des Illinois. Adario demeura aux Natchez avec la tribu de la Tortue et du Serpent, pour défendre la patrie. Outougamiz fut nommé chef des jeunes guerriers

qui devaient garder les cabanes. René, adopté dans la tribu de l'Aigle, devait être de l'expédition commandée par le vieux Soleil.

Le jour du départ étant fixé, Outougamiz dit au frère d'Amélie : « Tu me quittes; « les Sachems m'obligent à demeurer ici; « tu vas marcher au combat sans ton com- « pagnon d'armes : c'est bien mal à moi de « te laisser seul ainsi. Si tu meurs, comment « ferai-je pour t'aller rejoindre? Souviens- « toi de nos Manitous dans la bataille. Voici « la chaîne d'or de notre amitié, qui m'a- « vertira de tout ce que tu feras. J'aurais « voulu au moins que tu eusses été mon « frère avant de me quitter. Ma sœur t'aime; « tout le monde le dit; il n'y a que toi qui « l'ignores. Tu ne lui parles jamais d'amour. « Comment ne la trouves-tu pas belle? Ton « ame est-elle engagée ailleurs? Je suis Ou- « tougamiz, qu'on appelle le Simple, parce « que je n'ai point d'esprit; mais je serai « toujours heureux de t'aimer, soit que je « devienne malheureux ou heureux par toi. »

Ainsi parla le Sauvage : René le pressa sur son sein, et des pleurs d'attendrissement mouillèrent ses yeux.

Bientôt la tribu se mit en marche, ayant le Soleil à sa tête; toutes les familles étaient accourues sur son passage : les femmes et les enfants pleuraient. Céluta pouvait à peine contenir les mouvements de sa douleur, et suivait des regards le frère d'Amélie. Chactas bénit en passant son fils adoptif, et regretta de ne le pouvoir suivre. La petite Mila, à moitié confuse, cria à René : « Ne va pas mourir ! » et rentra, toute rougissante, dans la foule. Le capitaine d'Artaguette salua le frère d'Amélie lorsqu'il passa devant lui, en l'invitant à se souvenir de la gloire de la France. Ondouré fermait la marche : il devait commander la tribu, dans le cas où le vieux Soleil succomberait aux fatigues de la marche ou sous les coups de l'ennemi.

A peine la tribu de l'Aigle s'était éloignée des Natchez, que des inquiétudes se répandirent parmi les habitants du fort Rosalie.

Les colons découvrirent les traces d'un complot parmi les noirs, et l'on disait qu'il avait des ramifications chez les Sauvages. En effet, Ondouré entretenait depuis longtemps des intelligences avec les esclaves des blancs : il avait fait entendre à leur oreille le doux nom de liberté pour se servir d'eux, si jamais ils pouvaient devenir utiles à son ambition. Un jeune nègre, nommé Imley, chef de cette association mystérieuse, cultivait une Concession voisine de la cabane de Céluta et d'Outougamiz.

Ces récits sont portés à Fébriano. Le renégat, que la soif de l'or dévore, voit, dans les circonstances où se trouvent les Natchez, une possibilité de destruction dont profiteraient à la fois son avarice et sa lubricité. Fébriano recevait des présents d'Ondouré, et l'instruisait de tout ce qui se passait au Conseil des Français; mais, dans l'absence de ce chef, n'ayant plus de guide, il crut trouver l'occasion de s'enrichir de la dépouille des Sauvages.

Comme un dogue que son gardien ré-

veille, Fébriano se lève aux dénonciations de ses agents secrets : il se prépare au dessein qu'il médite par l'accomplissement des rites de son culte abominable.

Enfermé dans sa demeure, il commence, demi-nu, une danse magique représentant le cours des astres. Il fait ensuite sa prière, le visage tourné vers le temple de l'Arabie, et il lave son corps dans des eaux immondes. Ces cérémonies achevées, le moine mahométan redevient guerrier chrétien : il enveloppe ses jambes grêles du drap funèbre des combats ; il endosse l'habit blanc des soldats de la France. Une touffe de franges d'or, semblables à celle qui pendait au bouclier de Pallas, embrasse, comme une main, l'épaule gauche de Fébriano : il place sur sa poitrine un croissant d'où jaillissent des éclairs ; il suspend à son baudrier une épée à la poignée d'argent, à la lame azurée qui enfonce une triple blessure dans le flanc de l'ennemi : abaissant sur ses sourcils le chapeau de Mars, le renégat sort et va trouver Chépar.

Pareil à la tunique dévorante qui sur le mont OEta fit périr Hercule, l'habit du grenadier français se colle aux os du fils des Maures, et fait couler dans ses veines les poisons enflammés de Bellone. Le commandant n'a pas plus tôt aperçu Fébriano, qu'il se sent lui-même possédé de la fureur guerrière comme si le démon des combats secouait, par sa crinière de couleuvres, la tête d'une des trois Gorgones.

« Illustre chef, » s'écrie Fébriano, « c'est « avec raison qu'on vous donne les louanges « de prudence et de courage; vous savez « saisir l'occasion, et tandis que les plus « braves d'entre nos ennemis sont partis « pour une guerre lointaine, vous jugez « qu'il est à propos de se saisir des terres « des rebelles. Les trèves sont au moment « d'expirer, et vous ne prétendez pas qu'on « les renouvelle. Vous savez de quels dan- « gers la colonie est menacée : on soulève « les esclaves : c'est un misérable nègre, « voisin de l'habitation du conspirateur « Adario, et de la demeure du Français

« adopté par Chactas, c'est Imley que l'on « désigne comme le chef de ce complot. J'ap- « prends avec joie que vous avez donné des « ordres, que tout est en mouvement dans « le camp, et que si les factieux refusent les « concessions demandées, les cadavres des « ennemis du Roi deviendront la proie des « vautours. »

Par ce discours plein de ruse, Fébriano évite de blesser l'orgueil de Chépar, toujours prêt à se révolter contre un conseil direct. Charmé de voir attribuer à sa prudence des choses auxquelles il n'avait pas songé, le commandant répond à Fébriano : « Vous m'avez toujours paru doué de pé- « nétration. Oui : je connaissais depuis « long-temps les machinations des traîtres. « Les dernières instructions de la Nouvelle- « Orléans me laissent libre : je pense qu'il « est temps d'en finir. Allez déclarer aux « Sauvages qu'ils aient à céder les terres, « ou qu'ils se disposent à me recevoir avec « les troupes de mon maître. »

Fébriano, dérobant au commandant un

sourire ironique, se hâte d'aller porter aux Natchez la décision de Chépar. Le père Souël, retiré à la mission des Yazous, n'était plus au fort Rosalie pour plaider la cause de la justice, et d'Artaguette reçut l'ordre de se préparer aux combats et non aux discours.

Le Conseil des Sachems se rassemble : on écoute les paroles et les menaces du messager français.

« Ainsi, » lui répond Chactas, « vous pro-
« fitez de l'absence de nos guerriers pour
« refuser le renouvellement des traités :
« cela est-il digne du courage de la noble
« nation dont vous vous dites l'interprète?
« Qu'il soit fait selon la volonté du Grand
« Esprit! Nous désirions vivre en paix,
« mais nous saurons nous immoler à la
« patrie. »

Dernier essai de la modération et de la prudence! Chactas veut aller lui-même présenter encore le calumet au fort Rosalie : les Sachems comptaient sur l'autorité de ses années; ils y comptaient vainement.

Les habitants de la colonie poussaient le commandant à la violence; Fébriano l'obsédait par le récit de divers complots : dans un camp on désire la guerre, et le soldat est plus sensible à la gloire qu'à la justice. Tout précipitait donc les partis vers une première action. Non-seulement Chépar refusa la paix, mais, à l'instigation de Fébriano il retint Chactas au fort Rosalie. « Plus ce vieillard est renommé, » dit le commandant, « plus il est utile de priver les « rebelles de leur meilleur guide. J'estime « Chactas, à qui le grand Roi offrit autre-« fois un rang dans notre armée : on ne lui « fera aucun mal; il sera traité ici avec « toutes sortes d'égards, mais il n'ira pas « donner à des factieux le moyen d'échap-« per au châtiment. »

— « Français, » dit Chactas, « vous étiez « destinés à violer deux fois dans ma per-« sonne le droit des nations! Quand je fus « arrêté au Canada, on pouvait au moins « dire que ma main maniait la hache; mais « que craignez-vous aujourd'hui d'un vieil-

« lard aveugle? » — « Ce ne sont pas tes « coups que nous craignons, » s'écrièrent à la fois les colons, « mais tes conseils. »

Chépar avait espéré que la captivité de leur premier Sachem, répandant la consternation parmi les Natchez, les amènerait à se soumettre au partage des terres : il en fut autrement. La rage s'empare de tous les cœurs; on s'assemble en tumulte; on délibère à la hâte. L'enfer, qui voit ses desseins près d'être renversés, songe à sauver le culte du soleil de l'attaque imprévue des Français. Satan appelle à lui les esprits de ténèbres; il leur ordonne de soutenir les Natchez par tous les moyens dont il a plu à Dieu de laisser la puissance au Génie du mal. Afin de donner aux Indiens le temps de se préparer, le Prince des démons déchaîne un ouragan dans les airs, soulève le Meschacebé, et rend pendant quelques jours les chemins impraticables. Profitant de cette trève de la tempête, les Natchez envoient des messagers aux nations voisines : la jeunesse s'empresse d'accourir.

Chépar n'attendait que la fin de l'orage pour marcher au grand village des Natchez. La sixième aurore ramena la sérénité, et vit les soldats français porter en avant leurs drapeaux, mais l'inondation de la plaine contraignit l'armée à faire un long détour.

Aussitôt que la Renommée eut annoncé aux Natchez la nouvelle de l'approche de l'ennemi, l'air retentit de gémissements : les femmes fuient emportant leurs enfants sur leurs épaules, et laissant les Manitous suspendus aux portes des cabanes abandonnées. On voit s'agiter les guerriers qui n'ont eu le temps de se préparer au combat, ni par les jeûnes, ni par les potions sacrées, ni par l'étude des songes. Le cri de guerre, la chanson de mort, le son de la danse d'Areskoui, se mêlent de toutes parts. Le bataillon des Amis, la troupe des jeunes gens se dispose à descendre à la contrée des ames : Outougamiz est à la tête de ce bataillon sacré. Outougamiz seul est triste : il n'a point son compagnon, le guerrier blanc, à ses côtés.

Céluta vient trouver son frère; elle le serre dans ses bras, elle le prie de ménager ses jours. « Songe, » lui dit-elle, « ô mon « aigle protecteur! que je suis née avec toi « dans le nid de notre mère. Le cygne que « tu as choisi pour ami, a volé aux rivières « lointaines; Chactas est prisonnier; Ada- « rio va peut-être recevoir la mort; d'Ar- « taguette est dans les rangs de l'ennemi : « que me restera-t-il si je te perds? »

— « Fille de Tabamica, » répond Outougamiz, « souviens-toi du repas fu- « nèbre; si l'homme blanc était ici, le soin « lui en appartiendrait; mais voilà son Ma- « nitou d'or sur mon cœur; il me préser- « vera de tout péril, car il m'a parlé ce « matin, et m'a dit des choses secrètes. Ras- « sure-toi donc : invoquons l'amitié et les « Génies qui punissent les oppresseurs. Ne « crois pas que les Français soient les plus « nombreux; en combattant pour les os « de nos pères, nos pères combattront pour « nous. Ne les vois-tu pas ces aïeux qui « sortent des bocages funèbres? « Cou-

« rage! » nous crient-ils, « courage! Ne « souffrez pas que l'étranger viole nos cen- « dres; nous accourons à votre secours « avec les puissances de la nuit et de la « tombe! » Crois-tu, Céluta, que les en- « nemis puissent résister à cette pâle mi- « lice? Entends-tu la mort qui marche à la « tête des squelettes, armée d'une massue « de fer? O Mort! nous ne redoutons point « ta présence : tu n'es pour nos cœurs in- « nocents qu'un Génie paisible. »

Ainsi parle Outougamiz dans l'exaltation de son ame. Céluta est entraînée dans les bois par Mila et les matrones.

Toute la force des Natchez est dans la troupe de jeunes hommes, que les Sachems ont placée autour des Bocages de la Mort. Les Sachems eux-mêmes forment entre eux un bataillon qui s'assemble dans le bois, à l'entrée du temple du soleil : la nation, ainsi divisée, s'était mise sous la protection des tombeaux et des autels. Une admiration profonde saisissait le cœur à l'aspect des vieillards armés : on voyait se

mouvoir dans l'obscurité du bois, leurs têtes chauves ou blanchies, comme les ondes argentées d'un fleuve, sous la voûte des chênes. Adario qui commande les Sachems, et qui s'élève au-dessus d'eux de toute la hauteur du front, ressemble à l'antique étendard de cette troupe paternelle. Non loin, sur un bûcher, le Grand-Prêtre fait des sacrifices, consulte les Esprits, et ne promet que des malheurs. Ainsi, aux approches des tempêtes de l'hiver, quand la brise du soir apporte l'odeur des feuilles séchées, la corneille, perchée sur un arbre dépouillé, prononce des paroles sinistres.

Bientôt, aux yeux éblouis des Natchez, sort du fond d'une vallée la pompe des troupes françaises, semblable au feu annuel dont les Sauvages consument les herbages et qui s'étend comme un lac de feu. Indiens, à cé spectacle vous sentîtes une sorte d'étonnement furieux; la patrie enchantant vos ames les défendait de la terreur, mais non de la surprise. Vous contempliez les ondulations régulières, les

mouvements mesurés, la superbe ordonnance de ces soldats. Au-dessus des flots de l'armée se hérissaient les baïonnettes, telles que ces lances du roseau, qui tremblent dans le courant d'un fleuve.

Un vieillard se présente seul devant les guerriers de la France. D'une main il tient le calumet de paix, de l'autre il lève une hache dégouttante de sang : il chante et danse à la fois, et ses chants et ses pas sont mêlés de mouvements tumultueux et paisibles. Tour à tour il invoque la fureur des jeux d'Areskoui et l'ardeur des luttes de l'amour, la terreur de la bataille des héros et le charme du combat des graces et de la lyre. Tantôt il tourne sur lui-même en poussant des cris, et lançant le tomahawk; tantôt il imite le ton d'un Augure qui préside à la fête des moissons. Le visage de ce vieillard est rigide, son regard impérieux, son front d'airain; tout son air décèle le père de la patrie et l'enthousiaste de la liberté. On mène l'envoyé des Natchez à Chépar.

Debout au milieu d'une foule de capitaines, sans s'incliner, sans fléchir le genou, il parle ainsi au commandant des Français :

« Mon nom est Adario : de père en fils, « tous mes ancêtres sont morts pour la dé« fense de leur terre natale. Je te viens, de « la part des Sachems, redemander Chac« tas et te proposer une dernière fois la « paix. Si j'avais été le chef de ma nation, « tu ne m'eusses vu que la hache à la main. « Que veux-tu? Quels sont tes desseins? « Que t'avons-nous fait?

« Prétends-tu nous massacrer dans les « cabanes où nous avons donné l'hospita« lité à tes pères, lorsque, faibles et étran« gers, ils n'avaient ni huttes pour se ga« rantir des frimas, ni maïs pour apaiser « leur faim?

« Si tu persistes à nous opprimer, sache « qu'avant que nous te cédions les tom« beaux de nos ancêtres, le soleil se lèvera « où il se couche, les chênes porteront les

« fruits du noyer, et le vautour nourrira « les petits de la colombe.

« Tu as violé la foi publique en arrêtant « Chactas. Je n'ai pourtant pas craint de « me présenter devant toi : ou ton cœur « sera rappelé à des sentiments d'équité, « ou tu commettras une nouvelle injustice : « dans le premier cas, nous aurons la paix ; « dans le second tu combleras la mesure. « Le Grand Esprit se chargera de notre « vengeance.

« Choisis : voilà le calumet de paix, « fume ; voici la hache de sang, frappe. »

Tel qu'un fer présenté à la forge se pénètre d'une pourpre brûlante, ainsi le visage de Chépar s'allume des feux de la colère au discours du Sauvage. L'indomptable vieillard levait sa tête au-dessus de l'assemblée émue, comme un chêne américain qui, laissé debout sur son sol natal, domine de sa tige inflexible les moissons de l'Europe flottantes à ses pieds. Alors Chépar :

« Rebelle, ce pays appartient au Roi

« mon maître; si tu oses t'opposer au partage des terres que j'ai distribuées aux « habitants de la colonie, je ferai de ta nation un exemple épouvantable. Retire-« toi, de peur que je ne te fasse éprouver « le châtiment épargné à Chactas. »

— « Et moi, » s'écrie Adario, brisant le calumet de paix, « je te déclare, au nom « des Natchez, guerre éternelle; je te dé-« voue, toi et les tiens, à l'implacable « Athaënsic. Viens faire un pain digne de « tes soldats avec le sang de nos vieillards, « le lait de nos jeunes épouses, et les cen-« dres de nos pères! Puissent mes mem-« bres, quand ton fer les aura séparés de « mon corps, se ranimer pour la ven-« geance, mes pieds marcher seuls contre « toi, ma main coupée lancer la hache, ma « poitrine éteinte pousser le cri de guerre, « et jusqu'à mes cheveux, réseau funeste, « tendre autour de ton armée les inévita-« bles filets de la mort! Génies qui m'é-« coutez! que les os des oppresseurs soient « réduits en poudre, comme les débris du

« calumet écrasés sous mes pieds! que ja-
« mais l'arbre de la paix n'étende ses ra-
« meaux sur les Natchez et sur les Fran-
« çais, tant qu'il existera un seul guerrier
« des deux nations, tant que les mères
« continueront d'être fécondes chez ces
« peuples! »

Il dit : les Démons exaucent sa prière : ils sortent de l'abîme et remplissent les cœurs d'une rage infernale. Le jour se voile, le tonnerre gronde, les mânes hurlent dans les forêts, et les femmes indiennes entendent leur fruit se plaindre dans leur sein. Adario jette la hache au milieu des guerriers : la terre s'entr'ouvre et la dévore; on l'entend tomber dans de noires profondeurs. Les capitaines français ne se peuvent empêcher d'admirer le courage du vieillard qui, retourné au milieu des siens, leur adresse ce discours :

« Natchez, aux armes! Assez long-temps
« nous sommes restés assis sur la natte!
« Jeunesse, que l'huile coule sur vos che-
« veux, que vos visages se peignent, que

« vos carquois se remplissent, que vos « chants ébranlent les forêts. Désennuyons « nos morts !

« Il vit infame celui qui fuit : les femmes « lui présentent la pagne qui voile la pu- « deur ; il siège au Conseil parmi les matro- « nes. Mais celui qui meurt pour son pays, « oh ! comme il est honoré ! Ses os sont « recueillis dans des peaux de castor, et « déposés au tombeau des aïeux ; son sou- « venir se mêle à celui de la religion pro- « tégée, de la liberté défendue, des mois- « sons recueillies. Les vierges disent à « l'époux de leur choix sur la montagne : « Assure-moi que tu seras semblable à ce « héros. » « Son nom devient la garantie « de la publique félicité, le signal des joies « secrètes des familles.

« Sois-nous favorable, Areskoui ! ton « casse-tête est armé de dents de croco- « diles ; le couteau d'escalpe est à ta cein- « ture : ton haleine exhale, comme celle « des loups, l'odeur du carnage ; tu bois « le bouillon de la chair des morts dans

« le crâne du guerrier. Donne à nos jeunes « fils une envie irrésistible de mourir pour « la patrie : qu'ils sentent une grande joie, « lorsque le fer de l'ennemi leur percera le « cœur ! »

Ainsi parle ou plutôt ainsi chante Adario, et les Sauvages lui répondent par des hurlements. Chacun prend son rang et attend l'ordre de la marche. Le Grand-Prêtre saisit une torche et se place à quelques pas en avant. Sa tunique, tachée du sang des victimes, claque dans l'air; des serpents, qu'il a le pouvoir de charmer, sortent en sifflant de sa poitrine et s'entrelacent autour du simulacre de l'oiseau de la nuit qui surmonte sa chevelure : telle les poètes ont peint la Discorde, entre les bataillons des Grecs et des Troyens. Le jongleur entonne la chanson de la guerre que répète le bataillon des Amis : ainsi, sur les ondes de l'Eurotas, les cygnes d'Apollon chantaient leur dernier hymne, en se préparant à rejoindre les dieux.

Alors le Prince des ténèbres appelle le

Temps et lui dit : « Puissance dévorante « que j'ai enfantée, toi qui te nourris de « siècles, de tombeaux et de ruines, rival « de l'Éternité assise au ciel et dans l'enfer, « ô Temps, mon fils ! si je t'ai préparé au- « jourd'hui une ample pâture, seconde les « efforts de ton père. Tu vois la faiblesse de « nos enfants ; leur petite troupe est expo- « sée à une destruction qui renverserait nos « projets : vole sur les deux flancs de l'ar- « mée indienne, coupe les bois antiques, « pour en faire un rempart aux Natchez ; « rends inutile la supériorité du nombre « chez les adorateurs de notre implacable « ennemi ! »

Le Temps obéit ; il s'abat dans la forêt, avec le bruit d'un aigle qui engage ses ailes dans les branches des arbres : les deux armées ouïrent sa chute et tournèrent les yeux de ce côté. Aussitôt on entend retentir, dans la profondeur du désert, les coups de la hache de ce Bûcheron qui sape également les monuments de la nature et ceux des hommes. Le père et le destruc-

teur des siècles renverse les pins, les chênes, les cyprès qui expirent avec de sourds mugissements : les solitudes de la terre et du ciel demeurent nues, en perdant les colonnes qui les unissent.

Le prodige étonne les deux armées : les Français le prennent pour un ravage d'un nouvel ouragan, les Natchez y voient la protection de leurs Génies. Adario s'écrie : « Les Manitous se déclarent pour les opprimés, marchons. » Tout s'ébranle. Les Français, formés en bataille, s'émerveillent de voir ces hommes demi-nus, qui s'avancent en chantant contre le canon et l'étincelante baïonnette. Quel courage n'inspires-tu point, sublime amour de la patrie !

FIN DU TOME PREMIER DES NATCHEZ.



ET
—
Y

d to the

V. 1